B-VII
8

LF.C.
B.582.u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

OCTOBRE 1783, 1er VOLUME.

209733
3. 27
4.

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi,

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
OCTOBRE 1783, 1er *Vol.*

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

NIMFALE FIESOLANO, nel qual si contiene l'innamoramento di Affrico e Menzola. Poemotta in octava rima di Giovanni Boccacio.

LE Livre des NYMPHES DE FIEZOLE, où sont contenus les amours d'Affrico & de Menzola. Petit Poëme en octaves de Jean Boccace. Londres, c'est-à-dire, Paris, chez Molini, 1778, *in*-12.

TOUS les Ouvrages de Boccace ont été imprimés avant 1500, & c'est ce

qui les fait rechercher par les curieux d'éditions rares : on se contentoit souvent de celles qui en avoient été faites dans les siècles postérieurs, & il étoit encore difficile de s'en procurer la totalité. Ce *Nimfale* en étoit devenu le plus rare. On en citoit à la vérité huit éditions depuis 1477 jusqu'à 1568. La première sur-tout n'étoit guère connue que par le rapport des Bibliographes; les dernières étoient encore rares & tronquées. M. Molini a rendu un service aux Lettres en même temps qu'un hommage à sa Patrie, lorsqu'il a fait paroître cette nouvelle édition, qui est nette, soignée, d'un caractère & d'un format agréables. Nous croyons bien pourtant qu'elle aura peu de mérite aux yeux des curieux : elle n'est bonne que pour ceux qui lisent.

Après la notice que nous avons donnée des Œuvres & de la vie de Boccace (en Juin 1777), il semble qu'il nous reste peu de choses à dire aujourd'hui. Nous renvoyons en effet à cette Notice, qui doit satisfaire ceux qui veulent connoître cet homme célèbre autrement que par son *Décaméron*; & nous

faisons observer que, dans le nombre des titres qu'on y a rapportés de ses Ouvrages, celui-ci fut oublié. S'il étoit vrai que l'esprit se fît trop sentir dans nos Romans modernes, qu'on nous refroidît dans nos lectures à force de nous détailler, de nous exagérer les sentimens, & qu'on nous forçât d'employer une double attention par trop de parure, trop de finesses & de recherche dans le style romanesque, peut-être seroit-il bon de ramener sous les yeux ces vieilles compositions des siècles naïfs, où tout est vrai, naturel, uni; où tout intéresse à-peu-près de la même manière que le fait un enfant lorsqu'il nous raconte. Il est néanmoins probable qu'on pourroit appeller cette simplicité si familière, de la pure trivialité. La Nature est en effet une chose bien triviale aux regards de nos génies de vingt ans, & même de nos Dames de vingt-cinq. Tel est pourtant le caractère du *Nimfale Fiesolano*; & l'on ne doit pas s'attendre à des compositions brillantes avec le nom de Boccace.

On diroit qu'il s'est attaché à se mettre en opposition avec Pétrarque.

Celui-ci fardoit la Poéſie, & croyoit lui donner de l'éclat par l'emploi des *Concetti*. Cette eſpèce de jeu de penſées eſt aſſez ſemblable aux reflets d'un miroir qu'on feroit jouer ſous le ſoleil : il reſte moins de lumière quand l'éclair en eſt paſſé. Boccace ne vouloit dire les choſes que bonnement. Ce n'eſt pas qu'il n'ait un ſel aimable de naïveté : mais il eſt plus ſenſible dans ſa manière que dans ſon expreſſion. Pétrarque eſt en Poéſie, un Petit-Maître qui veut frapper de ſon eſprit ; Boccace, en Poéſie même, eſt toujours un de ces hommes ronds qui vous racontent des choſes qui paroiſſent toutes ſimples, & qui vous mettent dans le cas d'être tout étonnés d'avoir été intéreſſés. C'eſt cette familiarité de Boccace qui lui a fait refuſer la qualité de Poëte, & ce ſoin de briller qui a fait refuſer à Pétrarque celle de bon Proſateur. On diſoit que celui-ci ne faiſoit rien qui vaille en proſe ; & Boccace de même en vers. C'eſt quelque choſe de bien ſingulier, que cet homme, dont la proſe eſt en effet ſi pure, ſi nombreuſe, ſi préciſe qu'elle fait encore règle en Italie, ait fait des

vers si entortillés quelquefois, si peu châtiés & si diffus. Dans le Poëme que nous allons donner, ces défauts sont sensibles. Une idée lui sert pour dix stances, & il remâche souvent ses expressions comme un véritable Ecolier qui ne sait pas sa leçon. Mais le croiroit-on ? le charme de sa langue est si flatteur; les expressions douces, harmonieuses, imitatives, coulent si naturellement de sa plume, qu'on s'amuse encore à le voir babiller & chercher ce qu'il veut dire. C'en est assez pour faire comprendre que, si cet Ouvrage n'a pas été traduit, c'est qu'il étoit intraduisible.

Il est aussi prolixe dans ses autres Romans, le Décaméron excepté. Quoiqu'on les ait traduits, on ne les connoît plus. Ce sont des Ouvrages faits pour intéresser plus particulièrement les femmes, & les femmes détestent les longueurs. On les connoît par leurs titres, & peu par leur matière. Qu'on nous pardonne donc de l'indiquer ici. Le premier de ces Romans est intitulé: *Philocopo cioe, il Libro di Florio e di Bianzafiore.*

On en avoit fait quatre éditions avant

1500 : il eſt écrit poétiquement en proſe. Il contient le récit des amours, des infortunes & des plaiſirs de deux Amans célébrés par les Eſpagnols & les François. Il n'eſt pas ici queſtion de décider à qui il eſt juſte d'accorder l'honneur de cette invention de Flores & Blanchefleur, ou des Trouverres, ou des Troubabours, ou des Catalans. Boccace a traité le ſujet à ſa manière. Les bons Auteurs ne copient pas. Il a rempli ſon Roman de la morale qui ſortoit du ſujet. Par-tout il en veut à l'Amour; il l'attaque dans ſon Décaméron même, ou par le ridicule, ou par le tableau de ſes ſuites funeſtes. Il compoſa dans cette occaſion, pour la Princeſſe Marie, fille naturelle du Roi Robert de Naples. Il ſe fait un devoir de s'arrêter ſur tous les points de morale qui lui plaiſent.

Il enſeigne à ſe guérir de la bleſſure d'amour en la traitant dans ſa fraîcheur; à ſe défier de l'abſence dont l'efficacité eſt très-équivoque par rapport aux hommes ſeulement; à craindre le penchant de notre pauvre nature, qui nous fait deſirer ce qui doit nous nuire

davantage ; à éviter la jalousie, par une observation sensée sur la différence qu'il y a de la loi de l'Amour qui porte à envahir, & de la loi de la Nature qui porte une femme à la liberté. Sa morale prend un air de satyre, quand il se plaint des insensés qui font une divinité de l'Amour, qui soumettent une ame noble & vigoureuse sous les caprices d'un sexe dont le naturel est de pouvoir tout au plus reconnoître le mieux & de s'attacher au pire, &c. &c.

« O vous ! belles Dames, à qui seules appartient l'intendance de tout ce qui regarde l'Amour ; vous qui avez assez d'esprit & de bonté pour en faire le charme du monde, pourquoi, cruelles, n'en avez-vous pas la volonté? Allez, mon Livre, amuser un moment celle que j'aime ; & conseillez-lui bien de se contenter d'un seul Amant comme moi ». Là finit le Livre du *Philocopo*, ou de la Fatigue d'Amour.

Incommencia il Libro di Madonna Fiametta, da lei alle Innamorate mandato.

Il y a eu avant 1500, six éditions du Livre de l'Amoureuse Fiamette, adressé par elle-même aux Amoureuses. On se

contente pour cet Ouvrage, comme pour tous les autres, de l'édition des *Giunti* de Florence : elle eſt de 1517. Ceux qui ont écrit la vie de Boccace, ont parlé de ſon téméraire, mais infiniment tendre amour pour la Princeſſe Marie. On s'eſt imaginé que c'étoit le ſujet de ce Roman, & que la Princeſſe y figure ſous le nom de Fiamette; Boccace, ſous celui du perfide Pamphile. Si cela étoit, il auroit bien démenti le conſeil qu'il vient de donner, en montrant une femme punie de ſon amour & de ſa fidélité.

Le bon Moraliſte raconte, avec des détails bien naïfs, comment la pauvre Fiamette s'enamoure; quels ſoucis, quels deſirs lui viennent; quels conſeils ſévères lui donne ſa Gouvernante pour l'exhorter à triompher de ces vilaines affections qui expoſent les jeunes filles à perdre ſur les hommes un empire qu'elles voudroient bien retenir dans la vieilleſſe. Mais Vénus ſurvient : la ſéduiſante Dame Vénus, qui n'eſt qu'une allégorie du deſir amoureux, juſtifie Fiamette, la conſole, la preſſe de ſe livrer à ce joli enfant d'Amour. Elle

vient à bout de la faire rire de la loi du ſerment conjugal; elle lui apprend avec amitié que les loix ſont bonnes par elles-mêmes, mais que l'Amour eſt au-deſſus de toutes les loix & ſait bien s'en jouer. Elle ajoute une foule d'exemples; & l'Amoureuſe comprend que ce qui a été fait par tant d'autres, ne peut pas être un crime ni une vilainie. Cependant, quoique vaincue, elle n'eſt pas réſolue; elle craint pour ſa renommée; elle ſait que les ſuites d'un amour divulgué ne ſont jamais heureuſes. Alors la bonne Dame Vénus lui découvre les heureuſes reſſources du myſtère. Fiamette pourſuit avec joie ſon aventure, & la met à fin. Son bonheur dure juſqu'au moment où Pamphile, ſoi-diſant rappellé par ſon père, abandonne l'innocente. Le reſte du Livre ne contient que les lamentations de Fiamette. Elle s'afflige tant, s'afflige tant, qu'elle en vient au point de ſe conſoler elle-même par le ſouvenir de toutes les Maîtreſſes abandonnées.

Il Laberinto d'Amore. Florence, Giunti, 1516.

Ce Roman eſt encore intitulé *Cor-*

baccio. C'eſt une ſatyre cruelle, auſſi cruelle qu'elle pouvoit partir d'une ame ſenſible & outragée. Boccace eſt en colère contre une belle Veuve qui, à tout examiner, méritoit bien un peu de reſſentiment, ſi la colère n'étoit pas un péché, ſur-tout contre les Dames. Leurs fautes ſont ſacrées: les fautes ſont perſonnelles. Boccace eſt inexcuſable.

Il raconte que, dans un ſonge, il ſe vit tranſporté près d'un ſéjour dont les dehors étoient charmans. L'allégorie eſt ſa figure favorite. On lui promet des plaiſirs tels que jamais il n'en a goûté, s'il parvient au bout d'un ſentier fleuri qu'on lui montre. Il ſe met en marche, & ſe hâte. Il lui paroît bientôt que le chemin change de nature: il ne voit plus de fleurs, de belles herbes fraîches; il ne voit que des épines & des orties à meſure qu'il avance. Il ſe trouve à la fin dans une triſte ſolitude, noire, aride, où il n'entend que des cris d'animaux malfaiſans. Un fantôme à figure humaine l'appelle, & lui dit que cet endroit déſert eſt nommé, par les uns, le Séjour du plaiſir; par d'autres, le Labyrinthe d'amour; par d'autres,

le Val enchanté ; par d'autres, l'Etable de Vénus ; & par d'autres encore, le Val des soupirs & des peines.

Corbaccio ou Boccace raconte au Fantôme un petit malheur d'amour dont il gémit ; & c'est qu'ayant entendu vanter une belle Veuve, il avoit conçu pour elle une estime tout-à-fait tendre : cette estime l'avoit mis dans la nécessité de rechercher un des regards de la Veuve ; elle lui en avoit accordé plus de cent. A propos de quelque chose ou de rien, ils s'étoient écrit. Les lettres de la Dame avoient été d'abord bien honnêtes, ensuite bien intéressantes, & à la fin bien amoureuses ; ce qui avoit encouragé l'Amant à découvrir toute son ame & le pauvre état de son cœur. Qu'arriva t-il ? que la Veuve aimable avoit un Amant secret & complettement favorisé, avec qui elle s'amusa de toutes les Epîtres de Corbaccio.

Le Fantôme lui représente durement que sa raison, son expérience & ses études devoient l'avoir éclairé sur les petits piéges, sur les malices ordinaires des Dames : & c'est ici que com-

mence l'hérétique satyre contre un sexe qui ne peut pas avoir d'autres qualités que. . . . ; enfin, de véritables hérésies tirées de Juvenal, de Saint-Paul & de Saint-Jérôme. C'est en quoi Boccace est toujours bien louable, de n'avoir pas voulu prendre sur son compte tout ce qui est dit par le Fantôme. Cependant il est dans le cas de lui témoigner du respect aussi bien qu'aux Dames, & il lui laisse défiler toute sa satyre. Il s'en revient tout rempli de l'espèce de joie qu'on éprouve à savoir bien des choses.

Nimfale d'Ameto.

Ce Roman, d'une construction particulière, est appellé *Comedia.* On l'avoit confondu avec le *Nimfale Fiezolano.* Il y en a eu deux éditions avant 1500 : celle des Giunti est de 1521 ; c'est même la meilleure à prendre. On y a joint une autre pièce de Boccace, intitulée *l'Amorosa Visione.*

L'Auteur écrit sérieusement dans cette composition allégorique de *l'Ameto.* Il y rassemble sept Nymphes qui désignent la Prudence, la Justice, la Tempérance, la Force, l'Espérance,

la Charité & la Foi. Elles ne font que dialoguer sur des matières étrangères à notre objet. Boccace s'y encourage à changer de style : le temps est changé pour lui, ce qui explique son indifférence pour la beauté. Ce n'est plus pour lui qu'une fleur qui fleurit & passe dans un jour ; qu'une rosée matinale qui s'épuise en une heure ; qu'un flot superbe & brisé au même instant sur une mer agitée ; qu'une neige fondue par le premier rayon du soleil ; qu'un éclair subit qui n'est déjà plus quand il se montre. Et cependant, lorsqu'il décrit la beauté de ses Nymphes, on voit qu'il le fait avec complaisance. Cette description est agréable, fraîche, & ne renferme que des traits qui cesseroient d'être gracieux dans une traduction.

Opera giocosa, novamente ritrovata, del facundissimo Poeta Giovan Boccacio.

C'est le titre d'une première édition qui parut sans date & sans nom de lieu. L'Ouvrage est un Roman connu sous le titre d'*Urbano*. Nous en supprimons la notice, parce qu'elle doit en

trer plus détaillée dans cette Collection. Il eſt traduit en François avec cet intitulé : Urbain le Meſcogneu, fils de l'Empereur Frédéric Barberouſſe, qui, par la fineſſe de certains Florentins, ſurprit la fille du Souldan, &c.

La Teſeïde.

Ce Poëme, compoſé de douze Livres, n'étoit annoncé que comme s'il n'eût contenu que l'Hiſtoire des amours d'Arcite & de Palemon. Nos Traductions Françoiſes ne contenoient que cet Epiſode; & le vieux Chancer, qui en fit une verſion dès 1400 en vers Anglois, s'y étoit auſſi borné. On l'avoit défiguré deux fois en Italie même. L'édition de Veniſe, en 1528, eſt preſque différente de celle de Ferrare en 1475; & un Nicolas Granucci s'aviſa de remettre ce Poëme en proſe, par une folie pareille à celle du Bruzantino qui mit le Décaméron en vers. On ne ſait pourquoi cette Pantalonade, imprimée en 1554, eſt auſſi recherchée qu'elle eſt rare. Nous avons fait connoître les matières intéreſſantes de la Teſeïde (en Juillet 1779, 2e Vol),

& cependant nous allons encore en parler.

Une raiſon de la célébrité du Poëme de la Teſeïde, c'eſt qu'il fit époque dans l'Hiſtoire de la Poéſie Italienne. On lit par-tout que Boccace inventa les rimes octaves dont il le compoſa. M. Molini, dans un avis qui précède le *Nimfale Fieſolano*, répète cette aſſertion : d'autres l'ont appuyée, en citant quelques vers où l'on a voulu voir que Boccace ſe donnoit auſſi l'honneur de cette invention ; ce ſont les dernières de la première ſtance de la Teſeïde.

Ma tu, mio Libro, primo alto cantare
Del Marte fai li affanni ſoſtenuti
Nel volgar laccio mai piu non veduti.

Boccace ne dit autre choſe, ſinon qu'il chante le premier en vers héroïques; & que ce ſoit lui qui ait introduit ce beau rhythme de l'octave dans l'Epopée, c'eſt ce qu'on ne peut nier avec preuves. On ne connoît de Poëmes, avant le ſien, que celui du Dante & celui de Guido Cavalcante,

qui ſont l'un & l'autre écrits en Terzeroles.

Il n'eſt peut-être pas bien important de relever cette erreur accréditée : mais quand l'occaſion s'en préſente, & qu'il n'y a qu'un mot à dire, il doit nous être permis de revendiquer pour les François ces octaves dont Boccace a auſſi compoſé le *Nimfale Fieſolano*.

L'ottava rima eſt une ſtance de huit vers de onze ſyllabes, que les Italiens appellent entiers, & que les Poëtes de la Cour de France avoient formés avant eux ſur les endecaſyllabes des Latins. Les ſix premiers ne reçoivent que deux rimes entremélées ; & les deux autres, une ſeule qu'on appelle la *chiuſa*, ou la clôture de la ſtance. Qui eſt-ce qui n'a pas entre les mains le Taſſe ou l'Arioſte ? ne veut-on pas ſe donner la peine de les ouvrir ? En voici un exemple de notre petit Poëme, où Boccace l'adreſſe aux Amans & aux Dames.

Or priego voi ciaſcun fedele Amante
Che ſiate in queſta, mia difeſa, e ſcudo
Contr'ogn'invidioſo e mal parlante ;

E contr'a chi è d'Amor povero, e ignudo :
E voi, care mie donne lutte quante,
Che non avete il cor gelato, e crudo,
Pregovi che preghiate la mia altera
Donna, che contr'a me non fia si fiera.

Tous les Amateurs de la Langue Italienne savent combien cette forme de stance est belle & favorable à tous les genres. Majestueuse dans les sujets graves, elle ajoute à la grace des sujets amoureux, & au comique du genre badin. C'est du sujet qu'elle reçoit l'espèce d'harmonie qui doit flatter l'oreille : elle donne à tout un Poëme un air de soin qui invite ; elle aide à la précision, & semble commander l'ordre dans les pensées. Elle a l'avantage, par son arrangement symmétrique, de cadencer mieux la Poésie ; elle offre à l'oreille & à l'attention, des repos variés de rime en rime, & de stance en stance, qu'on desire inutilement dans nos vers épiques, dont les chûtes sont trop régulières, trop fréquentes & monotones. C'est en vain que nos Poëtes les plus sensibles ont recours à l'enjambement pour diminuer ce vice de prosodie : on

ne ſent toujours point où l'on s'arrêtera, & l'on n'attend plus que des repos inégaux. Ce n'eſt pas notre Langue pourtant qui nous empêche de phraſer par un principe muſical, comme on le fait dans l'Italienne ; ce ne l'eſt pas, puiſque dans ſon enfance elle ſe trouvoit déjà capable de ce rhythme ſi flatteur, employé par nos premiers Poëtes. N'en prenons que cet exemple du Comte de Champagne : il ſe trouve par-tout.

Au rinouviau de la doulſour d'été
Que reclarcit li doiz à la fontaine,
Et que ſont vers bois & vergier & pré,
Et li rozier en Mai florit & graine,
Lors chanteray que trop m'aura grevé
Ire & eſmoy qui m'eſt au cuer prochaine:
Doulce Dame d'orgueil vousdéfendez,
Ne trahiſſez vos biens & vos beautés.

On ſait que le Comte de Champagne vivoit pour le moins cent ans avant Boccace. Les Trouverres de la Cour de France, les Jongleours de celle de Flandres, les Troubadours de celle de Provence & ceux de Catalogne, nous four-

niroient de quoi multiplier les citations. Toutes les Poéſies d'Oſias March ſont en octaves Catalanes ; & les Siciliens compoſoient depuis un ſiècle leur Chanſons en octaves. Il eſt vrai que toutes ces ChanſonnettesSyracuſanes, Palermitaines & Catanoiſes ne ſe faiſoient que ſur deux rimes, comme dans cet exemple qui ne peut rien détruire :

Ramingu au cellu chi chiangendu vai
La tua pirduta cara Cumpagnia
Veni ; e chiangemu'nzembula : ch'iu aſſai
Mi trouu arraſſa, ohime, di la mia dia,
Ma tu la tua fors hoi truuirai :
Iu la mia quandù ? O dura ſorti ria !
Pirch'intiſi nun ſunnu li mei guai ?
Cui tantu m'arraſſau di l'alma mia.

« Solitaire oiſeau, qui vas regrettant (pleurant) ta compagne, la chère compagne que tu as perdue, viens ; nous regretterons enſemble. Et moi auſſi je me trouve, hélas ! aſſez éloigné de ma Maîtreſſe ! mais peut-être que tu retrouveras la tienne aujourd'hui : & la mienne, quand ? Dure, cruelle deſtinée ! qui n'as pas encore entendu mes plaintes ! qui

m'a donc ſi bien ſéparé de ma chère Maîtreſſe » ?

Le ſonnet, dont on a fait valoir la régularité parfaite, l'extrême difficulté & le bel effet, nous appartient encore. Nous avons tellement ignoré ce qui s'étoit fait chez nous, que nous nous ſommes laiſſé dire, par les Italiens, qu'ils nous en avoient enſeigné l'art, & que nous l'avons cru. Nous avons négligé beaucoup de ces belles formes de Poéſie, dont les Etrangers ſe font honneur. Nous avons, dans ce ſiècle ſurtout, évité tout ce qui pouvoit gêner, afin de penſer plus vîte; & nous n'avons pour ainſi dire plus que des genres bâtards. Auquel rapporterions-nous ce que nous appellons fugitives, vers libres, drames, parodies, &c ? Un Poëte annonçoit jadis un lay, un virelay, ce qui promettoit une lecture touchante, gracieuſe. Toute pièce de Poéſie avoit ſon nom. Maintenant, à la tête de chaque pièce, on lit : *Vers*, pour avertir les ignorans que ce ſont des vers qu'ils vont lire.

Pour juſtifier ce démembrement des genres, on dit que c'eſt étendre la

carrière des Arts ; il eſt glorieux ſans doute d'étendre ſes domaines : mais c'eſt manquer cet objet, que d'en reculer les bornes & de négliger de cultiver ce qui eſt au-dedans. Nous ſommes dans le ſiècle où l'on détruit, ſans rien mettre à la place de ce qu'on a détruit. Il eſt bon de ſavoir abandonner les vieilles traces, mais il eſt dangereux & ridicule de les abandonner ſans ſavoir. On reſſemble à des enfans, qui, ennuyés de la règle paternelle, s'en vont à la débandade. C'eſt ce que nous faiſons, en fait de principes & de Littérature.

L'eſprit pétille dans la tête d'un jeune Auteur ; il prend ſa plume & la laiſſe courir. Il ne s'inquiète pas de ce qu'il fait ; il eſt toujours sûr qu'il aura fait de la proſe ou des vers. L'eſprit eſt un libertin, qui veut abſolument ſe jouer de tout. Auſſi ſon règne, quand il arrive, menace de tout renverſer. Rien n'a été ſi funeſte que l'eſprit, à la Littérarure des Grecs & à celle de Romains. Il ne faut pas dire pour cela, défions-nous du nôtre. C'eſt une néceſſité que tout roule de révolutions en révolutions. L'eſprit eſt entré dans la Littérature Françoiſe:

on peut prévoir ce qu'il y fera ; mais on ne peut l'en chaſſer. C'eſt, par une comparaiſon juſte, le véritable eſprit follet des Féeries : ſes bouffonneries agacent, amuſent, attirent tout le monde au précipice nocturne. S'il y a dans le Village quelques vieilles têtes qui ne ſoient pas ſa dupe, on les anathématiſe pour ne pas croire à l'eſprit.

Il étoit néceſſaire de parler de lui avant que de commencer la traduction libre d'un morceau qui n'eſt aſſurément pas recommandable par l'eſprit, & qui ne plaira ſans doute qu'à ceux qui auront le courage d'oſer jouir encore, à la vue d'une aimable ſimplicité.

J'aime mieux un ruiſſeau qui, ſur la molle arêne,
Dans un pré plein de fleurs, lentement ſe promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, ſur un terrein fangeux.

BOILEAU.

NIMFALE

NIMFALE FIESOLANO.

L'AMOUR me fait parler, l'Amour qui a fait ſon aſyle de mon cœur. C'eſt lui qui va guider ma plume, lui qui me donne le courage & le génie, lui qui m'a rendu ſi digne de parler de ſes merveilles. C'eſt auſſi à la prière de ma Dame que je vais raconter l'Hiſtoire d'un amour bien vieux. Rien ne ſauroit égaler en mérite la Beauté que j'aime. Elle paſſe toutes les autres en graces, en eſprit, en vertus : rien ne lui manque, hélas ! rien, qu'un peu plus de bonté.

C'eſt vous que je ſupplie, Amans fidèles ; défendez-moi des jaloux & des langues perverſes, de tous ces malheureux, qui ſont pauvres & nuds d'amour : & vous, mes bien aimées Dames, autant que vous êtes ; vous qui n'avez point un cœur glacé ni rebelle, je vous implore : ſuppliez mon orgueilleuſe

Maîtreſſe de m'épargner un peu de ſa fierté.

Avant que Fieſole fût bâtie, enviironnée de murailles, & défendue par des tours, un petit nombre d'Habitans demeuroient ſur la hauteur de la montagne : la plaine étoit abandonnée à cauſe de l'incommodité des eaux, qui formoient un grand fleuve dont le pied de la montagne étoit arroſé.

C'étoit le temps de la folle croyance des Dieux payens. Jupiter n'étoit pas le ſeul qu'on honorât par des cérémonies pieuſes. Diane avoit auſſi ſes dévots : elle recevoit les adorations de quiconque avoit le caprice de ſe garder Vierge ; elle accueilloit avec bonté ces ennemies de l'Amour. Les filles que lui conſacroient leurs parens étoient reçues d'elle à bras ouverts : elle les occupoit dans les plaines & les bois ; & pourvu qu'elles perſévéraſſent dans leur chaſte mépris pour les hommes, elles étoient aſſurées de ſes bontés.

Cette Vierge Déeſſe recevoit des hommages dans bien des coins de la

terre : elle avoit sur les collines de Fiesole une compagnie de Nymphes habiles à chasser la bête, habiles à éviter la chasse de l'homme. Rarement elle séjournoit au milieu d'elles; elle en avoit tant d'autres parmi le monde ! mais quand elle venoit à Fiesole, voici ce qu'elle y faisoit.

La Déesse avoit une taille haute, droite & plus majestueuse que légère : son visage étoit beau, mais froid, & ses yeux sévères. On ne pouvoit fixer son regard sur le sien. Sa chevelure étoit épaisse & blonde, non pas comme l'or, mais d'une couleur plus aimable; elle la laissoit errer sur ses épaules & sur son sein; la simarre qu'elle portoit déroboit à peine à l'œil ce sein, & bien d'autres beautés. Elle annonçoit vingt-cinq ans de jeunesse; & ne quittoit point un carquois rempli de flèches dont elle savoit percer les animaux sauvages, un homme qu'elle auroit rencontré, une de ses Nymphes qu'elle auroit surprise.

« C'étoit dans ce joli temps du mois de Mai, où les fleurs éclatent sur le tapis des belles prairies; où les rossi-

gnols, sur tous les rivages, manifestent leurs amours par leur chant; où les jeunes Amans, joyeux & pleins de courage, se sentent pressés de desirs plus vifs: c'étoit dans ce temps que Diane, la Déesse, vint à Fiesole, & fit une assemblée de toutes ses Nymphes (1) ».

Autour d'une claire & délicieuse fontaine, parée de fleurs & de gazons frais, elle les fait asseoir, & leur fait rendre un compte de leurs chasses les plus difficiles: elles sont toutes vêtues de demi-jupes tissues de fin lin, armées de leur arc, & chaussées de brodequins qui les rendent plus légères que le subtil léopard dans sa course. La Déesse leur recommande ensuite le soin de leur

(1) Era in quel tempo del mese di Maggio,
Quando i bei prati rilucon di fiori,
E i rossignoli per ogni rivaggio
Manifestan con canti i loro amori,
E i giovinetti, con lieto coraggio,
Sen ton d'amore i più caldi vapori,
Quando la Dea Diana à Fiesol venne,
E con le Nimfe sue consiglio tenne.

virginité. = Gardez-vous, leur dit-elle, d'aucun homme que ce soit; ne vous arretez jamais à sa vue: fuyez-le comme un ennemi quand vous le verrez. Sa ruse & sa force sont également à craindre; & celle de vous qui se laissera tromper, ne doit attendre de moi que la mort =.

Les Nymphes se regardent: celles qui sont tendres rougissent, & les plus insensibles sont effrayées.

Mais voilà que, durant le conciliabule, un jeune garçon qui n'avoit d'autre nom que celui d'Affrico, beau comme le lis & la rose mariés ensemble, qui pouvoit avoir un peu moins de vingt ans, qui n'avoit encore que de légers fils de barbe dispersés au menton, l'œil bien hardi, la chevelure brune, la taille droite & robuste, & qui demeuroit avec son père & sa mère; voilà, dis-je, que ce jeune homme reposoit dans un bocage voisin du lieu où menaçoit la Déesse, où les Nymphes trembloient.

Il voyoit & n'étoit point vu. Il voyoit cette superbe Diane dépasser toutes les autres; il oublia Diane &

toutes les autres, lorsque ses yeux se furent arrêtés sur une d'entr'elles. Je sais bien moi ce qui lui courut au cœur comme un éclair, ce qui le fit soupirer au moment même. Je sais pourquoi il ne pouvoit se lasser de regarder cette Nymphe : mais lui, il n'en savoit rien.

Et pourtant il se disoit : = Qui seroit plus fier au monde, plus fier & plus heureux que moi, si j'avois pour ma femme une Nymphe si jolie ? Ah ! bien assurément mon cœur me le dit, aucun homme dans le monde ne seroit plus content. Et si ce n'étoit que j'ai peur de Diane, je l'aurois déjà saisie. Toutes celles qui sont là ne la défendroient pas =.

L'impétueux Amant ne se tenoit pas moins couvert sous la fraîche feuillée. Diane, qui vit le soleil tomber, & l'étoile du soir le remplacer au Firmament, fit lever toutes les Nymphes, & descendit vers la plaine au milieu d'elles, en chantant une chanson champêtre. L'Amant vit la sienne se lever aussi : il entendit qu'une autre l'appelloit Menzola. = Viens, Menzola, di-

soit-elle =; & ces mots demeurèrent dans l'oreille du garçon. Il regarda comme elle se mêloit parmi les autres; & ses lèvres redisoient en silence: = Viens, Menzola =.

Peut être bien avoit-elle quinze ans, la jolie Nymphe. Des cheveux de fine soie brunette; deux yeux vifs comme deux étoiles au Firmament, & un regard d'Ange. Sa robe étoit de lin, blanche & proprement ajustée; un beau dard luisoit aiguisé dans sa main; elle avoit la grace d'un faon quand elle formoit ses pas: mais revenons au pauvre garçon.

Il demeura seul & rêveur, je vous laisse à penser combien, lorsqu'il eut vu la Nymphe s'en aller joyeuse. = Hélas! voyez un peu, se dit il, le bon repos que j'ai pris sous ces feuillages! En aurai je jamais de meilleur? c'est ce que je ne sais pas; & je ne sais non plus comment m'y prendre. Je ne la connois pas. Voilà bien son nom pourtant: Menzola. Ma chère Menzola, tu m'as laissé seul ici, & tu t'es moquée de moi! tu ne m'as seulement pas voulu regarder!! Au moins, si elle savoit comme

je l'aime. Ah ! Menzola ! belle, la plus belle de toutes, où allez-vous ? où me laiſſez-vous ainſi dans la peine ? Viens, Menzola ==.

L'aimable Amant alla chercher l'endroit où il avoit remarqué que la Nymphe étoit aſſiſe. Il ſoupira, en regardant l'herbe qu'elle avoit foulée. Il ſe mit à la même place ; & bientôt il cacha ſon viſage dans l'herbe, la baiſa & lui dit : == Bénite ſois-tu, pour avoir été foulée par une Nymphe ſi bonne & ſi belle == !

Enſuite il ſe diſoit avec des ſoupirs cruels : == Eſt-ce donc un ſort qui m'a fait venir, en me jouant, ſous ces feuillages, & qui fait que je n'en puis ſortir ; que je m'y afflige, que je m'y trouve ſolitaire, malheureux ; que je m'y ſens comme une femme, depuis que j'ai vu celle que je n'oublierai jamais ?

Si cette belle Nymphe m'avoit vu ! ſi je lui avois parlé ! Mais je crois qu'elle ſeroit effrayée, ſi elle apprenoit que je la deſire : moi ou tout autre homme, qu'y ſait-elle diſtinguer ? Je crois bien, qu'auſſi vîte qu'il lui ſeroit poſſible, elle fuiroit comme une fille

honnête, à qui l'on a recommandé de déteſter l'homme & de lui réſiſter.

Que faire, puiſqu'enfin je vois du riſque à me découvrir, du riſque à me taire? A tout moment mes deſirs augmentent: je ne pourrai jamais vivre ainſi. Mais ſi je meurs. . . . Ah! de tout mon cœur je voudrois mourir; ce tourment finiroit: il me ſemble que j'aurois pourtant du regret à mourir aujourd'hui ==.

Le beau garçon regarda les étoiles qui lui diſoient de partir. Il s'arrêta long-temps encore, & il les contemploit avec chagrin. == Puiſqu'il faut m'en aller, dit-il, que n'eſt-il donc demain jour ==?

Il ſe leva; il ſuivit le bord de la rivière. Quand il revit la cabane de ſon père, il ſentit bien qu'il y revenoit tout autre qu'il n'en étoit ſorti. Dès qu'il y fut entré, il alla ſeul chercher la chambrette où il avoit coutume de dormir. Ce fut en ſoupirant qu'il ſe jeta ſur ſon lit, ſans avoir dit une parole à père ni mère. Il attend le jour avec impatience; il ne peut s'en-

dormir de toute la nuit. Il se tourne, se retourne, soupire, appelle & rappelle la belle Nymphe qui ne l'a pas vu.

N'allez pas croire que dans ce temps-là c'étoient des palais ou des appartemens bien commodes. Les plus honnêtes gens de la terre habitoient une cabane simple, dont le ciment ne lioit point les murs, & qu'ils se formoient eux-mêmes avec des roseaux, des rameaux coupés au bois, de la terre & des cailloux.

L'Amant demeura bien près d'un mois dans la cabane à se nourrir de larmes, à desirer Menzola sans se soucier d'aucune autre qu'il auroit pu avoir. L'Amour est méchant par habitude. L'Amour voulut ajouter à sa peine : il craignit que le jeune homme ne vînt à respirer un peu. Il le lia d'une chaîne plus sûre, en mêlant à sa peine une lueur d'espoir.

Une nuit que l'Amant dormoit, il lui fit voir en songe une Dame parfaitement gracieuse & belle, qui soutenoit un enfant suspendu à son cou ; un enfant tout nud, qui rioit. Ah !

que maudit soit le rire des enfans & des belles ! ce n'est jamais qu'un piége.

= Il faut, lui dit la Dame aimable, que Menzola t'ait rendu bien froid ou bien timide. Tu ne te soucies plus de son amour sans doute, puisque tu demeures sans courage pour l'obtenir. Reveille-toi; marche; va la chercher sur le haut des collines: tu la verras, avec les autres Nymphes, poursuivre les bêtes sauvages; & n'attends pas qu'elle te vienne chercher. Quelque légère & avisée qu'elle soit à te fuir, je te promets que tu l'arrêteras. Et que crains tu ! Diane ? elle est loin de la contrée : & d'ailleurs, tous les obstacles sont loin des vrais Amans =.

Il parut au jeune homme que l'enfant lui appuyoit une flèche contre le cœur; lorsqu'il voulut crier, il se sentit percer si vivement, qu'il se réveilla & qu'il porta la main où il croyoit trouver l'arme de l'Amour. Il ouvroit encore les yeux pour voir la Dame; il ne vit rien. Elle fuyoit avec le songe. L'Amant se repoſa sur le sou-

venir de la bleſſure qu'il avoit reçue au départ de la Nymphe, près de la fontaine. Son doux air charmant lui revenoit à la penſée; & cette penſée faiſoit battre ſon cœur, de manière qu'il ne pouvoit abſolument l'arrêter.

=Je crois bien, ſe diſoit-il, que cette Dame que j'ai vue n'eſt autre que la Sainte Déeſſe Vénus. Si je l'ai bien compriſe, elle m'a promis de faire éprouver à Menzola le même tourment qui me ruine. Bon ami eſt le chat, ſinon qu'il égratigne. Mais que je puiſſe revoir ma bien aimée Nymphe, ſéparée ou non de ſes compagnes; & j'y ſuis décidé, je me hazarde: par amour ou bien par force, ſur mon ame, je la prendrai=.

Après avoir formé ce deſſein, ſon cœur le laiſſa plus tranquille. Le voilà qui ſe prépare à chercher la trace de Menzola ſur tous les ruiſſeaux, dans tous les bois; & tandis qu'il y penſe, le beau jour commence à luire: il ſort de la cabane, & s'en va droit à la fontaine.

Il ſoupira d'amour bien tendre en la regardant: ce n'étoit pas la fontaine

qu'il regardoit ; c'étoit la Nymphe dans l'attitude où il l'avoit vue : mais elle n'y étoit plus. Il descendit la colline & laissa la fontaine ; il écoutoit, regardoit chemin faisant, & ne pensoit à rien qu'à découvrir une Nymphe. Il tient son œil au guet sur chaque sentier, & prépare ses jambes à courir s'il est nécessaire. Chaque feuille qu'il entend frémir, il la prend pour une Nymphe & s'empresse de courir au frémissement. Après avoir été trompé plus d'une fois par les arbres, les eaux, les airs, car il semble que tout se moque d'un Amant, il descendit du côté de Fiezole, toujours conduit par sa pensée ; toujours appellant, sans rien dire, la belle sauvage qui le désespère.

Il se trouva tout d'un coup dans un petit Val gracieux, qui séparoit deux collines agréablement fleuries de part & d'autre ; &, dans ce Val, il entendit des Nymphes chanter. Il ouvrit ses deux bras au Ciel, & tomba sur ses genoux. = C'est elle ; c'est elle : ô Dieux ! si ce n'est pas Menzola ma belle

amie, n'attendez j'amais une seule prière de moi ==.

Tout doucement, bien en silence, il alonge un pas que suit un autre pas léger : la terre ne le sent pas. Et le voilà bientôt près de la voix charmante que son oreille ne perd point. Il voit remuer les feuilles de chênes qui lui cachent encore la Beauté champêtre. Il a grand peur de se laisser découcrir, &, comme je vous dis, le pas du chevreuil qui craint l'œil du Chasseur est moins circonspect.

Enfin, il apperçut trois Nymphes qui chantoient, & à qui les oiseaux répondoient sous leurs feuillages. Il y en avoit une debout : les autres étoient assises au petit bord du ruisseau qui couroit entre les chênes. L'Amant apperçut très bien un peu de leurs jambes, deux doigts de lis seulement : car le reste étoit plongé dans l'onde, & les roseaux empêchoient sa vue d'y pénétrer.

Celle qui étoit debout choisissoit parmi les feuilles, les plus nouvelles & les plus tendres ; elle en mêloit à

ſes cheveux, qu'un vent aimable faiſoit mine de vouloir emporter. Elle en couvrit enſuite toute ſa tête pour défendre ſon viſage contre le ſoleil qui pourroit l'offenſer. Elle compoſa deux autres guirlandes, & les alla placer ſur la tête de ſes compagnes ; & toutes les trois parurent alors comme des lis frais ſous la verdure.

Et le pauvre Amant ſe diſoit alors : = Il me ſemble que ce n'eſt pas elle. Non, ce ne l'eſt pas : je l'aurois bien reconnue ſans regarder =. Cependant il s'approche, & regarde mieux, toujours caché par le tronc d'un chêne. Il maudit ſon aventure, & vous auſſi, belle Vénus, & vos promeſſes trompeuſes. Menzola n'eſt pas avec ces Nymphes.-Que va-t-il faire ? leur demander ſi elles ſavent où eſt la plus charmante des Nymphes.

Il ſe montre alors bien déterminé ; & d'une voix humble & douce, avec un air ſoumis : = O belles ! dit-il, belles, aimables, compatiſſantes Nymphes de ces côteaux ſauvages, enſeignez-moi, charmantes ſœurs de celle que j'aime. . . . =.

« Sait-on comment les brebis fuient quand un loup se présente & qu'il n'y a près d'elles ni chien ni Berger? Ici & là on voit les innocentes se disperser, effrayées, avec des bêlemens lamentables. Il en est de même, lorsqu'au milieu des poules timides, un renard vient à sauter : aussi vîte qu'il leur est possible, elles revolent, en criant, à la métairie (1) ».

(1) Quale senza Pastor, le peccorelle
Assalite dal lupo, e spaventate,
Fuggono; or quà, or là, le tapinelle.
Gridando bé, con voci sconsolate:
E qual fanno le pure gallinelle,
Quand'elle son dalla volpe assaltate,
Quanto pice possonno ogn'una volando
Verso la casa, forte schiamazzando.

Les Traducteurs méritent réellement quelques éloges, quand ils ont le secret de rendre un Auteur étranger. Nous offrons cette stance à leur talent. Nous ne nous rappellons aucun mot qui exprime poétiquement le cri des poules. S'ils peuvent traduire ce *forte schiamazzando*, nous les invitons à jeter un coup-d'œil sur cet

C'eſt ainſi que l'Amant vit fuir les belles Nymphes, auſſi honteuſes qu'épouvantées d'un homme. Les charmantes retrouſsèrent leurs jupes, & découvrirent leurs jambes pour fuir avec plus de liberté. Pas une ne répondit ; &, plus légèrement que des gazelles, elles gagnèrent le haut de la montagne. = Attendez : écoutez moi, belles Nymphes, crioit-il ; je n'ai pas le deſſein de vous chagriner ; de ma vie je n'ai tué de Nymphe ; je ſuis leur ami, & vous me fuyez comme ſi j'étois un ennemi. Hélas ! que ne ſuis-je une bête ſauvage ! vous ne me fuiriez pas =.

---

endroit de l'Arioſte, où il en eſt auſſi queſtion, Chant II, ſtance 39.

Coſi il rapace nibbio furar ſuole
Il miſero pulcin preſo à la chioccia ;
Che di ſua inavertenza poi ſi duole ;
E in van ligrida, e in van dietro li croccia.

Il eſt ſi peu de perſonnes qui ignorent la Langue Italienne, qu'on nous pardonnera ſans doute ces citations.

Cette prière de l'Amant se perdit dans les airs. Ces Nymphes étoient déjà si loin, qu'il ne les voyoit plus : il cessa de courir sur leurs traces, & de leur parler. Il s'affligea, se plaignit d'elles ; il maudit ces étranges filles : il commence à croire que des filles, il ne vient jamais que de la peine ; que l'Amour cause de la douleur à tous, & ne fait honneur à personne.

S'il avoit pu se servir de sa force contre ces filles si sauvages ! mais il ne veut employer sa force que contre Menzola, s'il en a l'occasion. Où est-elle ? où se cache-t-elle ? Assurément elle se cache ; elle a dû connoître qu'on l'aimoit. Le zéphyr qui caresse ses oreilles, la fleur qu'elle fait courber sous ses pieds, l'herbe de la fontaine où elle étoit assise, tout lui doit apprendre qu'on l'aime, & c'est pour cela qu'elle se cache ; & le pauvre Amant la cherche en vain : il cherche comme un aveugle dans la nuit.

Au milieu de ces pensées, le jeune homme s'apperçut que le soleil ne répandoit plus qu'un peu de lumière triste ; il maudit la nuit qui venoit si

promptement, & descendit avec négligence le long des grottes de la colline. Il n'osa demeurer davantage, à cause des animaux moins cruels pourtant que les filles, & qui commençoient à rôder parmi les bois.

Il n'avoit pas pris de nourriture durant toute la journée; il revint à la cabane, où son père l'avoit attendu bien inquiet. Le bon père craignoit que son enfant n'eût été tué par les bêtes, ou blessé de manière à ne pouvoir revenir. Il avoit encore peur de Diane. Il la connoissoit pour une ennemie cruelle de son sexe & de son sang. Il imaginoit un malheur, & puis un autre. Le soleil retiroit sa lumière : mais, hélas ! le soleil & les Amoureux sont par-tout.

Les étoiles avoient chacune pris leur place dans la belle plaine du Firmament. Le rossignol ne chantoit plus; il n'y avoit que l'oiseau de la nuit qui se fît entendre. Et ce fut à ces heures là que le jeune Amant revint à la cabane de son père. Le bon père fit un cri de joie, lorsqu'il entendit la main de l'enfant qui posoit sur le loquet de la porte. La tendre mère aussi fit un cri

de joie : mais elle pleuroit ; elle l'embrassa vîte, & lui dit : = Mon beau lis, où avez-vous été ? vous m'avez fait passer tout le jour sans manger =. Et le père encore demandoit où il avoit été si long-temps, & ce qu'il avoit eu à faire pour passer ainsi toute une journée sans manger.

Le jeune garçon rêva durant quelques minutes sur la meilleure excuse qu'il donneroit de son absence ; l'Amour la lui enseigna bientôt, lui qui sait bien aiguiser les esprits. = Mon bon & cher père, dit l'Amant, il y a long-temps que j'ai découvert sur la colline une chevrette si belle, si belle à ce qu'il me semble, que je ne crois pas qu'il y en ait jamais eu de plus parfaite ; & c'est assurément le plus aimable des Dieux qui a mis son plaisir à la faire de ses mains, aussi gracieuse & jolie qu'elle est ; aussi légère au marcher, & blanche par-tout comme de la pure neige au milieu de la verdure des bois.

J'y mis si bien mon idée que je la suivis long-temps de bocage en bocage, imaginant que je la prendrois : mais elle échappa de mes regards sur

la hauteur de la montagne, & ce fut avec un regret mortel que je me vis dispensé de la poursuivre. Je m'en revins avec la pensée que je la reverrois, & que j'aurois plus de bonheur un autre jour.

Je me suis levé ce matin : vous savez bien, mon père, que l'aurore ne commençoit qu'à percer; vous savez comme le temps étoit beau : je ne vous dis que la vérité. Je me suis souvenu de la chevrette, & l'envie m'est venue de la chercher ; j'ai pris le sentier de la colline ; & tout d'un coup j'ai vu que le soleil avoit monté au milieu du Ciel sans que je m'en fusse apperçu.

J'allois du côté de l'ombre, lorsque j'ai entendu remuer les feuilles de ces petits chênes frais que vous savez. Je me suis avancé doucement, bien doucement, & j'ai vu trois chevrettes ensemble parmi l'herbe au bord de la rivière : en avisant comment j'en prendrois une, j'ai pris un peu d'herbe dans ma main, & je me suis approché des chevrettes avec un air d'amitié ; mais, mon père, dès qu'elles m'ont apperçu, elles se sont mises à fuir, sans m'atten-

dre du tout. Je me suis mis en colère, en voyant que j'étois trompé par les chevrettes : je les ai suivies de mes yeux & de ma pensée, n'ayant point d'autres armes. Enfin je les ai suivies si loin, que la nuit me les a fait perdre de vue. Tu sais à présent, mon père, ce qui m'a retardé, & tu peux croire que je n'ai rien dit que la vérité =.

Le père entendit très-bien la vérité de ce langage ; c'étoit un homme avisé, & qui avoit l'expérience de ces choses d'amourettes. Il ne tarda guère à penser que ces chevrettes si jolies devoient être de belles & bonnes créatures humaines. Il ne voulut pas faire voir à son fils qu'il avoit menti ; & sans lui donner à entendre qu'il devinoit, il lui dit :

= Mon cher enfant, au nom de Dieu, je te prie de te garder de ces chevrettes que tu dis : laisse-les aller à leur bonne ou mauvaise aventure. Sur ma foi sincère, je te jure que ce sont des chevrettes de Diane : elles viennent par amusement paître sur nos côteaux, & boire dans les eaux claires de nos fontaines.

Diane est pour l'ordinaire autour

d'elles, armée de ſes dards homicides ; & ſi, pour ton malheur, elle ſavoit que tu pourſuis ſes chevrettes, ah ! mon enfant, que tu ſerois bientôt mort ! Et moi, que deviendrois-je ? héritage pour héritage, que le Ciel nous laiſſe un garçon dans notre vieilleſſe ! voilà ce que nous diſions ta mère & moi. Si nous le perdons, que deviendrons-nous ?

Ecoute, enfant ; les larmes me reviennent aux yeux, quand je me ſouviens de la mort de mon père, de l'endroit & de la manière où il fut tué par cette ennemie de tout notre ſexe. Que le Ciel me béniſſe, comme il eſt vrai que je vas te parler ſincérement.

Il alloit ſur les montagnes, comme vont les chaſſeurs après les bêtes. Un jour, après bien de la fatigue, il arriva dans une plaine, au bord d'une rivière ; & la rivière s'appelle encore *magnone*, du nom que mon pauvre père lui donna. Au bord de la rivière, une Nymphe repoſoit ſeule, infiniment belle. Mon père courut. Que ne plaiſoit il aux Dieux de changer cette Nymphe en un oiſeau qui pût s'envoler, ou de la

planter en terre comme une fleur, lorsque mon père courut où elle étoit!

Il la joignit, il se dépêcha de la prendre dans ses bras & de lui couvrir ses joues virginales de baisers. Je ne sais pas si la Nymphe revint à elle-même de cette surprise, si elle fit résistance, ni si elle voulut pardonner à mon père: je sais que Diane étoit sur la montagne, & qu'elle vit sa Nymphe unir son front à celui d'un homme.

Ah! malheureux, leur cria-t-elle! votre heure est venue de descendre ensemble dans les enfers. Vous allez sortir de ce monde aujourd'hui, & vous ne reverrez pas l'été de ce beau printemps. Elle tendit son arc avec la force d'une furie, & visa ces deux amans du même coup. Sa dernière parole & sa flèche parvinrent en même temps. O mon fils, plût à Dieu que ce fût une fable que je te raconte! je ne pleurerois pas. Le sang de mon père teignit les belles eaux de la rivière. L'aimable Nymphe alla mourir au bord de la fontaine, qui n'en est pas loin. La rivière & la fontaine portent les noms de la Nymphe & de mon père. Diane le

voulut

voulut ainſi, pour apprendre combien elle eſt cruelle, féroce, impitoyable contre qui s'aviſe une fois ſeulement de l'offenſer =.

L'Amant écoutoit cette hiſtoire avec une grande attention, examinant chaque choſe qu'il entendoit. Il fut véritablement effrayé ; mais il demeura ferme dans ſon intention, & il répondit : = Mon père, ne crains rien. Jamais pareille aventure ne peut m'arriver. Je laiſſerai paſſer les Nymphes ſi je les rencontre. Allons maintenant nous repoſer =.

L'Amant dormit, car il eſt vrai qu'un Amant peut dormir quelquefois, mais pas long temps. Entre l'aurore & le ſoleil, il étoit déjà ſur les collines où il avoit à tous momens ſon cœur & ſa penſée : comme il regardoit bien attentivement, une Nymphe l'apperçut, & ce ne fut qu'en fuyant qu'elle ſe fit appercevoir. L'Amant qui la voit courir, franchir les buiſſons, vole, franchit à ſon tour ; appelle la Nymphe du nom qu'il chérit, & la prie de s'arrêter.

= Pour l'amour de Dieu, belle fille, ne me fuyez point ; c'eſt moi qui vous

aime, moi qui me désole pour vous, toutes les nuits, tous les jours, sans avoir une heure de repos; moi qui désire de vous voir, & qui vous cherche, au bois & dans la plaine, sans relâche.

Ce n'est point comme le faucon poursuit la perdrix qui rase l'air en le fuyant : ce n'est pas comme le loup poursuit une brebis malheureuse : ce n'est pas pour te tuer, Nymphe chérie, que je viens sur ta trace. Si tu m'attends, belle Menzola, je te promets, je te jure que je te prendrai pour ma femme. Je t'aimerai bien plus que jamais nouvelle épouse ne fut aimée.

Veux-tu me faire mourir toi-même, cruelle fille? veux-tu te faire accuser d'une ingratitude noire vis-à-vis d'un homme qui te chérit plus que lui-même, plus que sa mère, ni son père? Ah! si tu veux que je meure, ce sera bientôt fait. Tu n'as qu'à persister dans ta fuite. Si tu m'attendois, tu serois la plus belle des Nymphes, la plus gracieuse, la plus tendre, la plus aimée.

La sauvage! elle n'écoute seulement pas mes paroles. Elle ne se retourne point pour me regarder; elle s'en va

comme le trait qui part de l'arbaléte. Où allez-vous, jeune fille, délicate Nymphe, où allez-vous parmi les épines & les cailloux qui meurtriront vos pieds? ô vous toutes, Divinités qui demeurez sur les côteaux ou dans les vallées dont l'ombre est si charmante, puisqu'elle ne veut pas m'attendre, prenez soin de ses pieds délicats & des lys de ses jambes. Faites de la colline, des rochers & des bois, un humble tapis de fleurettes pour ses pieds. Je ne veux pas vous suivre malgré vous, fille bien aimée, ni vous fatiguer à me fuir. Je vais m'arrêter ici, où je ne mangerai plus rien que mes larmes; & quand je serai mort, vous reviendrez peut-être me regarder ==.

La Nymphe fuyoit toujours sans vouloir l'entendre. Elle glissoit au travers de l'air comme une légère hirondelle. Sa robe étoit attachée par-devant sur sa ceinture; mais si bien, que depuis ses pieds jusqu'au-dessus de ses jolis genoux arrondis, un œil qui l'auroit vu venir n'y auroit rien perdu.

Elle avoit un dard. Et comme l'Amant, qui promettoit de s'arrêter, cou-

roit toujours, elle se retourna : la peur la rendit hardie ; elle lança son dard.

Au moment où le dard vole, siffle au travers de l'air, la Nymphe jette un regard sur le visage de son amant, qui paroissoit avoir été formé sans doute dans les Cieux ; elle se repentit subitement, & en arrêtant sur lui un regard de tendresse, elle lui cria de toute sa voix : = Ah ! prends garde à toi, jeune homme, je ne saurois plus le détourner (1).

Le fer merveilleusement quarré & affilé, fut envoyé de si vive force, qu'il entra dans la souche d'un chêne & la traversa. La Nymphe se sentit pour lors bien joyeuse de n'avoir pas blessé ce beau garçon. Le doux Amour avoit

(1) Quando ella il dardo per l'aer vedeva
Zufolando volare, e poi nel viso.
Guardava del suo Amante, il qual pareva
Veramente formato in Paradiso,
Di quel lanciare forte le doleva.
E con pietà rimirandolo fiso
Forte gridò : Oime! giovane, guarti,
Ch'io non potrei di questo ormai sottrarti.

déjà fait le chemin de ses yeux à son cœur, d'où il arrachoit tout sentiment de cruauté; mais ce ne fut pas au point qu'elle voulût attendre l'Amant si aimable: elle recommença de fuir avec plus de promptitude: les grottes, les ruisseaux, les buissons de la colline demeurent derrière elle: enfin la farouche passe le sommet de la colline, & disparoît.

L'autre côteau se trouvoit couvert d'un bois. Le bois étoit formé d'arbres si serrés & si fournis de feuillages, qu'il n'étoit pas possible d'y rien découvrir. La Nymphe s'y jetta & s'y tapit comme un pauvre oisillon peureux, qui a vu le milan & qui craint de respirer sous sa feuille.

Lorsque les chasseurs ont perdu la vue du gibier, ils vont la tête levée, promènent leurs regards, sont là, reviennent ici, écoutent, s'arrêtent, avancent, & s'arrêtent encore immobiles comme s'ils n'y pensoient plus. Ce fut ainsi que le malheureux Amant, lorsqu'il eut aussi passé le sommet de la colline, alloit & venoit, l'oreille & l'œil tendus, se frappant le front de ses mains fer-

mées, & injuriant la fortune qui se jouoit deux fois de sa chère espérance.

Le tison bien allumé peut se consumer sans éclat : mais il ne faut qu'un souffle du zéphyr pour en chasser la flamme au dehors, & c'est une image de ce que fit la parole compatissante de Menzola sur le cœur du jeune garçon. Il ne se possede plus, depuis que cette parole est entrée dans son oreille. Il voit plusieurs sentiers à la rive du bois ; il en suit un, revient sur ses pas, & pense que c'en est un autre qu'il doit suivre. Il court dans celui-là, ne voit, n'entend rien qui ressemble au pas d'une Nymphe : il se précipite dans l'épaisse feuillée à droite, à gauche, de même qu'un homme attaqué par mille serpens, & qui ne sauroit où adresser ses coups ; enfin l'Amant s'arrête désolé, & ne sait absolument plus ce qu'il doit faire.

= Hélas ! mon cœur, tu ne saurois me dire quelle est la place où elle se tient. Il en est tant qu'elle a pu choisir ! Si je vais à l'une, il se peut qu'elle soit dans une autre. Puisqu'il est vrai qu'elle

se cache, comment espérerai-je de la trouver ? c'est inutilement que je l'appelle. Je marcherois sur son corps sans m'en appercevoir, qu'elle auroit la cruauté de ne pas pousser une plainte pour me laisser passer. Je n'ai donc rien à faire ici qu'à pleurer. Voici pourtant un endroit bien heureux : être avec elle dans une même solitude, où il y a d'épaisses fougères, des ombrages si bienfaisans, & me laisser noyer dans mes larmes ! il faut que cette fille ait un cœur vraiment cruel. Je ne puis y penser, sans recevoir mille épines dans mes entrailles =.

L'Amant se parloit ainsi, & regardoit le soleil qui s'appuyoit sur le bord de l'horizon. Il considéra qu'il attendroit inutilement qu'un rameau remuât & l'avertît du passage de la Nymphe. Ce bois étoit si touffu, qu'un homme à cheval n'auroit pu y être apperçu. Il supposoit encore que la Nymphe pouvoit avoir abandonné sa cachette, & qu'elle étoit peut-être à demi-lieue de lui. Il se souvint de l'histoire des deux Amans punis par Diane. Mais l'Amour lui fait aussi-tôt dire :

= Ah! que m'importe Diane! que je la craindrois peu, si je pouvois une seule fois tenir ma rebelle dans mes bras! Je serois assez content; & s'il me falloit mourir, je remercierois la Déesse. Je n'aurois de crainte que pour la méchante, & ce seroit un trop grand dommage qu'une fille si jeune & belle mourût à cause de moi =.

Enfin l'Amant désolé ne craignit plus rien que de causer de l'inquiétude à son père. Il reprit un sentier qui le menoit à sa cabane; non pas sans regarder encore derrière lui, comme s'il imaginoit que la Nymphe pût revenir elle-même le chercher.

Dès qu'il fut arrivé, il se glissa dans sa chambrette, & ne se laissa voir ni de son père, ni de sa mère. Il alla se poser sur son lit, & plus il fermoit ses paupières, moins le pauvre Amant pouvoit dormir. Il ne fit que soupirer si haut, que ses soupirs à la fin réveillèrent sa mère Almena: l'aimable mère accourut, & fut bien étonnée de voir l'enfant dans cet état d'affliction. Elle se pencha sur lui, & le prit dans ses bras tout au travers du corps. = Qu'as-tu donc, lui

dit-elle? dis-le moi, bon ami: quel eſt ton chagrin? où te ſens-tu mal? je veux y remédier. Regarde-moi, mon bel amour; parle-moi: eſt-ce que tu ne me connois plus =.

L'Amant fut encore plus affligé, lorſqu'il entendit ſa bonne mère: & voyez combien l'amour donne de malice, il la regarda les larmes dans les yeux, & il lui dit: = En revenant, ma mère, une racine m'a fait tomber & je ſouffre un grand mal. Si vous m'aimez, ne me parlez pas. Je ne puis entendre parler =. Il repoſa ſa tête avec un ſoupir; & la mère penſa que, peut être bien, la parole retentiſſoit ſur ſa bleſſure & la lui rendoit plus douloureuſe. Elle le laiſſa donc avec ſes triſtes penſées.

= Toi ſeule, ô ma jolie Vierge blonde, avec tes graces angéliques & ta voix touchante, tu peux me ſoulager: hélas! puiſſes-tu le vouloir auſſi-bien que tu le peux!

Et vous, ſainte Divinité, contre qui nulle créature ne pouvoit ſe défendre, il me paroît aſſez, Vénus, que vous ne ſavez pas triompher d'une

jeune fille. Ce subtil génie de ton fils Amour, ne lui sert de rien contre les glaces dont on a fait le cœur de Menzola. Toute ta puissance est perdue, Vénus. Tu croyois t'emparer d'elle aussi aisément que de moi. Elle sait bien te renvoyer tes armes, & briser tes pièges : tu ne peux la vaincre parce qu'elle se défend; & tu ne m'as vaincu moi, que parce que je ne t'ai fait aucune résistance =.

Il pleure, le malheureux Amant: & puis, il ramène sa pensée sur ce dard qui venoit à lui en fendant l'air; sur cette voix d'un Séraphin du Ciel, & ce mot qui est venu reposer sur son cœur. Cette parole lui redonnoit un peu d'espérance : il répandit encore quelques larmes, & s'endormit. Le sommeil s'envola bientôt de ses paupières : il se réveilla pour soupirer, regarda si on ne le voyoit point, & pleura.

Mais il ne tarda guère à se lever, & à repousser sa peine au fond de son cœur; il essuya de son linceuil son front, ses joues où les larmes étoient séchées, & il alla se présenter à ses parens avec un peu de rouge seulement à son beau

visage. Sa bonne mère étoit allée dès l'aurore cueillir des herbes autour de la cabane, au bord du ruisseau qui fumoit encore : elle en avoit préparé un bain suprême, pour guérir le mal de l'enfant. Il a beau dire que son mal a été soulagé par le sommeil, sa mère lui promet que, s'il la refuse, il l'affligera. Bonne Almena, vous ne savez pas guérir une pareille blessure. Voyez : c'est au milieu du cœur de l'enfant qu'est la sienne.

Ce premier jour fut le plus triste du monde pour l'Amant : il en passa un autre dans la tristesse, & bien d'autres sans que son cœur voulût reposer. Il avoit oublié tout plaisir ; il ne savoit plus rien faire que penser, penser au dard qui a frappé le chêne, à la parole qui a frappé son cœur.

Le feu & l'amour sont des choses qui n'envoient point un homme à l'ouvrage. L'Amant n'a souci de rien : son père, sa mère, sa besogne, tout lui sort de l'esprit ; il se laisse aller à l'aventure ; & lorsqu'il se trouve en un endroit où il n'est pas regardé, il se repose sur la terre & se met à rêver,

regretter, desirer, soupirer, verser des larmes, & se rappeller tous les événemens qui se sont passés entre lui & la belle Menzola. Déjà plus de forces, plus de ces vives couleurs qui lui fleurissoient le visage : il ne mangeoit plus ; & s'il se fût regardé dans les fontaines, il n'auroit pu se reconnoître : mais il ne regardoit plus rien dans le monde que Menzola, toujours présente & belle au fond de sa pensée.

Le père & la mère en avoient un chagrin qu'il seroit impossible de raconter ; & tous les jours c'étoit : = Hélas ! mon Dieu ; cher enfant, qu'as-tu donc ? crois-tu que nous voulions te refuser rien ? que te faut-il ? Si c'est une chose impossible, eh bien, bon ami, nous verrons s'il y a quelques moyens de te ramener comme tu étois, de refleurir tes joues ; de rallumer tes pauvres yeux ; enfin, de te contenter =. Et quelquefois l'Amant, pour leur faire plaisir, accusoit sa tête, ou un bras, ou un autre membre, de tout ce qu'il souffroit. La tendre mère le médecinoit sans cesse, & ne guérissoit rien.

Un jour l'Amant surveilloit son troupeau dans la prairie ; & jamais troupeau ne fut plus mal surveillé. Les loups seroient venus, auroient emporté toutes les brebis, que le Berger ne se seroit pas souvenu s'il en avoit conduit au pâturage. Il alloit de côté & d'autre, lentement, tristement, lorsqu'il vit qu'il étoit près d'une belle fontaine, dont les eaux nettes & peu profondes reluisoient au soleil comme une étoile dans la nuit.

Et tout autour de la fontaine, c'étoient des arbres bien verds & bien frais, qui la couvroient toute entière d'une ombre délicieuse. Il s'assit au bord, le coude sur l'herbe, & se mit à rêver à sa triste aventure. Sa tendre rêverie lui fit tout d'un coup chercher l'image de Menzola dans l'innocent miroir de l'onde : il n'y vit que lui-même ; &, en se voyant, il eut compassion de lui. Les larmes lui coulèrent subitement : aussi est-il vrai qu'il étoit bien malheureusement changé.

= Je ne saurois pourtant m'empêcher de l'aimer, se dit-il : c'est une nécessité que je garde ma peine,

toute ma vie ; & que, de moment en moment, je me voie fondre comme une neige.

Heureux animaux, combien la Déesse Vénus vous aime plus que moi ! Caresse ta brebis, belier; tourtereau du bois, chante ton plaisir; & & laissez-moi tous pleurer ma peine =.

En ce moment il vit le tourtereau qui retournoit à son plaisir. Il se souvint qu'il étoit nécessaire de flatter les Dames, & de sacrifier aux Dieux pour leur plaire. = Ah ! se dit-il, seroit ce les ames avides qui firent les Dieux? & les Dames sont-elles une émanation de la mauvaise Puissance qui sent son incapacité, & qui recommande que tout la flatte, que tout lui obéisse (1)=?

Les animaux vivoient encore en amitié avec l'homme dans beaucoup d'endroits de la Terre. Le tourtereau & sa tourterelle ne se défioient point de l'Amant. Hélas ! un Amant porte sur

(1) Ces quatre vers manquent dans l'édition de M. Molini ; & à vrai dire, ils ne sont pas bien chrétiens.

sa figure un signe qui avertit qu'il ne fait faire de mal à personne. Mais pourtant, l'envie de se rendre Vénus favorable détermina mon Amoureux à prendre les deux oiseaux au milieu de leurs plaisirs, pour les immoler & mériter le sien.

Le frottement de deux rameaux d'un bois qu'il connoissoit lui donna du feu. Il dressa un petit autel de terre, & le recouvrit de marjolaine. Il avoit à sa ceinture le couteau dont il coupoit ou des joncs pour les tresser, ou des rameaux pour s'en faire un abri dans la plaine.

Il prit un des oiseaux, & c'étoit la tourterelle. Par un miracle, elle ne se débattit point, & roucoula tendrement une prière à son bourreau. L'Amant fut attendri. Le feu brûloit inutilement sur l'autel. Il prit le tourtereau qui se débattit avec violence, qui s'échappa des mains du garçon, & qui, loin de s'enfuir, se tint accolé de sa Maîtresse sur le gazon.

= Puniſſez moi, Vénus; ne m'octroyez jamais le bonheur de l'Amour, dit-il : mais je ne puis vous faire un autre

ſacrifice que celui des plaiſirs que j'allois implorer. Ces deux oiſeaux s'aiment : tendre Vénus, voudrois-tu leur mort ? ce n'eſt pas moi qui peux la leur donner =.

Et comme les brebis du Berger virent que le ſoleil baiſſoit, elles ſe raſſemblèrent toutes autour de lui & bêlèrent pour l'en avertir. Il les ramena du côté de la cabane ; il y rentra cette ſoirée avec un viſage plus conſolé, ce qui ravit de joie ſon vieux père & ſa bonne mère Almena.

Lorſqu'il fut tout-à-fait nuit, & que du ſeuil de la porte on eut vu les étoiles étinceler, Almena ſervit ſur une table, polie de ſes mains, un panier de fraiſes, dont elle croyoit que le parfum dût appaiſer les fumées de l'amour. Les nouvelles de la contrée, que racontoit le vieux père à ſa fidelle épouſe, intéreſſoient ſi peu l'enfant, qu'il s'en alla dormir, non pas tout de ſuite, mais après avoir long-temps penſé, parlé à la Nymphe charmante, & s'être retourné bien des fois ſous ſon petit linceuil.

A l'heure où l'étoile du matin jett

son feu plus vif & plus puissant, il rêvoit & croyoit voir la belle Déesse Vénus qui lui disoit : = Jeune garçon, ton sacrifice m'a fait plaisir. Je veux t'en récompenser par un conseil. Tu vois que la femme reçoit en naissant la haine pour l'homme; c'est son éternel ennemi, quoiqu'elle le caresse: mais qui a plus d'art & plus d'intérêt à caresser, qu'un ennemi?

Déguise ton sexe détesté sous une robe de Vierge, que tu retrousseras sur un genou ; arme-toi d'un arc & d'un carquois ; imite sur ton visage la modestie d'une Nymphe, & mêle-toi dans la troupe qui se tient autour de ces montagnes. Si tu rencontres Menzola, tu commenceras à lui parler avec amitié ; à demeurer long temps avec elle, à lui diminuer les charmes de ses amies, & à l'entretenir à tous momens des siens. Flatte la fille, & tu la rendras folle. Voilà mon fils qui consent à séjourner dans ton cœur, & te dictera tout ce que tu dois dire d'agréable & de charmant.

Ne te découvre qu'au moment favorable, & sur-tout garde-toi de

le laiſſer échapper : un moment ne revient plus. Elle fuira. Tu dois donc être plus prompt à l'arrêter, qu'elle ne le ſera pour fuir. Puiſqu'il eſt vrai qu'enſuite tu l'amuſeras en vain, ne te fais point un ſcrupule d'un peu de violence ; tout ce qu'elle pourra faire, ce ſera de s'en plaindre enſuite ; & quand une fille ſe plaint de la violence, elle l'a déjà pardonnée =.

L'Amant comprit, à ſon réveil : il perdit toutes ſes idées de triſteſſe, & n'eut plus d'inquiétudes que ſur la manière dont il ſe déguiſeroit en fille timide & honnête. Sa mère avoit un habillement compoſé d'un beau corſet, & d'une jupe ſemée de grandes fleurs : elle le portoit rarement, & même point du tout. Il attendit un moment où elle alla viſiter ſes lins qui baignoient dans les lacs de la vallée. Il ſurprit l'habillement heureux, & le porta, loin de ſa cabane, dans un lieu où il ne pût être cherché par perſonne.

Un matin que le ſoleil éclairoit déjà les têtes des buiſſons, au ſommet de la colline, & point encore les roſeaux de la rivière, au fond de la vallée,

l'Amant s'arma de son arc & de son carquois ordinaires, & dit à sa mère qu'il vouloit tout ce jour chasser. Il retrouva l'habillement où il l'avoit placé: il le vêtit derrière un buisson; & il faut croire que ce fut Vénus elle-même qui lui apprit à vêtir un corset, tant il y avoit mis de charme & de ressemblance.

Il laissa pendre ses cheveux le long de ses épaules, & les entremêla de quelques fleurettes; il découvrit le haut de sa poitrine, comme le faisoient les Nymphes; & son visage encore un peu pâle, mais bien éclairci dans une fontaine, & dépouillé de cette grace légère de la virilité, parut être le visage d'une véritable fille un peu fâchée de l'être.

Alors il se transporta sur les montagnes de Fiezole, où il ne demeura guère sans entendre un éclat de voix joyeuses & confuses. C'étoient des Nymphes qui poursuivoient un sanglier: l'Amant s'arrêta ferme, attendit l'animal qui vint imbécillement le rencontrer, & le perça mortellement de son premier dard. Menzola, sa bien

aimée, fut la première qui vit tomber la bête, & qui fit entendre le cri de la victoire.

Les Nymphes arrivèrent de tous les points avec des cris de joie, de la même manière que des passereaux familiers lorsqu'on jette une poignée de bled: souvent un seul la voit tomber; il y vole en appellant ses compagnons. Les uns accourent, parce qu'ils en voient d'autres accourir: on les voit en un instant se rassembler, piauler, & frétiller autour de la proie. Menzola raconte aux autres Nymphes l'exploit de l'Amant qu'elle regarde comme une Nymphe arrivée de quelques vallons voisins. Je vous laisse à penser quel plaisir ce fut pour cette pauvre Nymphe étrangère, de s'entendre louer par celle dont il a tant d'envie d'être aimé. Je veux bien encore apprendre à qui n'y penseroit pas, que l'Amant eut bien de la peine à se contenir, & qu'il s'approcha deux ou trois fois de Menzola pour la saisir, quoiqu'il n'en ait rien fait.

Que l'Amour est adroit à réunir deux cœurs dans un même desir! après la victoire gagnée sur le sanglier, toutes

les Nymphes s'amusèrent à épuiser leurs dards, chacune voulant dépasser ceux de sa compagne, sur une belle nappe de verdure. Ceux de Menzola voloient & se plantoient dans la terre en avant de tous les autres ; la ruse de son Amant fut de mesurer la portée des siens si juste, qu'ils arrivassent toujours plus loin que les dards des Nymphes, & moins loin que ceux de Menzola. Il ne vantoit que les coups qu'elle avoit portés. Il l'aidoit à bien ajuster ses dards, & lorsqu'elle tendoit la corde pour les chasser à leur but, on voyoit que l'Amant la favorisoit de tous ses vœux ; & qu'une dispute survînt à l'occasion de deux dards sur une même ligne, il éblouissoit les yeux des Nymphes par un raisonnement, ou mesuroit si adroitement les distances, qu'il les faisoit toutes convenir en faveur du dard de Menzola : de sorte qu'au bout d'une heure elle aimoit déjà particulièrement cette belle Nymphe étrangère.

Cependant une des Nymphes examinoit le sanglier sur un brasier. Le soleil étoit aux trois quarts de sa course, lorsque toutes les Vierges sauvages se

réunirent sous les rameaux d'un grand chêne. On fit un monceau de feuilles, & l'animal fut apporté dessus. La châtaigne tenoit encore lieu du pain, & l'on n'avoit pas d'autre boisson que celle qu'on puisoit dans les fontaines. La Nymphe étrangère & Menzola se placèrent ensemble. La Nymphe avoit négligé de prendre une belle tasse de fine écorce où sa mère seulement avoit bu. Menzola lui tendit la sienne pour se désaltérer.

Ensuite du repas joyeux, les Nymphes se séparèrent deux à deux, trois à trois, & chaque troupe suivit en chantant la route qu'elle avoit en fantaisie. Comme je vous ai dit, Menzola, charmée de la Nymphe étrangère, de sa mine aimable, de son doux & merveilleux langage, ne pouvoit se lasser de la regarder au visage; & ne croyez pas qu'elle eût une autre pensée que de se rassasier les yeux de la beauté d'une jeune Nymphe qu'elle aimoit bien.

Si elle étoit à son tour tendrement aimée, je n'ai pas besoin de le redire; mais qu'on imagine quelle étoit la peine de ce pauvre Amant, qui s'enten-

doit parler en discours ingénus & flatteurs, qui se sentoit à chaque minute toucher par sa bien-aimée, sans oser se permettre la jouissance pleine de ces chères faveurs. Il se consumoit comme la cire devant la flamme : le cœur lui battoit sans cesse ; il ne savoit à quoi se résoudre.

S'il se fût découvert, il est bien sûr que Menzola en auroit averti ses compagnes, que toutes ensemble l'auroient chassé ; & il étoit si bien parmi les Nymphes ! Mais s'il persévéroit dans son silence, il lui faudroit endurer sans cesse les mignardes faveurs de Menzola, & assurément il ne se trouvoit pas à son aise de ces faveurs.

= Si du moins, se disoit-il, les autres compagnes de ma belle s'écartoient ; si je me trouvois un moment seul avec elle, ou dans ce bois que je maudis encore, ou par tout ailleurs, je risquerois : mais je crois que ces importunes compagnes me reconnoissent, & qu'elles se font un jeu barbare de ma peine. Je ne sais rien de si méchant que ces compagnes éternelles. Le temps fuit que c'est une pitié. Le retard fait

perdre bien des choſes. Je ne veux plus la regarder ; car ſi je la regarde, je ne pourrai m'empêcher de m'emparer d'elle : & qu'en diroient ſes maudites compagnes ? Ah ! ma belle Menzola, je ne crains rien que pour vous ==.

Les Nymphes erroient ſans ceſſe. Un jour elles deſcendoient ſur la pente d'un côteau ſemé d'aimables bocages : elles entendirent le murmure des eaux qui couroient au fond de la vallée. Elles deſcendirent juſqu'à la rive des eaux. Elles étoient ſi belles & ſi pures, qu'à la hauteur du corps on y voyoit briller un ſable ferme & fin. Des ombrages couvroient la rivière : les zéphyrs ſe jouoient des feuilles : == *Que feronsnous*, diſent-elles ? *Vogliamci ſpoliare* == (1) ?

C'étoit dans la plus vive chaleur du

(1) Le pinceau de Boccace va devenir d'une naïveté impardonnable ; nous ne conſeillons à perſonne de chercher dans l'original juſqu'à quel point nous allons manquer de fidélité. On ſait que les Auteurs ultramontains ne ſe piquent pas d'une grande chaſteté d'expreſſions.

jour

jour : la beauté des eaux, le charme de la fraîcheur & la solitude les déterminèrent ; Menzola dit à sa compagne : = Ma belle amie, vous baignerez-vous avec nous ? = Et la compagne répondit : = Ma belle amie, ce que vous voudrez, je le veux bien =. Mais il se dit à lui-même : = Il n'y a pas d'apparence que j'en puisse rien faire =.

Il avoit le rouge au front, & rien dans la pensée pour le tirer de cet embarras. Cependant les Nymphes avoient quitté jupes & corsets, & se jouoient sur le doux velours de l'onde. La modeste étrangère n'avoit encore ôté que deux ou trois fleurs de sa chevelure, & l'innocente Menzola s'en impatientoit. Elle revint elle-même l'aider à se dépouiller ; malgré la résistance de la farouche, elle lui découvrit le sein : = Ah, Ciel ! ah, Ciel = ! & toutes les Nymphes répétèrent ensemble : = Ah, Ciel ! c'est un homme =. Eh bien, belles Nymphes, un homme est-il donc une affreuse bête ?

Qui sur un rivage, qui sur un autre, pour se dérober aux regards de cet

homme, elles s'empreſſent de s'y montrer. Chacune ramaſſe ſon habillement ſur la verdure. Elles fuient tenant leurs robes dans leurs mains. On auroit cru voir une troupe de ces Anges rebelles, mais charmans, au moment où ils fuyoient du ſéjour des Cieux.

Elles ne ceſſent point de pouſſer des cris d'effroi dans leur fuite : = Ah ! nous voyons maintenant, diſent-elles, ce qu'il eſt. Auſſi étoit-il ſi honnête, ſi flatteur. Quel monſtre ! ah, ma ſœur ! ne nous ſuit-il point = ? Elles tournoient la tête du côté de la rivière pour le voir ; mais elles ne ceſſoient pas de courir.

Elles ne le voyoient point. L'Amant avoit emporté Menzola comme une plume d'oiſeau, juſques dans les feuillées du bocage voiſin. La pauvre Nymphe s'y fondoit en larmes ; il les lui eſſuyoit avec ſes lèvres : = O ma bien aimée vierge, lui diſoit-il, ne pleurez pas ; je vous en ſupplie, ne pleurez pas =.

Et la malheureuſe fille, qui fermoit en ce moment les yeux dans la crainte de ſe revoir, redoubloit ſes larmes,

ſanglottoit, ne ſe poſſédoit pas de douleur, vouloit mourir, mourir abſolument. Son Amant ſans doute ne la tenoit plus avec autant de force; elle vint à bout de délivrer un de ſes bras: elle ſaiſit un dard du jeune homme, & approcha le fer cruel de ſon beau ſein. La pointe en avoit déjà fait ſortir une goutte de ſang, lorſque l'Amant arracha le dard, reprit la main de la Nymphe, & lui dit: = Ah! mon Dieu, Menzola, qu'eſt-ce que c'eſt donc que vous vouliez faire? quelle eſt votre folie, votre horrible penſée? & moi, que deviendrai-je, moi qui ne peux vivre une heure ſans vous =?

Mais la douleur de Menzola ne ſe peut exprimer. Voilà qu'elle n'a plus aucun mouvement entre les bras du garçon, à qui les larmes viennent ſubitement aux yeux en abondance, lorſqu'il voit le viſage, le ſein, les mains de l'aimable fille pâlir, pâlir. On peut penſer s'il eut peur qu'elle ne fût morte. Il étoit aſſis ſur l'herbe, & il ſoutenoit ſa Maîtreſſe ſur ſes genoux. De ſa main droite il lui rouvroit les yeux; en même temps il eſſuyoit ſes propres lar-

mes qui tomboient sur les joues de la Nymphe : il lui crioit, tantôt à l'une & tantôt à l'autre oreille ; il hasardoit de la mordre au front & au bout de ses doigts menus comme la tige des lis. Ensuite, la regardant avec des yeux fixes, il se maudissoit d'avoir précipité cette affaire, & ne se consoloit point d'avoir offensé si fort une fille qu'il aime, une jeune innocente qu'il a fait mourir par son barbare amour pour elle. Enfin comme il regardoit attentivement les lèvres ternies de la belle Nymphe, il les vit un peu remuer ; ensuite il entendit qu'elle soupira.

La Nymphe soupira, & revint à elle-même pour pleurer. Mais lorsque l'Amant vit que sa Menzola, qui paroissoit morte, vivoit, tout son pauvre cœur se ragaillardit de plaisir :

Tutto nel cor di letizia fioriva.

Il sema de baisers ces jolies lèvres qui se recoloroient, & il disoit : = O ma rose belle, fraîche, odorante rose, de quoi êtes-vous fâchée ? de quoi pouvez vous avoir peur ? avec moi, crain-

tive colombe, vous pouvez croire que vous êtes en toute sûreté =. Et la Nymphe ouvroit ses beaux yeux tout grands sur son amoureux ; & en le regardant, les larmes ruisseloient sur ses joues rondes & pures. = Misérable que je suis, disoit-elle, pourquoi suis-je venue au monde ? que ne m'étrangloit-on le jour d'avant aujourd'hui ! Hélas, désormais je n'aurai plus de plaisir =.

L'Amant lui répondoit : = Ma belle ame, ne vous affligez plus, je vous en prie ; vous me percez le cœur, en me faisant voir que vous êtes triste. Songez donc bien que je n'aime rien, qu'on ne peut rien aimer dans le monde comme je vous aime. Et afin que vous me croyez, écoutez-moi ; je vais vous raconter toute l'histoire avec sincérité =.

Il amusa la douleur de sa Maîtresse en lui racontant tous les progrès de son amour, & n'oublia pas le dard lancé contre lui, ni la parole charmante : = Prends garde à toi =. Menzola s'étoit retenue de pleurer pour l'écouter. La voix de l'Amant lui amolliſſoit le cœur : après avoir entendu, elle ne fit qu'un long soupir.

=Je m'en souviens, dit-elle, du jour où je fus poursuivie par un homme. Je ne sais pas quelle pitié me saisit, quand je vis voler ce dard cruel : si c'est toi, jeune homme, que je n'ai pas tué, je ne te reconnois pas. Je ne me reconnois plus moi-même, ajouta-t-elle en recommençant de pleurer. Méchant homme, tu seras la cause de ma mort; & tu sais si je l'ai méritée. Je vais être au moins chassée de la compagnie des Nymphes : je passerai ma vie à me désoler; & vous, qui avez pris votre contentement, vous n'aurez plus aucune douleur. Que les Nymphes, les arbres & les oiseaux qui nous ont vus, rendent témoignage que j'ai employé toute ma force pour me défendre, & toi, toute la tienne pour me trahir. Foible fille, innocente & pure, je me vois. . . . Mais je saurai bien me punir d'une faute à laquelle je n'ai jamais pensé. Je me tuerai sans doute; & vous, Amoureux, vous demeurerez au monde content, & ne vous souviendrez jamais de moi, passé votre plaisir =.

L'Amant l'embrassoit étroitement

pour lui répondre. = Ne le penſez pas, mon cher & bel amour ; ne penſez pas un menſonge, comme celui que vous dites : je ſerai mort avant que de vous oublier ; & je veux que vous me promettiez vous-même d'oublier vos penſées de triſteſſe =. Il lui baiſoit les mains, les bras, le bout des doigts ; & la regardant aux yeux : = C'eſt véritablement en paradis, lui diſoit-il, que vous avez été faite, Menzola. Vous êtes une ſource inépuiſable de beautés, de manières aimables, d'ingénuité, de graces innocentes. Je veux bien qu'on faſſe le tour de l'Univers, on n'y trouvera rien qui ſoit auſſi beau que mon cher & tendre amour.

Ne vous affligez donc plus : ſoyez comme toute fille honnête, qui ſait uſer de ſon eſprit. Ce qui eſt fait eſt fait. Prenez le parti raiſonnable de chaſſer toutes vos vaines craintes ; & comme je vous embraſſe, voyez bien, comme je vous embraſſe, embraſſez-moi vous-même =.

Tout en parlant, le gluau de l'Amour alloit toucher au cœur de Menzola ;

de sorte que tout d'un coup la noire douleur se leva de dessus son ame. Elle voyoit déjà très-bien que son affaire étoit sans remède; & pour commencer à contenter son Amant, elle lui jeta un de ses bras autour du cou:

Ma non lo volle ancor però baciare,

Peut-être parce qu'il lui sembloit qu'il étoit encore trop tôt pour se fier tout-à-fait à lui.

Et tandis qu'elle avoit son bras autour du cou de son Amant, elle lui disoit: = Pauvre malheureuse que je suis, je ne puis penser où j'irai, si une pareille faute vient à être connue de la sévère Diane. Quand elle ne seroit pas connue, je n'oserai jamais entrer dans les ondes pures avec nos Nymphes, ni même me présenter dans les lieux où je les verrai.

Je vois bien pourtant que si je me tue, ma faute ne sera pas moindre; & puisque vous m'avez donné de si bonnes consolations, je m'y arrête. Mais pour demeurer avec vous, c'est à quoi je ne consentirai jamais: ce seroit ajouter

une faute ſur une faute, & riſquer de les faire découvrir. Vous ſeriez reconnu de toutes les Nymphes qui vous ont vu : elles vous tueroient certainement ; elles croiroient ce qu'elles ne ſavent pas encore ; & moi, je veux leur dire que j'ai bien ſu vous échapper. Ainſi, va-t-en, jeune homme ; je vais t'embraſſer, à condition que tu t'en iras =. Et puis, ſans attendre la promeſſe du jeune homme, elle lui porta du bout des lèvres un léger baiſer.

L'Amant connut alors que l'Amour entroit au cœur de ſa Maîtreſſe, & qu'une naïve pudeur la retenoit encore. Il lui rendit un baiſer très-ardent pour le ſien. = M'eſt-il poſſible de vous quitter, lui dit-il = ? Et comme elle ne répondit rien, il ajouta : = Quand il me ſeroit poſſible de m'y réſoudre, ſeroit-ce à préſent, où je vous vois encore de la triſteſſe, où je douterois de vous revoir ? Hélas ! ma belle Menzola, ne pouvez-vous pas vous même venir à notre cabane ? vous y ſerez avec moi, avec ma mère : elle vous aimera comme ſa fille, car ma mère m'aime tendrement, & mon père auſſi.

= Ah ! dit Menzola, j'aime mieux perdre la vie que de me retrouver avec aucune créature vivante. Aller chez toi, Berger, ce seroit persévérer dans ma faute, & la manifester à tout le monde. Je ne veux voir personne, puisque je n'ai plus rien qui m'enhardisse à lever les yeux :

Poich'ho perduta si bella corona.

Si j'avois voulu occuper mes doigts à tourner un fuseau près de ma mère, & devenir épouse, je serois encore à trois milles de ces lieux avec mon père qui m'aimoit : on m'a mis à la suite de Diane ; il y a cinq ans que j'en portois la chaste livrée : ce n'est pas pour retourner au monde. Ecoute bien que je te prie, Berger, par cet amour qui t'a porté à me faire tant de mal, de retourner seul & à l'heure même à ta cabane. Et moi, je te promets que je garderai ma vie pour toi, & que je t'aimerai toujours comme une bonne amie.

= Non, Menzola, non, répondit l'Amant, je suis bien éloigné de vous

laiſſer ſeule au milieu de ces bois où peut-être je ne vous retrouverois plus. = J'y reviendrai, Berger : tu pourras me parler encore & me voir comme tu me vois maintenant, avec honnêteté, & tant que tu voudras. Je reviendrai, bel ami, car vous m'avez enchantée ; & il me ſemble que c'eſt de l'amour que je me ſens dans le cœur. Eſt-ce de l'amour, quand on ne peut plus regarder = ?

Alors l'Amant prit le viſage de la Nymphe dans ſes deux mains, & lui dit, en la regardant : = Tendre roſe nouvellement épanouie, m'accorderez-vous une grace, ſi vous voulez que je vous obéiſſe = ? Et de la grace qu'il lui demanda, je ne m'en ſouviens pas. Mais la Nymphe lui répondit, véritablement rouge comme une roſe : = O Ciel ! que me demandez-vous ? ne voyez-vous pas qu'il ne reſte qu'un moment de jour, & que les Nymphes, en revenant à leur grotte, peuvent nous entendre ſous ces feuillages ? Bel ami, je vous en prie, nous avons fait aſſez de mal. Allez-vous-en ; & penſez, pour vous conſoler, que ſi vous avez

du regret de partir, je n'en ai pas moins de vous le commander=.

L'Amant porta sa vue de toute part. = Voyez, dit-il, vous n'avez à craindre que l'œil des oiseaux, Menzola. Voulez-vous que je meure du chagrin de vous quitter, aussi orphelin que je le suis=? Il ajouta un baiser qu'il fit suivre de deux autres; bien des douceurs, bien des prières, & puis encore des baisers:

Sopra il seno
Il qual pareva de viole pieno.

Quelle tour est assez bien fondée pour résister à mille habiles attaques? Menzola n'avoit pas de l'acier en place d'un cœur. = Je ne sais, dit-elle, en versant une larme charmante, je ne sais si c'est une destinée qui me rend si peu maîtresse de ma volonté. Encore une fois, je t'en supplie, Berger; tiens-moi ta promesse de t'en aller tout de suite:

Pero fa ormai ciò che ti piace=.

Il ne m'est pas possible de dire toutes les difficultés que les deux Amans

trouvèrent à se séparer, ni combien de discours, ni combien de caresses chacun avoit encore à faire lorsqu'il croyoit que tout étoit fait. Cependant la tendre Nymphe commençoit à craindre le plus léger bruit des feuillages ; & en retenant encore son bel ami de sa main tremblante, elle lui disoit : = Allons, ami, je pars, je m'en vais, je reviendrai =. Elle faisoit deux pas, & revenoit pour dire : = Tu ne m'as pas appris ton nom ; apprends-le-moi, bien aimé. Ce sera ma seule compagnie tout le temps que je ne te verrai pas =. L'Amant lui fit long-temps encore attendre son nom, le lui dit enfin, & ils se séparèrent.

Tous les Amans sauront s'ils se retournèrent bien des fois ; s'ils se rappellèrent jusqu'à ce qu'ils ne s'entendissent plus ; s'ils soupirèrent amèrement lorsqu'ils se trouvèrent seuls.

L'Amant alla reprendre son habillement ordinaire, & prépara, chemin faisant, tous les innocens mensonges qui devoient justifier son absence. Le bon père remercia Dieu quand il vit, à la

clarté de la lune, l'enfant paroître au seuil de la porte. La tendre mère le prit dans ses bras ; & puis tout d'un coup elle examina le visage & les yeux de l'Amant, ce qui la fit taire & lui donna bien des pensées. Je ne veux pas dire qu'elle fût moins joyeuse. Elle courut à l'endroit secret où reposoit dans l'argile une liqueur, préparée par elle-même, du suc des fruits de son humble verger ; elle se remit à parler, interroger. Mais l'Amant l'écoutoit sans entendre, & n'avoit dans sa mémoire que les choses qui s'étoient passées entre lui & Menzola:

Cammentandosi ben di ciascun atto
Ch'avean insieme fatto.

Revenons à l'innocente Vierge ; dès que la voix de son Amant ne parvint plus à son oreille, elle se mit à penser à sa faute, & se frappa le front de ses mains.

Autant que je m'en rappelle, sa grotte étoit sur cette colline de Fiezole, où le premier rayon du jour

blanchit les fleurs & la verdure ; tout près d'une rivière, & sous des arbres solitaires & champêtres.

Elle entra dans sa grotte, chargée de mille pensées ; elle sentit sa douleur se renouveller à la vue d'un endroit où elle n'avoit reçu que de chastes compagnes. = Ah ! pourquoi m'a-t-il vue, ce jeune homme, s'écria-t-elle ? & pourquoi l'ai-je moi même regardé ? Je me meurs de crainte en ce moment ; je ne sais quel est ce nœud qui s'attache à ma gorge. O mes belles compagnes ! vous n'imaginez pas que je suis maintenant séparées de vous. Ne m'aimez plus ; ne m'aimez plus. Si vous saviez mon malheur, vous me chasseriez comme une bête vile. Et c'est ainsi que fut chassée la trop tendre Calisto, trompée par un Dieu, un Dieu moins beau sans doute que l'Amant qui m'a trompée.

Il me semble que déjà cette Diane farouche fait couler mes jambes en fontaines ; je crois sentir des feuilles & des fleurs qui percent de mes bras étendus en rameaux ; & je me vois, comme les oiseaux, & avec les mêmes

ſentimens qu'eux, toute couverte de plumes. O mon père, ma mère, mes ſœurs, mes amies ! quand vous me vîtes vêtue de l'habillement ſacré de la Déeſſe, ne m'aviez-vous pas recommandé de ne jamais pécher en choſes contraires à la ſainte virginité ? Ah ! ſi vous ſaviez . . . . ! vous me tueriez & vous feriez bien =. Ce fut avec ces idées que la Nymphe paſſa la nuit, moitié penſant, moitié pleurant.

Elle ne s'endormit qu'à l'aurore, à l'heure où ſon Amant s'étoit déjà rendu ſous l'heureuſe feuillée de la veille. N'y trouvant point encore Menzola, il ſe mit à cueillir des fleurs, grandes, petites, & de couleurs diverſes. Il en fit une couronne pour lui, une autre de fleurs plus tendres, mêlées de quelques feuilles d'une verdure vive, en ſe diſant: = Je la couronnerai d'abord, quand elle viendra ; enſuite je lui déroberai un baiſer =.

Cependant le ſoleil montoit, & Menzola ne venoit point. Pourquoi ? L'Amant penſoit que c'étoit une choſe, que c'étoit une autre qui l'arrêtoit. Le

ſoleil deſcendit, & l'Amant ſe ſentit troublé. La nuit vint, & il ſe dit que ſans doute elle avoit été rencontrée par ſes compagnes. Mais il ſe promit de lui faire payer le lendemain ſon manque de foi, par plus d'un baiſer.

Le lendemain l'aimable Nymphe ſe trouva combattue par les mêmes penſées triſtes, par le repentir, l'amour & la crainte. L'Amant ne lui ſortoit pas de la penſée. Elle ſe ſouvenoit très-bien de ſa promeſſe, & des menaces de Diane auſſi. Le deſir lui faiſoit faire une moitié du chemin, & la peur la ramenoit ſur ſes pas. Enfin le ſecond, le troiſième, le dixième jour & tout le mois, ſe paſſerent en ſcrupules de la part de la Maîtreſſe, en inquiétudes mortelles de la part de l'Amant.

Tous les jours il revenoit au lieu chéri, & il imaginoit ce que je vous laiſſe à penſer. Il ſe déſeſpéroit. Hélas ! n'eſt-il donc rien de ferme au monde ? Mais les douleurs devroient avoir auſſi leur terme. Il n'en eſt point à celles du beau Berger. Encore une fois, ſes douleurs le défigurent. On le prendroit pour une ſtupide bête, à ſon langage, à ſon ſilence,

au triſte have de ſon viſage. N'eſt-ce pas ainſi que ſont faits les Amans, même heureux ?

Il en vint au point de n'avoir plus de repos comme au premier temps de ſon amour. Mais on ſe conſume paiſiblement dans le deſir d'un bien : & c'eſt bien autre choſe dans le regret d'un bien perdu.

Un jour l'Amant avoit pris la garde du troupeau que lui avoit recommandé ſon père. Que lui importoient un père & un troupeau ! Il oublia tout, pour ſe rendre au lieu conſacré par la promeſſe de Menzola. Il s'y rendit, & il n'avoit pour arme qu'un ſeul dard dans ſa main.

Il découvre la brillante nappe des eaux, qui ſembloient garder encore une image des Nymphes dépouillées. Il revoit l'ombrage ſolitaire, & l'herbe déjà relevée dans l'endroit qu'il reconnoît bien. = O Menzola ! Menzola, je n'aurois jamais cru de vous une telle perfidie. C'étoit un ſacrement que votre promeſſe. Ah ! volage, vous vous ſouciez auſſi peu de moi que des Dieux !

Comment ne ſe rappelle-t-elle pas

qu'ici elle prit mes mains, & que je pris les siennes ? qu'avec ses trompeurs sermens, elle me fit croire qu'elle reviendroit ? qu'ici elle offrit ses yeux à mes lèvres, & que je l'y attends tous les jours ? Oui, sans doute, elle m'abandonne. Voilà des oiseaux, des arbres qui me le disent, des astres qui reviennent depuis si long-temps sans la voir, & qui me disent aussi que je l'ai perdue. Ah ! je me désespère, quand j'y pense.

Eh bien donc, adieu mon père, adieu ma mère. Et vous, perfide, revenez me chercher dans la rivière, si vous me regrettez. Je ne puis supporter ma peine =.

Et cependant Menzola vivoit dans un état de tristesse. Mais voyant qu'un Dieu même n'auroit pu faire que son malheur ne fût pas arrivé, elle en portoit le souvenir avec patience. Elle se mêloit quelquefois à ses compagnes, & recevoit, malgré son cœur, une part dans leurs plaisirs. Ce qui servoit à la consoler, c'est qu'elle avoit fait croire à toutes les Nymphes qu'elle avoit su échapper à l'homme de la rivière. Elle se voyoit honorée & chérie comme

auparavant. Mais elle n'avoit pu arracher l'amour de son cœur : à tout moment elle se souvenoit du Berger, de son nom, du plaisir..... Elle y donnoit une larme, quand elle le pouvoit librement.

= Pauvre Berger, qu'est-il devenu ? Je crois bien, disoit-elle, qu'il ne vit qu'en douleurs à cause de moi. De tout mon cœur, je voudrois l'avoir contenté. Je n'en ai pas le courage, & n'en ai-je pas assez fait = ?

Et la bonne Nymphe étoit si simple, qu'elle n'imaginoit pas une autre suite à sa faute, que sa faute même :

Ma facendo suo corso la natura,
In capo di tre mesi, incominciò
A manifesto far la creatura.

Au bout de ces trois mois elle se trouva bien étonnée, triste, inquiète, en voyant toutes les roses de son visage ternir.

Une Nymphe habitoit dans ces cantons une caverne profonde & sauvage. Elle connoissoit toutes les herbes & la pratique de la Médecine. C'étoit la plus

savante & la plus sage de toutes les Nymphes : on dit qu'elle étoit vieille de près de cent ans ; & son nom, c'étoit la Nymphe Sinadèque. La belle Menzola vint la trouver ingénument, & lui raconter qu'elle avoit besoin de ses conseils pour un mal qu'elle ne connoissoit pas. La vieille Nymphe, à cause de son grand âge & de sa chevelure grise, portoit une coëffe de lin, qu'elle mit de travers en examinant la malade. Elle secoua la tête, & replia le sourcil : = Ma fille, lui dit-elle, c'est une maladie qu'il vous est impossible de cacher :

Figliuola mia, tu hai con uom peccato =.

Menzola rougit alors d'une honte encore virginale, abaissa timidement ses paupières, sentit qu'elle ne pouvoit rien nier à une femme qui devinoit tout ; &, sans la regarder, elle lui répondit par des larmes. La savante Nymphe reconnut à cette honte & à cette affliction, quelle étoit l'innocence de la jeune mère ; elle devina toutes les circonstances de l'amoureuse tromperie,

& les lui raconta, en lui demandant si c'étoit un Dieu ou un simple Berger. Menzola qui se voit remettre sous les yeux de pareils événemens, peut encore moins répondre, pleure avec plus d'abondance, & se cache le visage dans le giron de la vieille Nymphe.

Sinadèque se laisse tendrement intéresser au malheur de Menzola. Elle lui dit toutes les paroles consolantes qu'elle put trouver, & n'oublia pas pourtant deux ou trois mots de reproches plus sévères, afin qu'elle se gardât d'une autre fois; enfin elle sut si bien faire, qu'elle arrêta les larmes de cette pauvre épousée, lui promit son aide, & l'avisa de ce qu'elle auroit à faire.

= Tu te renfermeras dans ta grotte, ma fille; tu porteras la longue simarre qu'on ne porte point dans les chasses; & tu la feras flotter autour de ton beau corps, sans ceinture. Le temps viendra, où tu imploreras à grands cris la faveur d'une Déesse qui se nomme Lucine; elle ne manquera pas de te l'accorder. Garde ton ame en paix, ma fille, en attendant. = O ma bonne Sinadèque! je me recommande à toi. Je n'ai ni

ſcience, ni conſeil =. Va, belle enfant, mes ſoins ne te manqueront pas. Que le tien ſoit de bien garder le ſecret de ton aventure. = Ah ! ma mère, de tout mon cœur & de mon mieux =. Menzola laiſſa couler encore quelques larmes, & revint à ſa grotte avec le cœur un peu ſoulagé.

Mais elle n'y fut pas long-temps ainſi ſolitaire, ſans ſe revoir accompagnée de l'image du tendre Amant; à meſure que les lunes ſe ſuccédoient, elle avoit une plus grande peine à chaſſer cette belle image. Le beau Berger n'avoit jamais été ſi chéri, ſi deſiré, pas même dans le moment où elle lui pardonnoit ſous la feuillée; l'amoureuſe mère ne réſiſtoit que par bien des efforts à la tentation d'aller le revoir: elle auroit voulu l'avoir près d'elle, ne le plus quitter; & puis, elle ſe repentoit de ſon deſir en répandant des larmes.

Hélas ! elle ignoroit la cruelle aventure, l'aventure de ſon Amant étendu mort pour elle entre les roſeaux du rivage. Ou la deſtinée qui pourſuit le mal ſans arrêt, ou l'amour qui punit tôt ou tard les objets de ſes plus chères

faveurs, troublèrent sa belle ame pure, & le rendirent forcené de désespoir. Après avoir fait ses adieux, il enfonça, le cruel, une moitié de son dard dans la terre, & se jetta sur la pointe le sein découvert.

Dès qu'il se sentit traversé, il se repentit avec un cri que lui faisoit pousser la douleur. Il se releva; il reconnut les bois, les eaux, l'aimable verdure & le beau firmament, qu'il ne va plus voir tout-à-l'heure. Il appella son ingrate fille, la rappella; & se souvint de ses chers parens & d'elle pour la dernière fois.

Et Menzola ne pensoit qu'à lui dans ce moment, où la créature qui alloit naître orpheline lui redoubloit son amour & lui rendoit plus chères sa faute & la violence de son Amant. Sinadèque, la bonne vieille Nymphe, savoit, parmi beaucoup d'autres choses, merveilleusement calculer les jours; & quand elle vit que ceux de la douleur approchoient, elle n'abandonna plus son innocente jeune mère. Enfin elle reçut dans le plus fin des voiles de Menzola, un bel enfant qu'elle mit aussi-tôt sur le cou de sa mère.

Menzola

Menzola pleuroit de douleur & rioit de plaiſir ; du plaiſir de voir qu'elle avoit fait une créature ſi douce & jolie. D'une jupe légère & fine, elle lui fit un lange comme Sinadèque lui enſeigna ; elle regardoit l'enfant ſans ceſſe, & puis s'attendriſſoit ; elle lui préſentoit l'une & l'autre violette de ſon ſein, & mille fois en une heure, elle le dévoroit de ſes baiſers.

L'enfant reſſembloit à ſon père, comme vous pouvez bien penſer. Il étoit plus blanc & plus tendre ſeulement, & ſes cheveux blondelets ne reſſembloient point encore à ceux de ſon père. Mais dans tout le reſte, la Nymphe croyoit revoir l'Amant bien aimé ; & la farouche faiſoit mille careſſes à l'enfant, comme ſi elle eût voulu les faire au père, & comme elle n'eût pas oſé. Elle lui liſſoit la tête de ſa main, le baiſoit aux yeux, aux lèvres & par-tout, & le mordoit quelquefois avec la tendre précaution maternelle.

En le tenant étendu ſur ſes genoux, elle lui diſoit le nom de ſon père, & vouloit, du bout de ſes doigts, lui

former les lèvres à le prononcer. Elle lui parloit comme au plus raisonnable des hommes, & lui disoit: = Nous irons le voir, mon bel enfant; tu voudras bien le venir voir sous la feuillée, bien loin d'ici. Je baisserai les yeux en te portant de mes bras sur sa poitrine, & je lui dirai: Voilà ce que tu m'as donné =. Et pour chasser une pensée triste qui lui venoit alors, elle recommençoit à rire, & à solliciter le rire innocent de l'aimable créature.

Dans ce temps-là Diane la Déesse reparut sur les collines de Fiesole. Toutes les Nymphes manifestèrent leur joie & se rassemblèrent. Menzola fut avertie de son arrivée par la bonne Sinadèque: mais la vieille Nymphe Sinadèque lui conseilla bien de ne pas s'exposer à des regards ennemis qui découvriroient sa faute dans la pâleur de ses joues, & dans l'accroissement du plus visible de ses charmes cachés.

Après les premières fêtes, Diane demanda des nouvelles de la Nymphe Menzola. Ses compagnes répondirent que depuis long-temps on ne la voyoit plus sur ces montagnes; & la Déesse

qui l'aimoit voulut, avec trois autres de ſes Vierges ſauvages, porter ſes pas vers la grotte de la jeune mère. Elle penſoit l'y trouver ; & ne l'y trouvant pas, elle la fit appeller de la voix & du ſon des cors.

Menzola pour lors n'étoit pas loin : elle étoit aſſiſe au bord d'une fontaine, avec ſon bel enfant ; elle amuſoit l'enfant, en lui paſſant avec une douce malice des fleurettes ſur les yeux. Lorſqu'elle entendit les voix & les cors, elle en fut effrayée au point que je ne ſaurois dire. Vîte elle cacha ſon enfant dans les buiſſons, le laiſſa ſeul, s'enfuit vers le haut de la montagne, & redeſcendit le long de l'autre côteau, du côté de l'heureuſe feuillée & de ces eaux charmantes qui furent ſi fatales aux Nymphes.

Mais tandis qu'elle fuyoit, Diane entendit crier & pleurer l'enfant dans ſon buiſſon. = Ah ! malheureuſe, s'écria-t-elle, tu me fuis inutilement =. Elle ſuivit la trace de l'infortunée mère, avec ſon arc, & une flèche préparée dans une de ſes mains.

Et Menzola ne ceſſoit de courir ;

choisissant les lieux les plus difficiles, comme plus propres à la dérober à la vue de la cruelle ennemie. En arrivant au bord des eaux, elle vit un Vieillard qui élevoit, avec des cris, ses bras au Ciel, & une femme qui s'attachoit à baiser le visage d'un homme mort; c'étoit le corps de l'Amant qui avoit été retrouvé par ses père & mère.

On se seroit fendu de compassion à vouloir regarder ces bons parens dans l'état où ils étoient. La mère étoit sans coëffe; elle avoit le sein découvert, plus de larmes dans ses yeux, & les yeux du Vieillard étoient aussi rouges que le brasier. Ils répétoient ensemble le nom de leur cher enfant: la mère l'appelloit mille & mille fois, & dans sa douleur elle le frappoit avec une espèce de cruauté pour le faire répondre.

Menzola ne se souvint plus de Diane qui la poursuivoit. Elle courut au nom qu'elle entendit; courut, comme une désespérée, disputer à la mère une part de son Amant. Elle ne mit guère de temps, ni de paroles, à dire combien elle aimoit le beau Berger, & quelle étoit son aventure avec lui.

Le père qui avoit retiré le dard de la poitrine de son fils, recommença de gémir, en voyant qu'il reconnoissoit ce dard, & que l'Amant s'étoit tué lui-même du désespoir de toutes les choses que Menzola racontoit. Alors Diane se fit voir au milieu de la colline; elle descendoit comme un torrent, & menaçoit encore Menzola de la voix : la Nymphe qui se vit de toutes façons perdue, fit semblant de vouloir examiner l'arme funeste; le Vieillard la lui donna, & tout subitement elle l'appuya contre son cœur, & se précipita, sans rien dire autre chose que ces mots en tombant : = Ah ! mon enfant ! cher enfant = !

Diane lança sa flèche à cette heure même. O Diane ! votre vengeance est inutile. Voilà la pauvre mère qui rend les sanglots de la mort ; & son sang, qui à chaque sanglot jaillit, noircit les beaux lis de son sein.

Mais les autres Nymphes avoient repris l'enfant dans les buissons : on les apperçut au moment où elles descendoient aussi la colline ; elles le portoient, tantôt l'une, & tantôt l'autre, sur leurs

bras. Toutes ces jeunes Nymphes aimoient l'infortunée mère ; ſouvent elles s'arrêtoient pour careſſer ſon enfant & pour appaiſer ſes pleurs. En le voyant ſi beau, ſi aimable, elles auroient voulu que Diane leur permît de le garder & de le nourrir de la mamelle de quelque biche qu'elles auroient priſe vivante : mais elles n'auroient oſé en riſquer la prière à l'oreille de la Déeſſe.

Sinadèque, la bonne vieille Nymphe, avoit auſſi vu Diane pourſuivre, & Menzola fuir à toutes jambes. Elle accourut à ſon tour, auſſi vîte que le lui permettoit ſa grande vieilleſſe. Elle arriva au lieu déplorable où tout le monde étoit raſſemblé. L'aimable Vieille pleura de compaſſion. Elle raconta comment la Nymphe étoit plus malheureuſe que coupable ; elle affirma que l'innocente n'avoit donné aucun conſentement à ſon beau Berger, & qu'elle s'étoit, depuis la perfidie, véritablement & amèrement repentie.

Mais la chaſte Déeſſe ne donna pas une larme à tant de malheur & d'innocence ; elle fit une leçon ſévère aux Nymphes, & défendit pour jamais à

Sinadèque & à toutes les Vieilles cette humaine pitié qui encourageoit les jeunes à faire faute, par l'eſpérance de leur ſecourable miniſtère.

Enſuite la Déeſſe fit remettre l'enfant aux parens affligés qui le demandoient. La bonne Almena retrouva des larmes : on ne ſauroit dire ſi c'étoit de douleur ou de plaiſir, en baiſant la belle créature orpheline qui étoit la pure image de ſon fils. L'enfant s'appaiſa ſur ſon ſein, &, doucement ému par le naturel charmant, il regarda le Vieillard & lui ſourit.

Le ruiſſeau, ſur les bords duquel mourut l'Amant, s'appelle encore *Affrico* de ſon nom ; & la fontaine voiſine fait encore pleurer ceux qui vont la voir, & qui penſent qu'elle ſe nomme la belle fontaine *Menzola*.

Nous nous ſommes permis d'élaguer beaucoup de ſuperfluités dans cet Ouvrage célèbre. Nous avons changé & ajouté quelquefois. Boccace eſt, comme nous l'avons dit, très-prolixe en

vers. Mais son abondance étoit bien admirable, quand elle lui faisoit écrire tant de choses délicates sur un événement commun, sur un rien, sur une promenade qu'il fit autour de Fiezole durant son séjour à la Cour de Florence. Il ne finit pas encore au point où nous le laissons. Il enfile l'Histoire de Fiezole depuis les temps fabuleux, & la suit jusqu'aux temps modernes. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une espèce de Village, à deux lieues de Florence, & qui est pourtant le Siége d'un Evêque.

Le bon Auteur sent à la fin que son Œuvre est bien simple. Voici comme il s'en justifie dans une prière qu'il adresse à son Seigneur l'Amour:

« Et je te prie sur-tout que par faveur pour moi, » par devoir & par la raison juste, mon Livre ne » soit jamais lu par les ignorans & les personnes » communes: ils ne te connoissent point, & ne se » soucient pas de te connoître, cher Amour. Je » ne pourrois attendre d'eux qu'une aigre censure, » de t'avoir peint dans ta charmante & douce sim- » plicité. Ne le fais lire que par les hommes déli- » cats & polis qui portent ton sceau sur leur visage, » & toujours quelqu'une de tes étincelles dans leur » cœur ».

L'Amour répond à son tendre & fidèle sujet

qu'il eſt content de ſon Œuvre ; qu'il en accepte l'hommage ; qu'il lui octroie ſon vœu ; qu'il ſe moque des inſenſibles & des eſprits vils, ne craint point qu'ils puiſſent le décrier, ni qu'il en ſoit moins bien ſervi ; & le Seigneur Amour recommande à Dieu ſon tendre & fidèle Secrétaire, à la fin de quatre mille vers.

SECONDE CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

ANECDOTE

SUR

L'ISLE FORMOSE.

On nous a su gré d'avoir quelquefois saisi les grands événemens, & même les grandes calamités publiques, & d'avoir fait, sur les lieux qui devenoient l'objet de la conversation générale, des Notes instructives & des Extraits d'Ouvrages relatifs à notre Collection. C'est ainsi qu'à la première nouvelle du désastre de Messine, profitant de l'attention de nos Lecteurs tournée vers les malheureux Habitans de la Sicile & de la Calabre, nous avons peint ce fléau, & rapporté

l'Anecdote du Maréchal de Vivonne, de l'Amiral de Ruyter, & de la Signora Cuéna.

Le même désastre s'est fait ressentir d'une manière plus déplorable encore à l'extrémité du globe, & l'Isle Formose est, dit-on, engloutie avec des millions d'Habitans. Dans le temps même de cet engloutissement désastreux, une autre Isle nouvelle se forme, & paroît à hauteur de flots auprès de l'Islande: mais celle-là n'enrichira point le Roi de Danemark, dans la domination duquel elle prend naissance; elle n'apporte aucun Habitant, pas un être animé: ce n'est sans doute qu'un volcan enfanté par l'Hécla, dans le voisinage duquel elle sort de l'Océan.

Quelle différence de cette Isle misérable avec celle de Formose!

Formose, ainsi nommée à cause de sa beauté, étoit dans la mer Chinoise. Son étendue étoit très-grande, & sa population immense, comme elle l'est dans tous ces climats abondans & féconds. Elle étoit coupée, d'orient en occident, par une longue chaîne de montagnes qui alloient aboutir d'un

côté & de l'autre à la mer. Les braves Naſſau, devenus maîtres de la Hollande par la rebellion heureuſe des ſept Provinces-Unies, à la fin du ſeizième ſiècle, & voyant que leur Etat naiſſant ne pouvoit ſubſiſter que par le commerce, avoient équipé des flottes nombreuſes. Ces flottes pénétrèrent juſques dans la Domination Chinoiſe. Ces hardis Navigateurs découvrent l'Iſle & Formoſe, & ſe rendent maîtres de la partie occidentale, l'une des plus belles, des plus riches, & des plus excellentes Contrées du monde. Ils y bâtirent, en 1634, un fort, auquel ils donnèrent le nom de *Caſtel Zelanda*. Mais les Chinois en chaſsèrent les Hollandois en 1661. *Tai-Ouan*, Capitale de cette partie de l'Iſle, étoit une Ville très-peuplée, offrant un aſpect charmant par l'alignement de ſes rues tirées au cordeau, par les belles galeries peintes à la Chinoiſe qu'on voyoit à l'entrée de toutes les maiſons, & par l'aſpect riant de ſes alentours.

La partie orientale de Formoſe étoit bien moins peuplée que l'autre. C'étoit

un Pays montagneux, inculte en plusieurs endroits. Voici le portrait que le Père du Halde, le seul Historien croyable sur la Chine, nous fait de ses Habitans. « Les Peuples Orientaux de Formose, dit-il, sont indépendans, & n'ont jamais pu être soumis, ni par la Chine, ni par le Japon, ni par aucune autre Puissance. Ils vivent suivant leurs loix, ou plutôt ils n'en connoissent point d'autres que la Nature & l'instinct. Ils n'exercent aucun acte de Religion, ne récitent aucune prière, n'invoquent & ne reconnoissent aucune Divinité. Ils sont doux cependant, chastes, équitables; ils s'aiment comme des frères, & sont éloignés du larcin, de la fourberie, de la violence. Ils habitent dans des cabanes de terre bâties en entonnoir renversé, & couvertes de chaume; ils n'ont ni chaises, ni bancs, ni lits, ni tables; ils mangent sur des nattes & couchent sur des feuilles. Ils font leur cuisine dans un fourneau de deux pieds, établi au milieu de leur hutte; ils mangent leur viande à demi-crue: c'est du gibier, qu'ils prennent communément à la course,

car rien n'égale la légéreté de ce Peuple, légéreté qui vient, dit-on, de ce qu'à l'âge de quatorze ans ils se serrent étroitement les genoux & les reins. Ils sont chargés de colliers, de bracelets à plusieurs rangs, de couronnes, de plumes de coqs & de faisans; ils gravent sur leurs peaux, avec des aiguilles, toutes sortes de figures grotesques; & cette opération douloureuse, qui dure plusieurs mois, n'est pas encore permise à tout le monde; c'est le privilége de la Noblesse. Chose étonnante, que dans une si grande égalité, & dans l'état de Sauvages, il se trouve une distinction de rang! chose naturelle pourtant, & qui se remarque dans les Démocraties comme dans les Monarchies! Tous les hommes sauvages ou policés ressemblent aux Soldats: il leur faut des Supérieurs & des Chefs.

» On acquiert la Noblesse chez ce Peuple par l'adresse; & quiconque a remporté le prix de l'arc, ou de la course, est noble ».

Tel est, à-peu-près, ce que le Père du Halde nous rapporte des Habitans de l'Isle Formose.

L'Auteur de l'Hiſtoire Moderne des Chinois, des Japonnois, &c, qui contient trente Volumes, & qui, pour le dire en paſſant, eſt un fort bon Ouvrage, ajoute d'autres détails ſur les mœurs du malheureux Pays dont nous parlons. « Les mariages, dit-il, s'y font ſans beaucoup de cérémonie, mais avec une bonne foi qui n'a rien de barbare. Quand un jeune homme eſt amoureux, il paſſe pluſieurs fois devant la maiſon de ſa Maîtreſſe, & la régale de quelques airs de muſique. Si la fille le trouve à ſon gré, elle ſort, le prend, & l'épouſe ſans avoir beſoin du conſentement de ſes parens ni de dot. Le nouveau mari vient s'établir chez elle avec toute ſa fortune, & devient l'appui de ſon beau-père. Ainſi, les filles ne ſont nullement à charge dans ces climats, à leurs parens; & c'eſt ce qui fait qu'on aime beaucoup mieux en avoir que des garçons ».

Un autre Auteur, qui a publié en 1742 (1) un aſſez mauvais Roman,

(1) Deux Volumes in-12, chez Giſſey.

la Belle Allemande, ou les Aventures de Thérèse, dont vraisemblablement nous ne parlerons point, a donné, à la suite de cette production indécente, d'assez bonnes réflexions sur les femmes célèbres de tous les Pays du monde. Il parle sur-tout, page 215 du second Volume, des femmes de l'Isle Formose, auxquelles les hommes confient le Ministère Sacerdotal, avec tout ce qui concerne la Religion. Il ajoute qu'elles sont les interprètes naturelles de la Divinité, & que dans la Politique, elles ont encore un pouvoir supérieur à celui des Sénateurs.

Enfin un certain Pierre de Marcassus, qui sûrement n'a guères l'honneur d'être connu de la plupart de nos Lecteurs, nous a laissé sur l'Isle Formose un Roman, ou une Histoire qui a bien l'air d'un Roman. Mais avant de l'analyser, on ne sera pas fâché d'apprendre quelques détails littéraires sur la personne même de Marcassus.

C'étoit un original qui avoit beaucoup d'esprit, & qui fit, dit-on, dans une fort longue carrière, beaucoup de sottises & beaucoup de livres. Il naquit

en 1584, sous le règne de Henri III, & ne mourut qu'en 1664, la vingt & unième année du règne de Louis XIV. Il remplit d'abord la Chaire d'éloquence du Collége de la Marche dans l'Université de Paris. Ensuite il s'appliqua principalement à l'Histoire, & donna successivement dans ce genre différens Ouvrages dont on ne parle plus aujourd'hui. Il falloit qu'ils eussent pourtant quelque mérite, puisque Marcassus obtint le titre d'Historiographe, & que nous le trouvons couché sur l'état en cette qualité. Il est vrai qu'il en fut ensuite rayé, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans un de ses Ouvrages intitulé : *Libre Version des Odes & des Epodes d'Horace, commencée à l'âge de quatre-vingts ans, & finie en deux mois, par Pierre de Marcassus, Particulier & principal Historiographe du Roi, rayé de l'état. A Paris, imprimée aux dépens de l'Auteur, & se distribue chez lui, à la rue de la Perle, au Marais du Temple*, 1664, qui est l'année même de sa mort.

Il n'y a rien de plus singulier que cette version d'Horace. Elle est dédiée à Louis XIV, que Marcassus met sans

façon au-dessus d'Auguste, quoiqu'il n'eût guères à se louer de lui. = Vos libéralités & votre magnificence, dit l'Auteur à ce Prince, à ce que j'ai oui raconter, & comme le bruit en court de toutes parts, se sont étendues jusqu'aux Gens de Lettres, parmi lesquels j'ai l'avantage de n'avoir personne au-dessus de moi. Avec tout cela, ajoute-t-il, quoique j'eusse sujet de me plaindre, je me suis tenu dans le respect & dans le silence; & quoique très-rigoureusement traité, au grand étonnement de tout le monde, je n'ai pas laissé de m'estimer heureux de ce que le temps ni mon accablement ne m'ont rien ôté des richesses de l'esprit que le Ciel m'a départies =. On voit que Marcassus ne manquoit pas de prétention.

Il adresse chacune des Odes d'Horace traduites par lui en vers françois, à ceux de ses Contemporains, en qui il trouve le plus de ressemblance avec les Romains fameux à qui le Poëte Latin les avoit dédiées; ce qui en effet est fort libre, comme il a soin d'en avertir au titre de sa Version. Ainsi le Chancelier Séguier devient tout natu-

rellement Mécène, & même d'une naissance fort supérieure assurément à celle qu'il pouvoit prétendre, puisque Marcassus l'appelle *illustre sang des plus grands Rois*. Hardouin de Perefixe, Archevêque de Paris, Historien de Henri IV, est Virgile. Les autres François élevés par Marcassus à la hauteur des anciens Romains, sont le Maréchal de Villeroy, le Comte de Vivonne, le Duc de Roquelaure, M. de Turenne, qui est Agrippa, le Comte de Bussy-Rabutin, Boichaumont, le Chevalier d'Epernon, le Duc de Mortemart, Givry, le Maréchal de Grammont, Virassel, premier Maître d'Hôtel de la Reine, le Duc de Créquy, le Prince de Guémenée, Botru, Chavigny, l'Abbé Picot, le Duc Henri II de Guise, Villefranche, Colbert, le Duc d'Elbeuf, le brave Comte d'Harcourt-Lorraine, enfin les principaux Personnages de la Cour & de la Ville, auxquels l'Auteur joint une seule femme, la célèbre & vertueuse Marquise de Montausier.

C'étoit sur les bords de sa tombe, que le pauvre Marcassus adressoit toutes

ces flagorneries au crédit & à la faveur. Mais il eut beau faire, Séguier ne lui donna pas l'entrée de l'Académie, quoiqu'elle fût ouverte à bien d'autres qui ne valoient pas mieux que lui. Colbert ne lui rendit point sa pension. Aucun de ces illustres ne le gratifia d'un écu, & Marcassus mourut de misere.

Venons maintenant à la *nouvelle Mariée de Formose*, Roman que cet Auteur fit paroître deux ans avant sa libre Version d'Horace, c'est-à-dire en 1662, époque à laquelle on apprit à Paris que les Chinois venoient de chasser les Hollandois de cette Isle. Ce que l'on raconta alors des mœurs de ces contrées lointaines, piqua la curiosité, & ranima le vieux sang de Marcassus dans ses veines ; il prit la plume, & composa enfin l'aventure dont voici l'extrait.

LA NOUVELLE MARIÉE
DE L'ISLE FORMOSE.

LE jeune Erneſte, ſorti des Marais Belgiques, avoit traverſé la vaſte étendue de l'Océan avec ſes braves compagnons. Tant qu'il avoit fallu affronter les dangers, combattre, faire la guerre, il n'avoit ſongé qu'à la gloire & à l'amour de ſa Patrie. Mais quand il eut pris terre dans l'Iſle délicieuſe à laquelle on avoit donné par excellence le nom de *belle*, quand les heureux Hollandois y eurent bâti Caſtel-Zelanda, quand chacun d'eux eut choiſi ce climat favoriſé du Ciel pour ſa dernière Patrie, l'abondance & le *rien faire* inſpirèrent un ſentiment nouveau à Erneſte.

Autour du fort conſtruit à l'Européenne, au grand étonnement des indigènes de Formoſe, le bel Hollandois avoit une habitation riante qu'il s'étoit

plu à embellir. Il l'avoit beaucoup aimée d'abord ; peu à-peu il l'aima moins. Il y étoit bien seul, & puis la terre féconde y produisoit tout sans peine ; elle ne lui laissoit seulement pas la ressource du travail. Il soupiroit alors, & sortoit de son enclos : il alloit se promener sans but. Les ruisseaux qu'il entendoit sourdre dans les cavités des montagnes, l'aspect toujours varié des côteaux, tant de minéraux dont la terre étoit couverte, ces plantes extraordinaires, ces grandes feuilles que la bonne nature donne aux arbres dans ces climats brûlans pour mieux garantir du soleil, tant d'animaux, tant d'oiseaux inconnus, menoient souvent le distrait Ernestе bien loin.

Un jour il apperçut une jeune fille sautant comme le chamois léger, de rocher en rocher. Il la suit timidement. Elle entre sans l'appercevoir dans son hospice, peint au dehors des plus éclatantes couleurs. Il ne la voit plus, mais il la sent. Il revient dans son habitation lui-même, tout occupé, tout palpitant de ce qu'il avoit vu.

Dès le lendemain il va à l'hospice

desiré ; & connoissant l'usage des Habitans de Formose, sachant déjà le nom de la jeune fille, il s'arrête sous ses fenêtres, & prononce ces paroles dans l'idiôme Formosin & dans les mœurs du pays. (Quel homme épris du feu d'amour n'adopte pas aussi-tôt les humeurs, les manières, l'accent même de ce qu'il aime !): = Elle n'est pas si douce l'achante jolie que je cultive en mon jardin, pas si fraîche la rose que j'aime ; il n'est pas si droit le jonc qui s'élève autour de mon lac, pas si blanc le lis que j'ai apporté d'Europe, que la tant belle Zam-Ri. Au milieu de ce soleil qui mange & brunit tout, Zam-Ri seule a l'embonpoint d'Hébé ; elle a la blancheur de la neige nouvelle, parmi ses compagnes olivâtres. O Zam-Ri ! montrez à votre serviteur votre tête éblouissante, par le treillage verniſſé de votre fenêtre, comme la belle étoile orientale montre la sienne après le jour qui l'attend =.

A cette douce voix de l'amoureux Batave, Zam-Ri montra sa tête éblouissante par le treillage verniſſé, & répondit ;

= Etranger, tes discours sont pipeurs comme les sons de l'oiseau bleu qui vient dans nos champs de riz, ou sur le faîte de nos palmiers, attirer l'innocente & crédule volatile, pour la déchirer dans ses serres cruelles. Toi & les tiens, vous êtes aussi des oiseaux de proie, qui venez du bout du monde nous enlever nos richesses. Vas donc; & quoique tu sois aussi beau que l'oiseau bleu, je n'écoute point ta voix, parce que tu es trompeur comme lui.

= Je ne suis point trompeur, reprit Ernestе, j'aime d'amour & d'affection tendre la prudente Zam-Ri. Je lui offre un cœur aussi pur que celui du plus fidèle Habitant de cette belle Isle. Je desire l'avoir pour compagne & maîtresse. Tourne donc sur ton esclave, ô Zam-Ri, le regard propice que les jeunes filles de ces lieux jettent sur leurs bien aimés. Je ne suis point avide de richesses, & je n'ambitionne au monde que la belle Zam-Ri.

= Quel garant, interrompit celle qui étoit déjà épriſe, me donneras-tu de la pureté de tes intentions?

= Je

= Je te donnerai, s'écria Erneſte, le garant que tu voudras.

= Je n'en veux d'autre que toi-même, dit Zam-Ri. Viens, que je te lie les mains, s'il eſt vrai que j'ai enchaîné ton cœur ; & avant que tu deviennes mon maître, commence, en effet, par devenir mon eſclave =.

Elle deſcend, à ces mots ; ſon père lui diſoit : = Laiſſe, ma fille, laiſſe ce ſauvage Hyperboréen ; il veut te piper ; il t'enlèvera comme ſes frères enlèvent nos ſoies, nos vernis, nos arbres, notre thé, notre riz, nos richeſſes. Par toi, ils vont commencer encore à enlever nos filles : laiſſe ce Sauvage, ma chère Zam-Ri, ou tu n'es pas ſage =.

Le Vieillard parloit, & Zam-Ri lioit en tremblant les mains tremblantes d'Erneſte. En l'enchaînant, elle rougiſſoit comme une perſonne qui fait une mauvaiſe action ; elle baiſſoit les yeux, & n'oſoit regarder ſon Eſclave. = Ah ! lui diſoit pendant ce temps-là le jeune Etranger éperdu d'amour, en ſe ſentant toucher par la main chérie, ce ne ſont pas mes

mains qui ſont eſclaves, c'eſt mon cœur.

= Vous avez donc un cœur, dans vos climats glacés, continua Zam-Ri =?

Il ne répondit qu'en ſoupirant.

= Si cela eſt, dit la jeune fille, pourquoi abandonner ainſi votre Patrie pour le vil appât de l'or? Eſt-ce que vous n'avez ni pères, ni mères, ni parens, ni amis, ni affections qui vous tiennent lieu de tout au monde =.

Erneſte reprit : = Eh ! c'eſt pour des intérêts ſi chers que nous traverſons l'étendue immenſe de l'Océan. Vous ne ſavez pas, Zam-Ri, non, vous ne ſavez pas. . . . Ici, dans ces Contrées abondantes, vous ignorez ce que c'eſt que le beſoin. La terre libérale vous donne tous les biens ſans culture; c'eſt pour vous une mère tendre & indulgente : c'eſt une marâtre irritée pour nous =.

Pendant cette converſation, le père de Zam-Ri, qui avoit pris à la fenêtre la place de ſa fille, s'intéreſſoit au jeune Etranger. Il dit: = Mon

enfant, à préſent qu'il eſt lié, & que nous n'avons rien à craindre de lui, amène-le ici ; il nous apprendra en détail ce que c'eſt que ſon Pays ſi maltraité du Ciel =.

Erneſte entre dans la hutte ; il ſe met ſur une natte : le Vieillard eſt à côté de lui ; & plus loin en face, du côté de la fenêtre, eſt la belle Zam-Ri, diſtraite, rêveuſe, avec plus de roſes ſur les joues que ſon père ne lui en avoit vu encore, & l'éternel objet des regards, des penſées du bel Erneſte.

Le Vieillard lui fait mille queſtions ſur ſa Patrie, ſur ſes parens. Il faut plaire au père de ce qu'on aime. Erneſte raconte donc comme quoi il étoit de la Hollande, Pays maréca-geux, où les Habitans doivent ſuppléer par l'induſtrie à l'abondance qui leur manque ; qu'ainſi, l'or, inutile à Formoſe, leur étoit néceſſaire pour ſe procurer les beſoins de la vie. Il ajoute que la Hollande, ſi pauvre, étoit encore déchirée depuis plus de cent ans par des guerres civiles, religieuſes, épouvantables, qui avoient achevé de

ruiner ſes parens ; qu'il n'avoit plus de ſa famille que ſa mère & une ſœur ; que, pénétré de douleur à la vue de leur misère, il s'étoit embarqué, & avoit expoſé ſa vie ſur les mers pour leur procurer une honnête ſubſiſtance ; qu'il n'étoit pas, au reſte, un trompeur, comme Zam-Ri l'avoit cru, ni un être dénaturé qui n'aimât point ſes parens, ni un homme inſenſible & froid à l'amitié. Il avoit vu Zam-Ri ; un mouvement involontaire & pur l'avoit porté vers elle. Zam-Ri s'étoit défiée de ſa vertu ; elle l'avoit enchaîné : il ne s'en plaignoit point. N'étoit-il pas déjà enchaîné par ſes yeux ? S'il pouvoit déterminer ſon choix, avec une femme dont il feroit le bonheur, il trouveroit encore, dans le bon Vieillard, un père, à la place de celui que le Ciel lui avoit ravi.

En parlant ainſi, il va, les yeux humides, ſe jeter au genoux du père de Zam-Ri, qui le relève, les yeux humides auſſi. Erneſte voulant l'embraſſer, & n'ayant pas ſes bras libres, dit : = Ils ſont enchaînés ; mais, à

leur défaut, ô mon père ! mon ame vole vers toi.

= Seras-tu bien mon enfant par l'ame, lui réplique le Vieillard ; & dans tes marais ſtériles & froids, ſait-on bien ce que c'eſt qu'une ame ? Avez-vous eu, pour vous éclairer, un immortel Confutzée comme nous ?

= Mon père, répond Erneſte, l'ame n'a beſoin ni de Maître ni de Philoſophe : elle ſait bien agir toute ſeule. Mais puiſque tu me parles de Légiſlateurs, de Sages, d'autorités, apprends, ô mon père, de la bouche de la vérité, que dans nos Marais Belgiques, dont je ne t'ai point caché les déſagrémens, nous avons des Sages auſſi. L'Europe que vous dédaignez, à l'extrémité de ce globe (ne t'en fâche pas, ô mon père), l'Europe eſt plus inſtruite que la Chine, dont vous n'avez ici que le reflet de lumière. J'ai appris, quoique bien jeune, en voyageant, apparemment par les peines des voyages, qu'on exagère tout. En Hollande, les récits qu'on faiſoit à mon enfance de l'Iſle Formoſe, étoient bien au-deſſus de ce

que je la vois maintenant, mais non de ce que je l'ai vue. Enchanté de prendre terre après une navigation si longue, c'étoit la terre promise à mes yeux. Devenu plus calme par le repos, ô Zam-Ri! je n'ai plus trouvé ici qu'une ivresse, & qu'un sentiment plus doux. Quant à vos Sages, j'ai vu vos Mandarins, j'ai entendu tous les contes qu'on vous fait sur votre antiquité, sur vos inventions, vos arts. Mon père, tout ce que vous avez au-dessus de nous, c'est l'abondance du climat. Nous, le besoin nous a rendus plus forts, & voilà tout. Mais qu'importent, & l'abondance, & la force! C'est par le cœur que l'on est homme, & le cœur est de tous les climats. Ni vos Mandarins, ni nos Philosophes, ne nous donnent cet avantage inestimable; j'en jouis, & je te l'offre, ô mon père! je t'en fais hommage, ô Zam-Ri!

= Un moment encore, dit le Vieillard; encore un mot: que deviendra ta mère, dont tu es le soutien naturel? qui protégera la foiblesse de ta sœur? O enfant d'Europe, dans nos

climats, le plus grand crime, c'eſt d'abandonner ſes parens. Nos pères & nos mères ſont nos Dieux viſibles; ils imitent pour nous la bonté de celui qui eſt dans le Ciel, & notre reconnoiſſance eſt une dette éternelle. Notre amour ne finit pas où finit leur vie; il vole encore au-delà de leur trépas. Nous adorons leurs cendres, nous adorons les manes de nos ancêtres. On dit que dans votre Europe la tendreſſe filiale n'a pas cette force: encore une fois, ſi ma fille te faiſoit le ſigne deſiré, que deviendroient dans ton cœur ta mère & ta ſœur=?

Le bon Erneſte reprit: = Si ta fille pouvoit ſe déterminer à répondre au feu pur & ſacré dont je brûle pour elle, je dirois: Zam-Ri, le Ciel m'a laiſſé dans ſa miſéricorde une mère qui a beſoin de moi. Pour elle je me ſuis avancé au bout du globe; pour elle j'ai acquis des richeſſes. Je lui porterois moi-même ces richeſſes, que je dépoſerois à ſes pieds & à ceux de ma ſœur. Puis, ſatisfait de ma piété, & ne gardant pour moi que l'eſpérance & la douce impatience de te revoir,

ô Zam-Ri, je reviendrois ici être ton époux, & le fils de ton respectable père. Je suis jeune, je suis fort, je vous aime bien tous deux : mes mains suffiroient à la subsistance de nous trois =.

Zam-Ri, qui restoit toujours auprès de la fenêtre, essuyoit ses beaux yeux pendant cette conversation. Son père lui dit : = Ma fille, fais le signe desiré à ce bon cœur d'Europe=. Zam-Ri fit le signe, & alla délier les mains d'Erneste, qui baisa mille & mille fois les siennes & celles de son père.

Erneste voulut aussi-tôt partir, & partir sans être époux. Ce dernier trait toucha vivement le Vieillard, & lui fit sentir combien, dans cette ame Européenne, la voix du devoir étoit plus forte que l'empire de l'amour, ce qu'il n'eût jamais cru, & ce que bien d'autres ne croiront peut-être pas davantage. Mais cette résolution ne causa pas moins d'admiration à la tendre Zam-Ri. Un sentiment confus d'amour, de pudeur, d'amour-propre, d'inquiétude, vint remplir & agiter son ame d'une manière vague & incompréhen-

sible à elle-même. Le Vieillard démêla sur son visage toute cette agitation intérieure, & y apporta un remède bien étrange aussi. En embrassant ce couple, non heureux encore, bien éloigné de l'être, il dit: = Mes enfans, à l'approche du plus grand bien, la raison fuit, l'incertitude arrive; on hésite, on veut, on ne veut pas: à la vue du bonheur, quand tous les obstacles sont levés, on gémit, on soupire, on se plaint encore. Les Amans ne sont cependant jamais si heureux que dans cet état pénible, indéfinissable, où vous êtes. Avec la certitude d'être aimé, entre l'espérance qui enivre & la crainte qui détourne l'ivresse, pendant ce combat intérieur, on est sous le charme; & ce n'est que dans cet instant qu'on éprouve combien la vie est douce, combien elle est amère. C'est à moi qui ai fait cette indicible expérience, de venir au secours de vos tendres embarras. O Ernestе, tu serois trop malheureux pendant un si long voyage, de ne pas voir Zam-Ri, de craindre pour elle. Zam-Ri, ta bouche se tait; mais tes yeux, miroir de ton

ame, me disent que tu ne supporterois pas plus modérément que lui les rigueurs de l'absence. O mes enfans, c'est à mon âge seul qu'on peut attendre. Ecoutez-moi. Je suis verd encore; nulle infirmité ne me fait sentir sa lente & durable atteinte. Si je ne me trompe, il me reste des années à vivre, & je le desire pour vous. Zam Ri, embarque-toi avec ton époux, va embrasser sa mère; il reviendra consoler la vieillesse de ton père. Vas, mon enfant: ton âge est celui des jouissances, le mien est celui des privations. Tu reviendras à moi, j'en suis sûr, si le Ciel ménage tes jours. Puisses-tu éviter tous les hasards du plus perfide des élémens! Si le temps n'avoit glacé mon sang dans mes veines, & détendu les ressorts de ma fragile existence, tu n'irois pas en Europe sans moi.

= Non, je ne vous quitterai point, lui dit Zam-Ri. = Elle-même, interrompit Erneste, restera avec vous. De deux personnes qui me sont si chères, je n'exposerai pas l'une à la merci des flots, & l'autre à la rigueur de l'absence. = Et moi, dit le Vieillard, je ne séparerai

point ce que le plus puissant des Dieux vient unir ==.

Les jeunes époux se rendirent à cette volonté si généreuse & si rare. Ernestе passe la nuit de délices dont il avoit voulu éloigner le terme. Le lendemain, celui dont il étoit si heureux d'être devenu le gendre, lui crie : == Debout, jeune homme, le travail doit suivre le plaisir. Allez au Port de votre Castel-Zelanda, trouvez un navire ; & quand tout sera prêt, venez avertir, venez chercher ici votre épouse. Mes bras paternels la remettront dans les vôtres ; un sentiment la rendra à un autre sentiment. Que la pieuse Zam-Ri jouisse toujours de ce dernier, comme elle est bien sûre de conserver le mien jusqu'à ma dernière heure == !

A Castel-Zelanda, une flotte du brave Maurice, digne Roi d'un Peuple libre, alloit retourner en Europe pour verser dans les magasins d'Amsterdam les richesses enlevées aux climats de l'aurore. Ernestе se présente ; il apprend à ses Compatriotes son mariage avec la belle Zam-Ri, & le dessein qu'il a d'aller avec elle en Hollande, pour offrir

à sa mère & à sa sœur le fruit de ses travaux. On aimoit Erneste à cause de son bon cœur, on l'estimoit à cause de son courage. On lui donne un navire; il y embarque tout ce qu'il avoit acquis; il retourne à la hutte de la jeune Zam-Ri, & : = Tout est prêt, lui dit-il =.

Zam-Ri se jette aux pieds de son père; elle baise ses mains desséchées par le grand âge, elle pleure, elle a peine à le quitter. Il la relève, l'embrasse & lui dit : = Je suis déchiré, & je jouis encore sous les glaces de la vieillesse. On dit que les sacrifices ne coûtent rien quand on aime. Mais que le sacrifice de l'absence est pénible! Mon fils, embrasse-moi aussi, & partez tous deux, partez aussi-tôt; revenez de même, ô mes enfans = !

Ils sont partis; il ne les voit plus. Comme le lion généreux pleure quand il n'a pas de témoins de sa foiblesse, le Vieillard succombant à sa perte, à la perte ordonnée par lui-même, soupire d'ennui, pense à toutes les vertus de Zam-Ri, à sa piété filiale, même au besoin qu'il a d'elle. Quel sera désormais le cœur dans lequel il épanchera le

sien ? Elle est à la merci des vents furieux ; le moindre souffle qu'il entend du haut de sa hutte, la moindre agitation des feuilles du palmier voisin le fait frissonner. Oui, mais Erneste est avec elle : c'est une bonne consolation qu'Erneste. Il aime bien Zam-Ri. Ils reviendront.

Erneste, maître absolu du navire qui le portoit avec sa femme & ses trésors, voguoit cependant sur la mer Chinoise au milieu de la flotte Hollandoise. Il étoit assez riche ; mais ses insatiables Compatriotes, au lieu de prendre directement la route déjà si longue qui conduisoit en Europe, s'arrêtoient à tous les Ports, à toutes les Isles, pour en tirer de nouvelles richesses. Cette avidité leur devint bien fatale.

Ils avoient heureusement franchi cette grande étendue de l'Océan, qui est entre la Chine & la presqu'Isle qui est en-deçà du Gange, dans la Zône torride. Les Portugais, fiers Despotes de Goa, ayant appris que les Hollandois ramenoient des trésors de Formose & des climats voisins, firent sortir leurs vaisseaux. Vaincus & dépouillés par ces

heureux Républicains, de toutes ces belles poſſeſſions qu'avoit conquiſes Albuquerque, & ſi pompeuſement chantées le Camoëns, ils vouloient les reconquérir & rentrer dans leur gloire. La flotte marchande des Bataves eſt donc attaquée, diſperſée, priſe en détail. Le vaiſſeau d'Erneſte eſt conduit avec les autres au Port de Goa. Tous les Hollandois ſe déſeſpèrent voyant enlever leurs tréſors, & n'ont pas la force de les défendre; eux-mêmes ſont jettés dans les fers.

Mais quand on vint au bord d'Erneſte, & qu'on voulut auſſi enlever la ſubſiſtance de ſa mère : *Arrêtez*, dit-il, *& qu'on me mène au Vice-Roi.* Sa jeuneſſe, ſa douceur, la beauté & les larmes touchantes de Zam-Ri qu'il tenoit par la main, lui obtiennent cette faveur. Quand il fut en préſence du Vice Roi, il lui dit : = Seigneur, les Portugais ſont trop grands, trop généreux pour faire la guerre à l'humanité. Ma cargaiſon qui n'eſt pas riche, eſt pourtant la ſubſiſtance future de ma mère, de ma ſœur, de tout ce que j'ai de plus cher au monde. C'eſt avec honneur que

j'ai acquis ce peu de biens. Que peut vous faire une si foible fortune divisée entre vous? Seigneur, au nom des liens sacrés qui unissent les enfans à ceux qui leur ont donné le jour, n'ôtez pas à un fils le bonheur de la reconnoissance, & le plaisir de dire à celle qui l'a porté neuf mois dans son sein : *Voilà tout ce que j'ai pu faire, & je vous le rapporte de l'extrémité du monde* =.

En parlant ainsi, il se prosterne aux genoux du Vice-Roi; Zam-Ri imite son exemple. Le Vice-Roi ne tint point contre la beauté suppliante, ni contre l'amour filial en pleurs. = Non, dit-il, je ne ferai point la guerre aux vertus. Je vous rends votre fortune modeste. Mais vous serez seuls exceptés, & je ne saurois faire grace à vos Compagnons. En m'emparant de cette flotte, ce n'est qu'user de représailles. Je vais la faire escorter jusqu'à Lisbonne. Libres, ainsi que votre vaisseau, vous la suivrez. Vous gagnerez delà Amsterdam. J'écris au Roi pour qu'il daigne ratifier la grace que je vous accorde. Il est généreux, il la confirmera =.

Nous croyons devoir ici supprimer

tous les détails que l'Auteur nous fait de Goa, des mœurs de ces contrées, du caractère des Portugais, &c. Nous nous hâtons d'arriver à Amsterdam avec nos deux Voyageurs ; ils y arrivèrent enfin après deux ans de navigation.

Assez près de Harlem, & dans une bien petite maison située au bout d'une prairie, habitoit la mère d'Erneste avec sa fille. Au commencement du départ du bon jeune homme, elle comptoit tristement les jours, & avec beaucoup d'intérêt. Quatre mortelles années s'étoient déjà écoulées depuis son embarquement; elle n'avoit reçu aucune nouvelle. Erneste ne vivoit plus sans doute. La mer l'aura englouti; il sera mort dans un combat, ou de quelque contagion dans ces climats pestiférés. La tendre mère n'osoit plus compter, & sa fille pleuroit en filant auprès d'elle.

Le voilà cependant ce fils, ce frère si chéri. A sa vue inespérée, la mère d'Erneste s'évanouit; elle n'étoit point préparée à recevoir cet excès de joie. Elle ne retrouve plus en elle assez de force pour jouir, ni même pour répandre des larmes. Son cœur se dilate,

son visage est sans expression en ce moment de délices. Elle n'a plus d'idées, la parole lui manque. Erneste, Justine sa sœur, Zam Ri ne s'apperçoivent point, dirai-je, de ce triomphe du sentiment ou de cette défaillance ? On ne voit pas dans ces momens d'ivresse : on s'abandonne, on est heureux, on ne pense plus.

On s'apperçoit enfin que la mère d'Erneste étoit sans mouvement : une sueur froide couloit sur son visage. Nulle articulation de ses muscles ne marquoit plus ses traits ; elle mouroit de son sentiment & de l'excès de son bonheur, dans les bras d'un fils si desiré. O mort préférable à la vie même, mort triste, douloureuse cependant, & qui coûte bien des larmes ! Erneste tient encore embrassé le corps de sa mère qui n'est plus. Zam-Ri l'en arrache avec peine ; elle essuie ses yeux en pleurs, & lui dit : = Ah ! je le vois, la Nature exerce par-tout ses droits ; vous aimez ici vos parens comme nous. O mon Erneste ! que ton cœur souffre, que tu es bon, mon Erneste ! console-toi, elle dort, ta mère. Après le court

réveil que le Ciel nous laiſſe, nous dormirons auſſi, nous l'irons rejoindre ==.

On fait les obſéques de la reſpectable femme, morte de l'amour de mère, le plus fort & le plus foible de tous les amours. La cérémonie s'achève avec la manière grave, ſilencieuſe, impoſante des Réformés. Pendant qu'on rendoit avec la douleur du ſentiment ce pieux devoir à la mère d'Erneſte, il apperçut un jeune homme auſſi affligé que ſa ſœur, & craignant de mêler ſes larmes avec les ſiennes.

Le jeune Florent (c'eſt ainſi qu'on appelloit ce jeune homme) perdoit en effet une mère auſſi; il perdoit plus qu'une mère. Depuis long-temps la bonne Hollandoiſe vouloit l'unir à ſa fille. Témoin de ſon bon cœur, de ſes vertus, de ſon amour pour ſa fille, du penchant vainqueur que celle-ci avoit pour lui, elle leur avoit promis de couronner leur flamme mutuelle. Quand on n'eſt plus dans la ſaiſon du tendre martyre, il eſt ſi doux encore de le prendre en conſidération, d'avoir de l'indulgence pour lui! c'eſt revoler à ſon berceau, c'eſt perpétuer l'âge de la jouiſſance.

Florent & Juſtine ont perdu leur Protectrice. Que vont-ils devenir ? Eh ! n'ont-ils pas le bon Erneſte, & la ſenſible Zam-Ri ? Attirés tous deux par la tendreſſe, de l'extrémité du monde, & tous deux goûtant l'amour heureux, ne ſe hâteront-ils pas de couronner celui des deux jeunes gens ?

Oui, ſans doute. Mais ils n'ont rien.

= Ma ſœur, dit Erneſte, & vous à qui elle a été promiſe, nul lien ne vous attache plus ici. On trouve ſa Patrie par-tout où l'on eſt bien. L'intention de ma Zam-Ri & la mienne eſt de retourner à Formoſe ; c'eſt un climat aimé du Ciel. J'y ai une habitation : ô ma ſœur ! quelle devienne ton patrimoine. Viens avec moi ; pour toi, & pour la mère révérée que nous venons de perdre, j'ai bien affronté les flots pendant deux mortelles années. Viens, & ſi l'amour fraternel ne ſuffit pas pour te déterminer, que l'autre amour t'en faſſe la douce loi. Florent, voilà la main de ma ſœur. J'acquitte avec joie la dette maternelle. Formoſe eſt comme le Paradis d'Eden, ſi délicieuſement décrit dans nos livres ſacrés. Nous y

retracerons la vie des premiers Habitans du monde. N'y souscrivez-vous pas, mes amis = ?

Les jeunes Amans acceptent la proposition avec joie. Zam-Ri est enchantée d'avoir connu deux intérêts de plus. Ils s'embarquent tous quatre, ils franchissent l'Océan d'Europe, ils voguent paisiblement sur celui d'Afrique, ils se reposent d'un si long cours au Cap de Bonne-Espérance. Bientôt guidés par celle d'aborder à Formose, ils se confient de nouveau à l'élément perfide. L'Isle de Madagascar fuit à leurs côtés, ils trouvent les vents alisés peu après; ils atteignent la ligne & les parages de Sumatra, dont les Habitans ont le cœur aussi noir que le corps; ceux de Ceylan, où la même femme est successivement épousée par son mari, par les frères du mari, par tous les parens ensuite, en sorte qu'elle suffit à une famille entière. Ils prennent terre aux Moluques, glorieuse conquête des Hollandois, où les femmes sont d'une si grande blancheur & d'une beauté si parfaite. Encore un peu de temps, & toutes les peines des quatre Voyageurs

feront à leur terme. Déjà ils voient les Philippines, qui est le centre où toutes les richesses du monde aboutissent, pour prendre ensuite différentes routes & se répandre en mille canaux divers. *Italie*, *Italie*, s'écrient dans Virgile les Troyens fugitifs : *Formose*, *Formose*, dit avec bien plus de joie encore la transportée Zam-Ri, & après une navigation mille fois plus longue, elle pleure d'allégresse à la vue des montagnes & des rians côteaux de sa Patrie. A peine descendue, la Nature triomphe en elle du tremblement involontaire qui nous saisit en prenant terre. Le sentiment lui donne des forces ; elle ne court pas, elle vole à l'habitation paternelle. Ernestine ne sauroit la suivre ; elle arrive la première. Quelle félicité ! son père vivoit encore, elle ne le trouve point vieilli. Ah ! le véritable amour paternel est toujours jeune, comme l'autre amour.

Ici Marcassus s'écrie : = Je n'ai jamais été heureux ; mais je vais au moins me venger de la fortune en chantant le bonheur des autres. Il nous peint ensuite, véritablement d'une manière tou-

chante, la vie fortunée des cinq Habitans de Formoſe. Mais le bonheur eſt plutôt fait pour être ſenti, que pour être décrit; & nous n'oſerions aſſurer ſi Marcaſſus, ne l'ayant jamais éprouvé, nous en donne une peinture bien vraie. Sachons-lui gré cependant de ſon entrepriſe; & puiſque tous nos acteurs ſont contens dans l'Iſle Formoſe, ne les troublons pas dans leur jouiſſance.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LES DEUX PORTRAITS.

PORTRAIT DE MISIS.

JE prends ici le nom d'un Berger ; ceux qui me reconnoîtront pourront dire : *Quel Berger !* mais ils ne savent pas que l'Amour m'a changé. C'est le nom qu'Eglé m'a donné ; puisse-t-il faire la constance de son amour comme il en a été le gage !

Il y a eu deux temps dans ma vie : je dirai tout avec une fidélité irréprochable, & cela fera deux portraits de la même personne. Eglé verra dans un miroir l'Amant qu'elle aime ; elle verra les traits, les sentimens qui l'ont charmée ; & c'est pour elle que je veux

dire la vérité. Je sais qu'elle aura d'abord de la peine à me reconnoître, & qu'elle frémira en voyant à quel danger elle s'exposa en écoutant mes premiers discours : mais mon amour dissipera bientôt cet effroi, ces alarmes ; & ce que je suis devenu, lui fera trouver un charme secret dans le souvenir de ce que je fus.

Jusqu'au moment où j'ai connu Eglé, j'ai été faux, méchant, volage & insensible. Une succession rapide de femmes m'avoit à peine laissé le temps de former des desirs ; & j'étois déjà incapable d'en éprouver, en sortant à peine de cet âge où l'on commence à les sentir. Fatigué de si bonne heure, je vis avec humeur le terme de ma carrière, & je devins méchant ; car nous ne sentons jamais mieux le penchant à dire des sottises des femmes, que lorsque nous ne sommes plus dignes de favoriser celui qu'elles ont à en faire. La vérité n'habita plus sur mes lèvres ; tous mes discours furent des impostures ou des épigrammes. Ne pouvant me résoudre à m'exiler doucement du tourbillon de la galanterie, pour passer dans celui

de

de la gloire ou de la Philosophie, je ne rougis pas de prodiguer les mensonges à des objets qui ne m'inspiroient plus rien ; & lorsqu'ils les avoient écoutés, je les punissois de leur confiance, qui ne pouvoit plus me produire un avantage réel. A force de dire des choses méprisantes, je fis prendre à l'habitude toute la force du sentiment, sentiment affreux, sentiment malheureux. Je ne prononçai plus que des libelles, & c'étoit tout ce que je pensois. L'esprit, le cruel esprit y avoit peu de part ; tout le mal partoit du cœur. Je ne cherchois point à briller. Je cherchois à me soulager ; l'ennui m'accabloit, & l'ennui rend bien cruel ; je haïssois celles que je ne pouvois plus aimer, & la méchanceté me masquoit l'horreur de mon insensibilité. . . . O Eglé ! c'est à vous que je dois le bonheur de pouvoir envisager aujourd'hui ce tableau sans frémir. Je suis encore dans l'âge des plaisirs, & vous me les avez tous rendus : c'est pour vous seule que je veux les connoître ; ce n'est qu'auprès de vous que je puis les goûter ; je crois que loin de vous, je leur préférerois la

néant & la mort : mais si l'Amour venoit à lancer un arrêt cruel contre moi.... ; si votre cœur..., si le mien..., j'en frémis, & cela ne sauroit être ; l'Amour n'est point ennemi de lui-même ; & nos cœurs, étant aujourd'hui ses plus parfaits ouvrages, il saura les respecter : mais enfin, si l'un de nous venoit à changer, si la beauté impérieuse venoit à me donner un jour d'autres fers, si la main des plaisirs volages venoit à briser un jour les vôtres, ah ! j'en jure par vous-même, jamais ni l'infidélité, ni le désespoir, ne me rendroient prodigue des sentimens que vous m'avez donnés !

Je passe, à présent, au portrait d'Eglé ; le mien ne m'intéresse plus que parce qu'il avoit quelque rapport avec elle. Hors ma passion, je ne sens rien ; hors Eglé, je ne vois rien, je n'estime rien ; tout ce qui anime l'Univers, tout ce qui meut cette petite portion de sauvages apprivoisés que l'on rencontre dans le monde, & qui ont de si petits intérêts & de si grands défauts, tout cela m'est étranger & indifférent ; je sais que les hommes sont très-ridicules, très-

faux, très méchans, très-rusés avec peu d'esprit, très-dupes avec beaucoup de défiance, très-foibles avec beaucoup de dureté; & tout cela ne me fait ni rire ni pleurer : je ne suis ni Héraclite ni Démocrite; ils me font du mal, auquel je ne suis point sensible; ils me feront peut-être quelque jour du bien dont je ne serai point reconnoissant. Je les regarde comme des machines qui obéissent à des ressorts éternels; & en cette considération, je ne les hais ni ne les aime, ni ne les estime ni ne les méprise. Je puis me tromper, & voir très-mal; mais c'est ici un portrait, & mon devoir n'est pas d'en justifier les traits : le temps que j'y donnerois seroit pris à Eglé, car tous mes momens sont à elle; & tout l'honneur que pourroit me faire le système le mieux défendu, ne vaut pas, à mes yeux, le plaisir de peindre son ame & sa beauté.

PORTRAIT D'ÉGLÉ.

ÉGLÉ est dans l'âge des Graces; & si les Graces sont immortelles, comme on le dit, elle prouve qu'elles ne doivent avoir qu'une saison. Il y a six ans qu'on la voit, & elle ne paroît pas avoir un jour de plus que la première fois qu'on la vit. Sa taille est faite sur celle de Vénus, & le compas de l'Amour y a même été plus consulté. Tous les traits du visage sont si finis, & jouent si bien l'un avec l'autre, qu'on ne diroit pas qu'elle est belle; car la beauté frappe, étonne, mais ne charme pas, n'exerce point, ne donne point un sens particulier qu'un feu brûlant anime sans cesse. Le caractère est aussi séduisant que la figure; il agiteroit seul une ame, si cette ame pouvoit être tranquille après l'avoir vue. Coquette sans artifice, & naïve sans étour-

derie, elle careſſe ſa beauté dans un miroir : mais l'on voit que c'eſt uniquement parce qu'elle ſe plaît, & que l'intention de plaire n'y entre pour rien ; elle dit aſſez naturellement ce qu'elle penſe, mais elle a bien l'eſprit de diſcerner les choſes qu'il lui eſt permis de dire : ſa naïveté ne conſiſte pas ſeulement à dire de certaines choſes que d'autres tairoient ; elle ſe répand encore ſur les choſes qu'elle dit, ou qu'elle fait. Je lui ai entendu raconter que la première fois qu'elle ſe vit parée, la tête lui tourna (ce ſont ſes termes). Elle avoit des diamans & du rouge ; ſa beauté en reçut un ſi ſingulier éclat, qu'elle ſe trouva raviſſante. Elle devoit aller au bal, & elle avoit attendu ce jour avec une impatience extrême : mais le plaiſir de ſe contempler l'agitoit ſi doucement, & la ramenoit ſi naturellement à ſon miroir, qu'enfin elle oublia le bal. Ses parens étoient ſi touchés de ce ſpectacle, & y trouvoient ſi bien la nature, qu'ils ne purent ſe réſoudre à le faire ceſſer. L'heure du bal, & la

moitié de la nuit, s'étoient déjà écoulées, lorsqu'elle s'apperçut de la longueur de sa léthargie; elle en rit avec une bonne foi, qui prouvoit bien que l'orgueil n'avoit aucune part à cette contemplation. Elle se dépouilla de tous ses charmes sans le moindre regret, & brisa, de la main la plus légère, l'idole qui venoit de la frapper. Il faudroit lui entendre raconter à elle-même son aventure; il n'y eut jamais de scène de comédie aussi plaisante que ce récit.

Eglé ne frappe pas par l'esprit, mais il n'est jamais arrivé à personne de lui en souhaiter plus qu'elle n'en a: c'est une pénétration unique, une facilité de s'exprimer que peu de femmes même possèdent, un enjouement dans l'esprit, un goût, une précision incroyables; & tout cela est bien préférable à l'esprit, si l'esprit n'est pas cela même. Le cœur ne laisse pas de vœux à former: on cite vingt traits de sa générosité; & chacun de ces traits est encore embelli par une modestie si touchante, qu'ils impriment,

pour ainſi dire, la reconnoiſſance à ceux qui n'en ſont que les témoins. La bonne foi eſt gravée dans toutes ſes actions; l'ingénuité qui règne dans ſes diſcours fait la confiance aveugle de tous ceux qui la voient agir; & cette ingénuité va ſi loin, qu'on ne peut mieux ſavoir ſi elle a fait une faute, qu'en l'interrogeant elle-même.

Un pareil portrait eſt trop beau pour inſpirer autant de penchant à le croire qu'à l'admirer. Je ſais, qu'en diſant trop naïvement la vérité, j'ai riſqué de lui ravir l'hommage qui lui eſt dû; mais devois-je accorder plus à la prudence qu'au ſentiment, & rendre Eglé moins belle & moins aimable, pour lui aſſurer le droit qu'elle a à l'admiration & à l'Amour? Elle éprouvera peut-être l'outrage de l'incrédulité; mais elle ne me demandera point compte de cent choſes que j'ai admirées, & que j'ai dû dire. Je joindrai donc ici les talens aux graces, j'acheverai le portrait d'Eglé, je ferai un portrait parfait, & ce ſera préciſément le portrait d'Eglé. Voyons maintenant

ces charmes & ces vertus se développer, & produire tout leur effet dans une passion digne de sa beauté & de son cœur. Ce sera mon histoire avec la sienne; l'histoire de l'ame la plus tendre, & la leçon de tous les cœurs.

Il y avoit déjà six semaines que je voyois Eglé, lorsque je commençai à sentir qu'on ne pouvoit guère la voir sans l'aimer. Jusqu'alors j'avois langui auprès d'elle; je m'étois à peine apperçu qu'elle étoit belle, qu'elle avoit des talens; & cet esprit aimable & naturel, qui depuis a tant ravi mon cœur, m'avoit paru commun à cause qu'il étoit simple. Deux choses avoient contribué à cette espèce de léthargie, l'épuisement de mes sens, & l'artifice des femmes, auquel, depuis long-temps, j'avois dû tous mes plaisirs. Charmes artificiels, discours ingénieux, regards concertés, je n'avois jamais vu que cela; & mon cœur étoit devenu comme le palais d'un buveur, à qui il faut des liqueurs fortes qui le frappent, pour lui rendre le goût.

Eglé, accoutumée à l'empressement

faux des hommes, prit mon indifférence pour de la raison ; elle savoit trop bien qu'elle étoit aimable, pour me supposer de l'indifférence pour elle ; elle ne connoissoit point assez les tristes révolutions que le cœur peut éprouver, pour deviner le malheureux état du mien : j'avois d'ailleurs des attentions pour elle, & je n'en avois plus que pour elle ; elle crut que je voulois lui cacher des sentimens qu'elle pouvoit désavouer, jusqu'à ce que je fusse parvenu, à force de discrétion & de soins, à convaincre sa raison. Cette prévention, qu'une heureuse sympathie établissoit encore, lui donnoit des attentions pour moi, & j'en devinois plus qu'elle ne m'en laissoit voir. C'est ce qui m'attacha à elle ; mes yeux se dessillèrent, l'amour-propre fut flatté, & l'amour-propre donne de bons yeux. Je sentis mon cœur se ranimer ; mais en en retrouvant l'usage, je me vis dans un monde tout nouveau. Ce que j'avois vu ne ressembloit point à ce que je voyois, & ce que j'avois senti n'étoit point du tout ce que je sentois maintenant. Jamais

une seule femme n'avoit suffi à mon inconstante imagination, & Eglé étoit devenue tout ce que mon imagination pouvoit avouer : toutes les femmes qui m'avoient d'abord amusé, m'avoient paru le jour d'après, insupportables & vicieuses ; & j'étois maintenant toujours plus charmé d'Eglé, toujours plus convaincu de l'innocence de ses charmes & de la vérité de ses regards. Ce que je sentois étoit véritablement de l'amour ; tous les symptômes de cette passion parloient pour moi, & me recommandoient à son cœur, dans le silence même & dans l'absence ; Eglé me payoit de mon respect, qui me rendoit timide, autant que de mon amour, qui me rendoit assidu. Je lisois dans ses yeux l'aveu de sa conscience ; cette conscience, à l'âge d'Eglé, est toujours consultée, & si elle murmure intérieurement, l'Amant le plus aimable n'est jamais aimé sans combat. La sécurité d'Eglé me prouvoit que l'estime marchoit dans son cœur avec la tendresse, & je jouissois d'un triomphe nouveau ; car le triomphe n'est pas de toucher le cœur, il est de

plaire à la raiſon. Ce bonheur m'étoit inconnu : les femmes que j'avois ſubjuguées, ne s'élevoient pas au-deſſus du ſentiment commun ; & nous ſommes bien peu capables de porter nos vues juſqu'au vrai bonheur, lorſque nous vivons avec des femmes qui n'en ont pas même l'idée.

Cependant rien ne garantiſſoit encore à Eglé une conquête dont elle paroiſſoit ſi jalouſe ; je ne m'étois pas encore expliqué : combien de choſes à lui dire ! je n'oſois en dire aucune ; je me rendois juſtice : en conſidérant tout ce qu'elle m'inſpiroit, je concevois à quel prix elle étoit en droit de mettre ſon cœur ; & l'idée que je me faiſois d'elle me rapetiſſoit tant à mes yeux, que je croyois qu'un ſi petit objet ne devoit point avoir l'audace de s'élever juſqu'à la plus ſublime des femmes. Mon embarras ne venoit pas de cette cauſe ſeule ; il avoit un principe plus réel encore : Eglé ſavoit la vie que j'avois menée ; elle étoit inſtruite par des femmes jalouſes, par des ennemis cachés ; & ſi ſa tendreſſe me faiſoit ſup-

poſer de l'eſtime, mes remords me faiſoient craindre du mépris. Je me faiſois de moi un portrait ſi affreux, que je lui prêtois encore dans mon eſprit des réponſes qu'elle ne pouvoit pas imaginer de me faire, ſi je lui parlois de mon amour ; & ma terreur étoit ſi grande, que je la voyois toujours entourée d'importuns, & dans l'impoſſibilité de m'entendre toutes les fois que je voulois lui parler. Dans cet état, je pris le parti de lui écrire. Ma lettre étoit conçue en ces termes :

= Vous avez trop d'eſprit, Mademoiſelle, pour ne pas ſavoir lire une déclaration ſans courroux. Je ſuis obligé de confier la mienne au papier, & de perdre le plaiſir de m'enflammer encore en vous diſant que je vous aime. Tout me contraint à ce ſacrifice, la difficulté de vous parler, & la difficulté plus grande de m'expliquer ſi je vous parlois. Vous m'avez imprimé une timidité qui triomphe de toute mon expérience, & de toute la violence de mon ardeur ; & c'eſt à cela que je reconnois que je vous aime véritable-

ment. J'attendois un objet qui fixât mes vœux, & me rendît raisonnable ; il étoit temps que le Ciel me l'offrît : mes jours abrégés par les plaisirs, alloient finir dans les regrets ; je vous ai vue, & mon inconstance m'a fait horreur. Mes remords sont devenus mes juges : je me suis attaché à vos pas ; & quoique sûr de ne vous pas trouver, quelquefois, où j'allois vous chercher, je m'y rendois cependant, pour ne penser qu'à vous. Voilà mes sentimens, Mademoiselle ; ils sont déjà établis sur des obligations très-réelles & très-bien senties. Il ne dépend pas de moi de les rendre moins tendres ; mais je les ferai taire, s'ils vous déplaisent : vous n'aurez qu'un mot à dire pour cela ; je saurai vous fuir, & m'imposer toutes les loix que vous m'imposeriez vous-même. Mais si vous n'avez point d'arrêt cruel à prononcer, y a-t-il trop de témérité à vous demander un aveu flatteur, un mot du moins qui m'autorise à le mériter ? c'est à vous de décider cette question : vous savez mieux que moi ce que je vous inspire ; & je crois

que si j'ai eu le bonheur de vous plaire, vous ne voudrez pas m'exposer au désespoir de penser qu'en paroissant écouter mes vœux, vous ne songiez qu'à me punir des coupables vœux que je formai autrefois =.

Je ne pus voir Eglé que deux jours après lui avoir écrit cette lettre. Le croira-t-on ? je la trouvai toute changée. Je crus rêver. Eglé, inconstante ou capricieuse, me parut une chose impossible à supposer ; je voulus lui prêter une excuse. Quoique je n'eusse jamais eu à combattre les droits de la vertu dans les femmes faciles que j'avois attaquées, je connoissois cette vertu : (la nature a mis son idée en nous, en nous formant) : je voulus penser qu'Eglé subjuguée, & prête à avouer qu'elle l'étoit, avoit des scrupules, & s'imposoit la loi de se contraindre, pour expier le plaisir de m'aimer. Cependant j'étois inquiet, agité, tourmenté ; le bonheur de ma vie paroissoit prêt à m'échapper ; & l'estime ne pouvoit pas être aussi prompte à me fournir des raisonnemens, que l'amour ne l'étoit à

les rejetter comme trop favorables. Eglé continuoit à ne me pas regarder. Une gaieté déſeſpérante contribuoit encore à combler mon ſupplice; j'y trouvois l'écueil de mes métaphyſiques ſuppoſitions. Il n'étoit plus poſſible d'imaginer que la froideur d'Eglé fût l'ouvrage de ſa vertu. On n'a point envie de rire dans le combat, quand c'eſt ſon ami qu'on doit bleſſer. Qu'avoit donc prétendu Eglé en écoutant mes ſoupirs? je ne connoiſſois plus rien à la vertu, ni aux femmes, ni à l'amour; & ce voile s'épaiſſiſſoit à meſure que je cherchois à m'éclairer par mes réflexions. J'étois obligé de rire avec Eglé, ſans quoi je voyois qu'elle étoit préte à me dire que le ſérieux l'ennuyoit : quel ſupplice! Je lui demandois quelquefois ce qu'elle étoit devenue, elle répondoit qu'elle étoit toujours la même; mais c'étoit d'un ton ſi badin, qu'à la fin cette réponſe n'étoit plus, pour ainſi dire, que le refrain d'une chanſon. Je ferai mieux ſentir ſon procédé & ma ſituation, par une lettre que je lui écrivis; je crus devoir prendre ce parti,

ne pouvant plus lutter contre la cruauté de la fortune.

= Je crains de vous parler, Mademoiselle, & je ne puis me taire : il faut vous écrire, il faut tout risquer, & me faire un courage que vous m'avez rendu nécessaire ; quelle est votre conduite avec moi ? je me perds à l'expliquer. Je vous disois l'autre jour, qu'il y avoit en vous des inégalités incompréhensibles : c'étoit ma douleur qui vous parloit ; c'est par elle que vous êtes jugée tous les jours ; elle ne m'aveugle point. J'ai vu en vous un goût, un attendrissement, un air de retour, qui auroient fait seuls mon amour & mes plaisirs ; j'ai vu ensuite disparoître un bonheur qui m'avoit séduit, & que j'avois cru plus durable. A qui de nous dois-je imputer ce changement ? je voudrois pouvoir me sacrifier, j'y gagnerois : dans l'ordre d'un amour vrai, il est bien plus cruel d'avoir des reproches à faire que d'en mériter ; j'ai beau m'examiner, mon innocence s'obstine à vous accuser ; je trouve mes plaintes contre vous, toutes formées

dans mon cœur. Comment pouvoir m'y méprendre? je ne penſe qu'à vous, je ne cherche que vous; mes yeux toujours attachés ſur les vôtres, vous diſent ſans ceſſe que je vous aime, quoique vous affectiez de ne les plus entendre, de ne les plus interroger. Vous êtes l'unique objet qui m'occupe; vous me donnez des plaiſirs malgré mes douleurs. Il s'en faut bien que vous me reſſembliez dans le point qui m'intéreſſe; ma peine ſemble être un plaiſir pour vous. Si quelquefois vous m'adreſſez un regard, il ne paroît tendre que parce que vos yeux expriment naturellement de la tendreſſe; l'intention n'y eſt plus: vous m'adreſſez, par momens, des choſes obligeantes; mais vous ne m'en faites plus deviner de tendres, qu'autrefois vous auriez voulu me dire, qu'aujourd'hui vous craindriez de penſer. Il eſt bien malheureux, Mademoiſelle, de vous avoir vue d'abord dans des diſpoſitions ſi différentes; des cruautés & des outrages m'euſſent bien mieux ſervi =.

Cette lettre fit le plus étrange effet

ſur ſon eſprit. Elle n'y répondit pas, & je n'en fus pas plus favorablement traité : mais elle devint rêveuſe & triſte. Elle commença à m'éviter, non qu'elle diſcontinuât de venir dans les maiſons où nous nous rencontrions tous les jours ; c'étoit une affectation plus marquée. J'étois accoutumé à me placer à table à côté d'elle ; & elle avoit ſoin que je n'y trouvaſſe aucun obſtacle : elle empêchoit maintenant que j'y puſſe trouver de la facilité ; & lorſque mes ſoins & mon opiniâtreté triomphoient de ſa mauvaiſe intention, elle affectoit de rêver profondément, pour n'être pas obligée de répondre à ce que j'étois à portée de lui dire, ou elle entroit en converſation avec le premier venu. Qu'on ajoute à tout cela une triſteſſe extrême, & l'on conviendra que ma ſituation étoit nouvelle, & auſſi inexplicable qu'aucune de celles que les Romanciers ont jamais pu imaginer. J'aurois été content, ſi j'avois pu lui arracher un ſeul mot. Mon déſeſpoir étoit de ne ſavoir, & de ne pouvoir deviner quels étoient ſes ſentimens & ſes idées.

Je craignois de rompre ; ce que j'éprouvois d'elle m'y condamnoit : mais pour me rendre à cet arrêt cruel de l'amour-propre, il falloit être persuadé que le caprice dirigeoit son esprit, & je ne l'étois pas ; dans toute sa vie elle n'avoit pas donné une seule preuve d'inégalité ; auroit-elle commencé par moi à démentir la nature ? étoit ce la tendresse de mon cœur qui pouvoit avoir corrompu les vertus du sien ? O Eglé, quand tu liras cet écrit que ma main ne peut tracer encore sans horreur, tu connoîtras l'Amant que tu ne craignis pas de désespérer.

Ma consternation étoit si grande, que je fus pendant quelque temps incapable de prendre une résolution. Malgré la plus grande agitation, je puis dire que je restois dans une sorte d'immobilité. Mais tout a son terme ; &, à la honte de l'esprit, ce terme est presque toujours l'effet du hasard. J'étois un jour à côté d'elle, & je chantois tout bas un Vaudeville. Elle me demanda quelles paroles je chantois ; j'en substituai dans l'instant de très peu connues,

qui convenoient à ma ſituation, & je les lui chantai; les voici :

Si l'on peut compter ſur un cœur,
C'eſt ſur le cœur d'une Bergère:
Par ſon air naïf, & trompeur,
Ma Corinne avoit ſu me plaire.
Je la croyois belle ſans fard,
Je chériſſois ſon cœur ſans art;
Mais comme une autre elle eſt légère.

Amour, venge un fidèle Amant
Des trahiſons d'une infidelle;
Fais-lui perdre quelqu'agrément
A chaque inconſtance nouvelle:
Amour, tu ne m'écoutes pas;
Loin d'ôter rien à ſes appas,
Chaque forfait la rend plus belle.

Ces paroles la touchèrent : il me parut qu'elle étoit entraînée par le ſentiment. Un regard tendre, un ſoupir, m'apprirent qu'elle avoit bien des choſes à répondre. Le moment étoit favorable, on ne pouvoit pas nous entendre; je lui parlai vivement, & pour la forcer à parler elle-même, je lui fis un tableau affreux du cœur que je voulois lui ſup-

poſer. Elle ſe leva ſans affectation, & me dit de la ſuivre au claveſſin. Je l'y ſuivis, & je devins Prophète. L'ivreſſe de mes ſens me précipita à ſes genoux. = Qu'ai-je fait, lui dis-je ! je vous ai accuſée & vous m'aimiez ! je n'oſe lever les yeux ſur vous =. Levez-vous, me dit-elle, en me tendant la main ; oui, je vous aime. Que l'amour raſſemble ſur moi tous ſes ſupplices ; je ſouffrirai moins à vous voir perfide, qu'à vous voir malheureux ; & je ne puis plus vous cacher le fond de mon cœur. = Quelle énigme, m'écriai-je, quelles effroyables idées ! expliquez-vous, ou je meurs =. Oui, reprit-elle, j'ai tout à craindre de votre inconſtance ; je puis vous perdre par l'aveu qui vient de m'échapper. *Melite* m'a trop inſtruite, mais mon cœur =.... Ah ! m'écriai-je encore, je pénètre un myſtère reſpectable ; Melite qui me connoiſſoit, a craint le malheur de ſon amie, & m'a peint ſous mes premiers traits ; elle a exigé... oui, je devine tout ; ces caprices dont j'ai tant gémi, étoient autant de faveurs. O chère Eglé, me pardonnerez-vous

ce que vous avez ſouffert ? j'atteſte ici le Ciel, que je vous adore ; ſi vous en doutez, immolez-moi à vos ſoupçons, je n'ai rien de plus à vous dire ==.

Eglé me crut ſincère ; & je lui ai prouvé depuis que notre conſtance dépend des femmes que nous aimons.

ROMANS D'AMOUR.

LA DAME DE FAUGUERRE.

Anecdote du 16e siècle.

SUR la route de Lyon à Genève, au milieu des rochers de Cerdan, & à la tête d'une roche qui paroît la plus effrayante, on découvre de vieux pans de murailles qui sont les restes d'un ancien Château. La curiosité du Voyageur n'est pas assez vivement piquée, pour le porter à escalader une immense pyramide de cailloux & de mousse; & celui qui a pu se faire cuire & geler en un même jour, n'obtient pour toute connoissance que l'anecdote que nous allons rapporter. Elle n'est pas du res-

sort des Curieux : mais elle peut intéresser les épouses autant que celle de Gabrielle de Vergy.

Ce fut dans ces lieux sauvages que vécut un moment, & comme une tendre fleur, la Dame de Fauguerre, née belle, tendre & vertueuse, née pour inspirer l'amour & défendre l'espoir. Elle fut mariée en fille noble, sans son gré. Elle n'eut que des peines en donnant des plaisirs, & mourut après avoir fidellement rempli des devoirs qu'elle ne s'étoit point choisis.

Le vaillant Fauguerre l'aima, & rien n'annonçoit que cet homme pouvoit aimer. Son extérieur, ses procédés, ses discours étoient ceux d'un homme froid & dur ; & Fauguerre brûloit avec discrétion du feu de l'amour, comme de celui de l'honneur. Il obtint la malheureuse Adèle pour épouse ; il vécut heureux par elle & par son ami Lancy, jusqu'à ce que la jalousie l'eût rendu perfide, insensé, barbare, sans pouvoir l'émouvoir un moment dans sa froide tranquillité.

Fauguerre & Lancy avoient commencé

mencé à porter les armes au même âge; l'un n'avoit pas plus de mérite que l'autre, ni plus de beauté. Ils étoient encore jeunes, & rien n'avoit altéré leur amitié. Lancy demeura tout-à-coup orphelin d'une famille détruite par les guerres. Son ami devint son père; il n'eut plus d'asyle que le Château de Fauguerre. Il étoit malheureux, & l'épouse de Fauguerre étoit sensible. On sait que le malheur est le premier mérite qui intéresse une femme de ce caractère; il semble que ce soit un sentiment naturel de justice qui lui fasse faire une comparaison avantageuse à celui qui souffre, contre celui qui est satisfait. Mais qu'il est difficile au cœur de s'arrêter dans un premier mouvement!

Même cœur, mêmes dispositions à la tendresse, & la même dépendance, conduisirent bientôt la dame de Fauguerre & Lancy aux mêmes pensées. L'une fut séduite parce que son époux manquoit de séduction, & par l'habitude de vivre avec un homme plein d'honneur, de tendresse, toujours plus

beau à mesure qu'elle le regardoit mieux, & plus dangereux à mesure qu'il devenoit plus prudent, plus honnête; l'autre fut séduit par l'habitude de vivre avec une jeune femme touchante qui ne paroissoit pas heureuse, & dont tous les regards sembloient lui dire : « J'eusse été heureuse avec vous ».

Chaque passion se présente avec un air de justice qui intéresse, & celle de l'amour se fait pardonner avec le doux empire d'un enfant. Quand l'amour est vertueux, il est excusé.

Toujours être dans la nécessité de s'entendre, sans oser se le dire, étoit une situation trop pénible pour l'âge des deux Amans; elle dut apporter du changement dans leur conduite. Comme rien ne pouvoit les sauver de l'amour, ils s'aimèrent; & l'honneur les sauva des suites de l'amour. Ils demeurèrent vertueux, perdirent leur gaieté, leur bonheur, renoncèrent à leurs légitimes plaisirs, s'évitèrent, & ce fut par leur vertu qu'ils instruisirent le noble Fauguerre. En pareil cas, l'innocence ne sert de rien : on est coupable dès qu'on est soupçonné.

Fauguerre étoit un homme bien supérieur à deux Amans, en force & en pénétration. Il vit deux enfans qui étoient sages, mais qui s'aimoient, qui le trahissoient donc, puisqu'ils desiroient de le trahir. Ce n'est pas l'outrage qui déshonore, c'est l'intention de le faire; & l'époux considère avec amertume qu'il est assez offensé par le simple vol du cœur de son épouse.

En fait d'amour comme en fait d'honneur, tout ou rien: « Et quelle est, se dit Fauguerre, l'ame assez commune pour retrouver la paix, après avoir, je suppose, écarté un rival, après l'avoir même puni? Aux extrémités du monde ou sous la terre, il emportera par-tout le cœur d'une infidelle; & qui pourroit se contenter aussi d'un cœur qui reviendroit? Je ne suis plus aimé, voilà le crime; ce qui en reste à commettre m'importe peu. Il n'y a plus de fleur de bonheur: mais il y a, outre la délicatesse de l'Amant, l'honneur de l'époux; & le remède, ou je ne le connois pas, ou le seul que je connoisse doit faire frémir ». Voilà comment la jalousie

fit raisonner le terrible Fauguerre.

Cependant lorsque l'honneur peut parler contre ce qu'on aime, la Nature prend sa défense; un Amant irrité se ment à lui-même & se dément cent fois, doute, s'assure & revient de la conviction au doute. Fauguerre ne prit point encore de parti, après avoir décidé qu'il falloit en prendre un: mais son œil devint comme l'œil de Dieu même, auquel les deux Amans ne pouvoient échapper; non qu'il employât les petites & viles ressources des ames foibles qui descendent jusqu'à épier une épouse: mais il lut dans la conduite de la sienne, dans une de ses paroles. Il tenoit dans sa main le cœur honnête de sa femme & celui de Lancy; à force de liberté, il les mit dans le cas de lui découvrir tous les progrès de leur amour.

Les armées de France repassèrent au Milanois avec autant d'ardeur pour la gloire que pour la conquête. Fauguerre ne songea plus qu'à l'honneur; Lancy étouffa l'amour. L'époux examina les Amans long-temps avant l'heure de leur séparation. Il vit tout ce qu'il

cherchoit à voir; deux innocens moins gênés, qui se flattoient que l'absence alloit remédier à leur peine; des adieux touchans, des craintes de ne se revoir jamais; & Fauguerre se dit à lui-même: « Peut-être est-il possible qu'ils se revoient morts ou vifs ».

Durant cette guerre, l'amitié qui étoit célèbre entre ces deux hommes, parut être la même & aussi franche que dans le temps de leur noviciat d'armes. Lancy, qui peut-être se sentoit délivré par l'absence, en goûtoit mieux le plaisir des sentimens purs, & étoit plus empressé, plus ardent à témoigner sa tendresse à son ami, à son protecteur; & ce moment de paix valoit alors tout ce qu'il eût pu espérer de l'amour.

Mais Fauguerre ne put s'empêcher de remarquer comment les nuages avoient fui de l'ame & du front de Lancy; faut-il croire qu'il étoit sincère lorsqu'il lui disoit: = Vous avez pensé empoisonner ma vie, Lancy; j'ai cru que vous aimiez ma femme. Je n'avois rien à redouter d'une intelligence entre des cœurs comme les vôtres; mais invo-

lontairement vous m'auriez moins aimé l'un & l'autre, & j'y aurois été ſenſible.

= Et comment avez-vous pu concevoir un excès d'ingratitude, de baſſeſſe, de la part de l'un ni de l'autre? = Je vous demande ſi j'étois fondé à le concevoir, lorſque la choſe étoit poſſible? Sommes-nous des Anges guéris des infirmités de la Nature? = Ah! Fauguerre, Adèle eſt ſûrement un Ange! = Un Ange! c'eſt une expreſſion que vous fournit l'amitié. = Oui, Fauguerre, & je hazarderois mille vies pour ſoutenir la vertu & l'innocence d'Adèle. = Ce n'eſt pas ſur ces points que j'aurois eu beſoin d'être raſſuré, Lancy. Je crois ſi franchement à votre vertu, que ſi intérieurement vous me ſaviez dans l'erreur, vous me détromperiez au riſque de m'ôter mon repos, parce que vous ne doutez pas plus que moi que le repos d'un homme ne ſoit ſubordonné à ſon honneur. = Ce que vous dites indiqueroit aſſez une penſée ſecrète, Fauguerre. = Votre péné-

tration vous mène trop loin, Lancy. On ne pénètre dans les intentions d'autrui, que quand on a des raisons de craindre qu'on ne pénètre dans les nôtres. = En vérité, Fauguerre, ce n'est pas-là un entretien de deux amis. = Terminons-le. Aussi bien, que me reste-t-il à dire ? Il est certain que Lancy ne me mentiroit pas en face sans rougir =. Et sur ces paroles Lancy se jetta dans les bras de Fauguerre, & l'embrassa cordialement.

Peu de temps après, Lancy, renversé de son cheval dans une bataille, demeura sur la plaine cruellement blessé. Fauguerre accourut, & le fit transporter à l'écart pour lui administrer les secours nécessaires. Il s'apperçut que le blessé faisoit effort dans sa foiblesse pour tirer quelque chose de son sein, & paroissoit vouloir se cacher de l'œil de Fauguerre. Celui-ci examina la main languissante de Lancy, & n'eut pas de peine à surprendre ce que l'Amant malheureux avoit déjà caché sous une touffe d'herbe à côté de lui.

C'étoit une lettre funeste qui disoit:

« Vous avez achevé de me rendre la » plus malheureuse des femmes, par » l'écrit que vous m'avez fait parvenir » à votre arrivée au camp. Ah! Lancy, » ménagez une vie qui fait le tourment » de la mienne : comment avez-vous » pu me promettre sur votre honneur » de chercher votre mort? Rassurez-moi » sur l'effet de ma prière : je vous » conjure de vivre; &, s'il le faut, ne » revenez jamais. Alors, à mon tour, » je mourrai ».

= Qui peut douter, dit Fauguerre, que des Amans ne soient engagés à tenir leur promesse ? Ce n'est pas moi ; & cette lettre ne m'apprend rien, sinon qu'un ingrat que j'ai nourri comme mon fils, qu'une infidelle que j'ai adorée comme mon Dieu, que quiconque sort du chemin de l'honneur doit y rentrer par celui de la mort =.

Il quitta le théâtre de la guerre, & revint dans ses rochers trouver Adèle, qui, frappée de la présence imprévue de son époux, seul & dans le moment où l'on moissonnoit la gloire,

fit néanmoins en sorte de cacher ses craintes sous l'apparence d'un plaisir que lui causoit cette surprise amicale d'un époux.

= Je ne pourrai, lui dit Fauguerre, jouir long-temps du plaisir que semble vous apporter ma présence. J'ai laissé le malheureux Lancy mourant. = Lancy ! & c'est avec cette tranquillité que vous me le dites ? = Pourquoi pas ? c'est le sort de tout Guerrier de mourir avant son heure. = Permettez-vous, Sire, que je vous laisse un moment = ? Et Fauguerre, en la suivant de l'œil, lui dit à voix basse : = Oui, oui, va dévorer cette couleuvre =. Femmes, concevez donc quelles sont vos peines hors de vos devoirs.

Adèle reparut avec plus de fermeté; & soit qu'elle eût pris un dessein, ou qu'elle n'écoutât que la bienséance, elle eut la force d'aller jusqu'aux caresses à l'égard de Fauguerre. = Je me sens, dit-elle, heureuse par votre présence, heureuse de vous appartenir. = Je pense que du moins vous

tâchez de vous le persuader, Adèle. Toute femme honnête s'attache à se persuader qu'elle est heureuse avec son époux.

Le sentiment du bonheur a cela de particulier qu'il ne donne que des idées pures; & si parmi les épouses on en voit une qui se plaint de son sort, il faut dire qu'elle n'est pas loin du vice, & c'est en s'occupant de sa disgrace qu'elle se dispose à la mériter. Ce n'est pas pourtant que je me sois inquiété de vous voir triste quelquefois. Eh bien, vous pleurez, Adèle. = Ah! Sire, je souffre de cruelles douleurs. Mon Dieu! je crois, Sire, que je vais mourir! = Vous ne devez pas craindre la mort, Adèle; vous avez la conscience pure; & il n'appartient qu'à des femmes coupables de frémir à la plus légère indisposition. = Sire, je vous assure que je sens un feu qui me déchire les entrailles. O Ciel! ayez pitié de moi, & que du moins je ne perde pas mon ame. Ecoutez, Sire; apprenez que . . . =.

Elle se roule aux pieds de Fauguerre.

= Oui, oui, s'écria-t-elle, je vois que c'eſt fait de ma vie. Sachez donc, & pardonnez à mon repentir; ſachez que malgré mes combats, mes remords, fidelle à mon devoir, j'ai eu des idées contre votre droit ſacré, contre l'honneur, hélas! & ſans y avoir manqué =. Oui, je ſavois, dit Fauguerre. = Juſte Ciel! vous ſaviez . . . ! = Oui, que vous vous aimiez vous deux Lancy, & je vous ai pardonné. = De quand, Sire? = De quand je vous ai pardonné, Madame? du moment où vous m'avez porté ma bien-venue en buvant votre première coupe.

= Allons, dit la tendre Dame de Fauguerre, je ſuis réſignée, puiſque j'ai mérité ma mort. Que le Dieu du Ciel daigne en recevoir le ſacrifice; & vous, connoître auſſi bien que lui mon innocence! Mais ſi la voix des mourans a quelque puiſſance, promettez-moi, maintenant que vous m'avez punie, promettez-moi, Fauguerre, de reſpecter l'amitié, de pardonner au malheureux. . . . . = Je lui ai pardonné, Madame; il eſt mort. = Eh

bien, Fauguerre, je vous remercie =. Et l'infortunée rendit son dernier soupir avec un sentiment de consolation.

ROMANS D'AMOUR.

LE REVE D'UN ROI.

Seged, Roi d'Ethiopie, aux Habitans du monde, enfans de l'orgueil, de l'humilité & de la crainte ; héritiers de la douleur, de la consolation & du contentement, Salut :

Ainsi a dit en lui-même *Seged*, Monarque de quarante Nations, dispensateur des eaux du Nil, &c., la vingt-septième année de son règne. = Tes travaux sont finis, ô *Seged* ! tu as conquis le cœur de tes Sujets, étouffé les rebellions, calmé les jalousies des Courtisans, éloigné la guerre de tes frontières, & construit des forts sur le terrein de tes ennemis. Tes Sujets regardent ton trône avec admiration, & ne redoutent plus ni danger ni

malheur ; & toi, *Seged*, ne partageras-tu point avec eux la félicité que tu leur procures ? ſeras-tu ſeul à ignorer la joie au milieu d'un Peuple content ? Penſe, & deviens ſage. Tu le ſeras en goûtant le fruit de tes exploits & de tes richeſſes, dont le véritable uſage eſt d'aſſurer ton bonheur =.

Alors *Seged* ſe fit bâtir un Palais de volupté dans une Iſle du lac Dambia. = Je m'y retirerai, dit-il, au moins pour dix jours, loin du tumulte & des ſoucis ; un plus long ſéjour n'eſt pas fait pour les Maîtres du monde : mais dois-je me refuſer dix jours de bonheur dans une vie entière ? Je les conſacre à une exemption totale de crainte & de trouble, de douleur & de mécontentement. Qu'aucun objet triſte n'approche de ma demeure, qu'aucune penſée ne trouble l'harmonie de mon ame, qu'aucune amertume n'altère la gaieté de mes feſtins. Je veux que toute la capacité de mon cœur ſoit pleine de joie ; & je ſaurai ce qu'eſt une vie dont tous les deſirs ſont ſatisfaits =.

Les ordres du Souverain furent exécutés en peu de jours. *Seged* se hâta d'aller dans ce délicieux Palais. L'Isle, où on l'avoit bâti, méritoit cet honneur par son extrême beauté. Cultivée par les mains de la volupté, elle charmoit la vue & l'odorat, elle raviſſoit tous les sens : à chaque arbriſſeau étoit liée une nouvelle sorte d'agrémens ; chaque fleur exhaloit un plaisir. Au couchant de ce vaste parterre étoient de magnifiques allées pour la promenade du matin ; à l'orient, des bosquets sombres, formés avec art, où régnoient le silence & la fraîcheur, où le murmure d'un ruisseau, joint à une aimable confusion, invitoit au sommeil dans le milieu du jour.

Pour en augmenter les douceurs, *Seged* fit ordonner, à tout ce qu'il y avoit de gens aimables dans sa Cour, de se rendre à l'Isle de Dambia. Il fit choix de ceux qui étoient les plus propres à goûter & à communiquer la volupté. Jamais Edit de Prince ne fut mieux exécuté. Les yachts impériaux furent bientôt remplis de la plus bril-

lante jeuneſſe, en hommes & en femmes; tous ceux qui avoient la réputation d'eſprit & d'agrément, partirent pour ce ſéjour de la félicité. Le lac paroiſſoit ſe réjouir de porter cette Troupe charmante; ſa ſurface en étoit embellie; la muſique s'y faiſoit entendre comme l'harmonie des Cieux; la joie brilloit ſur tous les viſages, l'eſpérance dans tous les cœurs.

On arrive enfin. *Seged*, dès ce moment, réſolut d'écarter tout ſujet de réflexion ou de chagrin, pour livrer ſon cœur à toutes les impreſſions du plaiſirs pendant les dix jours fortunés. = Après quoi, dit-il, je rentrerai dans mon état ordinaire, & ma vie ſera, comme auparavant, un mêlange de biens & de maux =.

Auſſi-tôt il ſe retire dans ſa chambre, pour examiner, à ſon aiſe, par quelle ſorte de fête il commencera. Ayant à ſa diſpoſition tous les Artiſtes des divers genres de plaiſirs qu'on pouvoit prendre, il n'étoit queſtion que de choiſir: mais la quantité l'embarraſſa; il n'en pouvoit préférer aucun

ſans ſe priver des autres, & il ne pouvoit les avoir tous à-la-fois. A peine avoit-il fait un choix, qu'il changeoit d'avis pour en faire un autre : cet autre, donnnant l'excluſion au premier, lui déplaiſoit également. Il rêva long-temps ſans pouvoir ſe fixer ; ſon eſprit ſe fatigua dans cette opération, & ſes idées ſe confondirent. De retour dans l'appartement où il étoit attendu, il parut avec des yeux chargés, & un air ſombre, qui répandit d'abord l'infection du malheur dans toute l'aſſemblée. Le Monarque s'en apperçut, & en fut offenſé. Il trouva que ſon trouble étoit augmenté par ceux même qui devoient le diſſiper ; il rentra dans ſon cabinet pour ſe procurer quelque ſoulagement par lui-même. Là il eut penſées ſur penſées ; mille ſortes d'images ſe préſentèrent à ſon eſprit ; les heures s'écoulèrent inſenſiblement dans cet état de profonde réflexion, juſqu'à ce qu'enfin, ayant repris ſa ſérénité, il leva la tête, & vit, ſur le lac, les derniers rayons du ſoleil qui ſe couchoit. = Hélas ! dit *Seged.* en pouſſant un profond ſoupir, tel eſt donc le plus

long jour de ſon exiſtence ! on le voit finir avant que d'avoir appris à l'employer =.

Le regret qu'il eut d'avoir perdu une ſi grande partie du premier jour, fit le chagrin de la ſoirée. Il fit bien quelques efforts, par égard pour ſes Courtiſans, afin de prendre un air de gaieté, & de leur inſpirer une joie qu'il ne ſentoit pas lui-même; mais ce fut peu de choſe : il prit donc le parti de remettre le plaiſir au lendemain ; & en attendant il ſe coucha, pour partager, s'il étoit poſſible, les douceurs du ſommeil avec cette foule de gens, qui les tiennent de leur travail & de leur pauvreté.

Le lendemain il ſe leva de bonne heure, & réſolut d'être heureux dès ce jour-là. Dans cette vue, il fit afficher ſur la porte de ſon Palais un Edit, portant que, pendant neuf jours, perſonne n'eût à paroître devant le Roi avec un air chagrin; menaçant quiconque enfreindroit cette Loi, ou prononceroit ſeulement un mot de mécontentement, d'être banni à perpétuité du Palais de *Dambia*.

On fut bientôt informé de cet Edit dans tous les appartemens de la Cour, & dans tous les bosquets du Parc. Dès ce moment la gaieté fut supprimée par des mouvemens de crainte; ceux qui se trouvèrent à danser sur le gazon, ou à chanter sous les berceaux, ne pensèrent plus qu'à composer si bien leur contenance, que *Seged* pût en être content: l'idée du banniſſement les tenoit tous en respect, pour se donner un air de bonne humeur.

Seged arrive, tout le monde lui présente un visage ajusté pour être riant. Il démêla fort bien dans ces sourires de commande, un fond d'inquiétude, de timidité, de contrainte. Abordant ses Favoris d'un air familier, il les vit réservés à lui répondre avant que d'avoir médité ce qu'ils devoient dire, pour ne laisser échapper aucun terme de déplaisir. Il proposa des divertissemens, on y consentit d'abord; personne n'osa former des objections. Il mit sur le tapis divers sujets agréables de conversation; ce qui ne lui valut que des traits d'esprit forcés de la part des uns, avec un rire travaillé

de la part des autres. Enfin après bien des tentatives inutiles pour leur inſpirer de la confiance & pour animer leur gaieté, il ſe vit obligé de convenir que la joie ne ſe commande pas; il fallut encore renoncer, pour ce jour-là, à tout eſpoir de bonheur.

Pour faire ceſſer les craintes de ſes Courtiſans, il alla s'enfermer dans ſon appartement, où il s'occupa des meſures à prendre pour ne pas manquer la félicité du jour ſuivant; après quoi, s'étant jetté ſur ſon lit, il ſe livra au ſommeil. Un ſonge malheureux vint l'agiter. Il s'imagina être inondé dans ſon Palais, & il ſe réveilla en ſurſaut, avec toutes les terreurs d'un homme qui ſe débat contre l'eau. Remis un peu de cette alarme, il ſe rendormit; mais ſon imagination trop émue, lui fit voir une armée étrangère qui envahiſſoit ſon Royaume. Alors s'efforçant de ſe lever, comme il arrive ſouvent dans un rêve, ſans pouvoir y réuſſir, il ſe crut livré par des traîtres à l'ennemi; cette penſée le fit élancer de ſon lit par un mouvement de colère & d'horreur.

Le jour commençoit à paroître ; & comme il n'y avoit plus d'espérance de dormir, dans l'agitation où il étoit, il s'habilla. Cette inondation, cette invasion rouloient toujours dans son esprit, rien n'étoit capable de l'en distraire ; il ne pouvoit souffrir l'idée d'un divertissement. Peu à peu cependant son trouble fit place à la réflexion ; il se reprocha sa foiblesse, il se moqua du songe : mais avant d'en venir là, une bonne partie du jour s'étoit écoulée. Cela lui fit sentir, plus que jamais, qu'il y a peu de fonds à faire sur les plans & les projets de l'esprit humain. Il ne put s'empêcher, à cette occasion, de déplorer la misere & la vanité d'un être, dont le repos dépend si fort des vapeurs de son imagination. Convaincu enfin que ses terreurs & ses peines n'avoient aucun fondement, il eut honte de perdre le temps présent à gémir sur les illusions du passé ; & il se dit bien à lui-même, que de pareilles pensées ne servoient qu'à prolonger une vision mélancolique. Mais au milieu de ces belles réflexions, le troisième jour finit ; & *Seged* prit encore la résolution d'être heureux le lendemain.

Ce Prince passa la meilleure nuit du monde : il se trouva, le matin, frais & plein de santé ; tout lui promettoit un jour charmant. Il entra dans ses jardins suivi d'un nombreux cortège des Seigneurs & Dames de sa Cour ; & ne voyant rien autour de lui qui ne respirât une joie aimable : = Allons, dit-il, voici vraiment un jour de volupté =. Les rayons du soleil brilloient sur les eaux du lac, les oiseaux gazouilloient dans les bosquets, les arbres étoient doucement agités par les zéphyrs. Il passa d'allée en allée, par hasard, sans aucun souci : là, il entendit de jeunes filles qui chantoient sous un ombrage ; ici on le vit se mêler à des jeunes gens qui dansoient sur le gazon : tantôt il livroit son imagination à toutes les saillies de la gaieté ; tantôt son ame s'occupoit de bonnes réflexions, & il prononçoit des maximes sentencieuses, jouissant avec complaisance de l'admiration qu'elles faisoient naître. Ainsi le temps s'écoula sans aucun nuage de pensées sombres, & sans accidens fâcheux.

Cette innocente volupté avoit déjà

duré trois heures, lorſqu'il fut alarmé tout-à-coup par un cri violent de femmes qui l'accompagnoient. Il ſe tourna, & les vit toutes en déſordre, ſe ſauvant, d'une courſe précipitée. Un jeune crocodile, ſortant du lac, s'étoit élancé dans le Parc, & cherchoit à dévorer. *Seged* le vit, & fut indigné qu'un vil animal vînt troubler ſa félicité. Il le fit bientôt rentrer dans ſa demeure naturelle; mais il ne put obtenir de ſa Cour de reſter dans ce bel endroit, ni ôter aux Dames les mouvemens de frayeur qui les agitoient. On ne penſoit qu'au danger affreux auquel on venoit d'échapper; occupés de cet objet, les eſprits perdirent leurs ſaillies, les langues perdirent leur babil.

Quel fut alors l'état de *Seged*! il ne put que réfléchir ſur ce nombre infini d'accidens qui ſemblent ſe tenir en embuſcade ſur notre route, & conſpirer contre le bonheur des hommes. Il eut cependant la conſolation de penſer que ce contre-temps n'étoit point arrivé par ſa faute, & qu'il ſeroit aiſé de ſe précautionner contre un pareil malheur.

Voulant donc aſſurer d'une façon

ſolide les plaiſirs du jour ſuivant, il réſolut de révoquer ſon Edit pénal contre la triſteſſe ; ayant compris, par expérience, que la mélancolie ne s'exile pas par autorité du Souverain, que la puiſſance royale ne va pas juſqu'à commander aux perceptions de l'ame, & que le plaiſir enfin ne ſe trouve que dans une ſorte de liberté. Il invita tout le monde à s'abandonner ſans contrainte & ſans bornes au divertiſſement & à la joie, propoſant des prix pour ceux qui ſe diſtingueroient le lendemain par quelque invention agréable. Les tables de ſes anti-chambres furent couvertes d'or & de perles, de riches habits & de magnifiques guirlandes, pour être décernés, à titre de récompenſe, à ceux qui raffineroient le mieux ſur l'élégance & le plaiſir.

Cet étalage de richeſſes fixa d'abord tous les regards ; on ne ſe laſſoit point d'exalter la libéralité de l'Empereur. Il ſe flattoit lui-même de goûter un plaiſir exquis dans cette émulation générale, dont tous les cœurs étoient animés. Mais l'obſtacle vint de cette émulation même ; elle fut ſi forte, qu'elle ſe changea

gea en passion, & ôta par conséquent, à l'esprit, cette sorte de calme si nécessaire à la gaieté. Ce que nous souhaitons ardemment obtenir, nous cause une crainte égale de le perdre ; le plaisir ne peut subsister avec ce mouvement de l'ame : une douce sérénité, semblable au zéphyr qui donne une agréable agitation à l'air, est la source d'où sortent les traits de bonne humeur ; & cette source étoit fermée. L'inquiétude & le souci en prirent la place. On ne faisoit, ni ne disoit rien qu'avec un effort risible, & par envie d'être admiré. On visoit au prix, on s'efforçoit à tirer de son imagination des pensées les plus brillantes ; espèce de contention d'esprit, qui déplaît toujours, même en gagnant l'admiration. *Seged* eut la douleur de remarquer que le desir de gagner les prix avoit plus de pouvoir sur ses courtisans, que lui-même.

A mesure que le jour avançoit, les disputes devenoient aussi plus échauffées. Ceux qui se sentoient inférieurs, commencèrent à manifester leur chagrin par de malins regards & par des

murmures. *Seged* s'apperçut que s'il distribuoit les prix suivant le mérite, il ne feroit que mécontenter tant de gens qui s'en verroient privés; & ne voulant pas qu'un jour destiné au bonheur fût marqué par une pareille affliction, il déclara que tous ses Courtisans avoient également réussi, & les renvoya tous avec des présens de même valeur.

Vaine précaution ! elle ne fit que mécontenter ceux qui s'étoient cru assurés des premiers prix. Ce fut pour eux une mortification, de se voir mis de niveau avec la foule des prétendans; & quoique le Prince eût porté la libéralité à leur égard au-delà de ce qu'ils avoient droit d'attendre, ils ne laissèrent pas de témoigner un ressentiment assez vif, de n'avoir obtenu aucune distinction, & de ne pouvoir pas triompher de la défaite de leurs concurrens. = Hélas, dit *Seged* avec un profond soupir, telle est donc la condition de ceux qui cherchent leur félicité hors d'eux-mêmes, ou qui veulent faire le bonheur d'autrui = ! Il se retira alors pour se livrer à ses réflexions ordinaires,

tandis que le reſte des Courtiſans murmuroit contre la diſtribution qu'il avoit faite; & ce fut ainſi que finit le cinquième jour.

Dès le matin du jour ſuivant, il reprit ſon projet d'être heureux. Mais le mauvais ſuccès des meſures qu'il avoit priſes juſqu'alors, le perſuada qu'il n'y avoit rien à attendre d'aucune ſorte de plan, ni de ſyſtême; il crut qu'il valoit mieux donner ce jour tout entier au haſard, & laiſſer chacun ſe divertir comme il l'entendroit.

Cette liberté répandit la joie dans toute la Cour, & l'Empereur crut enfin avoir trouvé le ſecret de ſe procurer un intervalle de félicité. Comme il ſe promenoit à l'aventure au milieu de cette troupe aimable que rien ne gênoit, il entendit, par haſard, un mot d'un de ſes Courtiſans retiré dans un coin, qui diſoit à part ſoi: = Nous ſommes bien dupes de craindre *Seged*, & de le reſpecter comme nous faiſons. Quel mérite a-t-il plus que nous? il a fait peut-être deux ou trois actions de valeur. Mais le luxe où il s'abandonne aujourd'hui, fait bien voir qu'il a une

ame aussi foible que la nôtre =. Ce trait le frappa d'autant plus qu'il venoit de la part d'un homme qu'il avoit toujours vu se distinguer par la flatterie la plus basse. L'indignation qu'il en conçut lui fit prendre d'abord le parti de la vengeance: mais considérant qu'un mot lâché sans intention, ne devoit être regardé que comme une pensée passagère, & n'étoit peut-être que l'effet d'un mouvement involontaire de chagrin, il se contenta de chercher un prétexte honnête pour congédier cet homme-là. Il s'en tint à cet avis, après quelques combats intérieurs; & ayant réussi à étouffer tout desir de vengeance, il passa la soirée, non-seulement avec tranquillité, mais encore avec cette vive joie que lui donnoit le triomphe remporté sur lui-même, quoique personne n'en fût informé.

Le souvenir de cet acte de clémence le fit réveiller, le septième jour, avec une bonne humeur qui se marquoit sur tous les traits de son visage. Il n'arriva rien de fâcheux, & sa joie alloit en croissant, jusqu'à ce que remarquant l'arbre sous lequel il étoit,

il se ressouvint que la nuit de sa défaite au Royaume de Goyam, il s'étoit tenu caché sous un arbre de la même espèce. La réflexion qui lui vint alors sur la perte qu'il avoit faite dans cette malheureuse bataille, sur la honte de son expédition & sur les miseres que ses sujets avoient souffertes de la part de l'ennemi, le remplit de tristesse. Il se remit pourtant, & il commençoit à goûter les plaisirs de ce beau séjour, lorsque sa tranquillité fut troublée encore par les jalousies que la concurrence aux prix avoit occasionnées. Il tâcha en vain de les appaiser par la persuasion ; il fallut user de son autorité, pour imposer un silence absolu.

Au matin du huitième jour, *Seged* fut réveillé de bonne heure par un bruit extraordinaire dans les appartemens. Peu après on vint lui dire que la Princesse Balkis étoit tombée dangereusement malade. Il se leva d'abord ; & ayant mandé les Médecins, il apprit qu'il n'y avoit guère d'espérance qu'elle pût relever de sa maladie. Ce fut la fin de tous ses plaisirs. Il ne pensa, dès ce moment, qu'à l'état de sa chère

fille, dont il ferma lui-même les yeux trois jours après.

Tels furent les jours que *Seged*, Empereur d'Ethiopie, Monarque de quarante Nations, avoit destinés à se délasser des fatigues de la guerre & des soucis du Gouvernement. Il a légué cette histoire aux générations à venir, afin qu'aucun homme ne s'imagine avoir en sa puissance le bonheur d'un seul jour.

Fin du 1er Volume d'Octobre.

TABLE

DU 1er VOLUME D'OCTOBRE.

Le Livre des Nymphes de Fiezole. *Page* 3
Anecdote sur l'Isle Formose. 106
Les deux Portraits. 143
La Dame de Fauguerre. 167
Le Rêve d'un Roi. 180

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le 1er Volume du mois d'Octobre *de la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 20 Septembre 1783.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

OCTOBRE 1783, 2e VOLUME.

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
DES ÉCOLES
CHRÉTIENNES.

A PARIS,

Au Bureau, rue Neuve Notre-Dame,
pour Lyon;

Au Bureau, chez Périsse Frères, Libraires,
Imprimeurs, rue Coq-Héron, près le Pont-Neuf.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

OCTOBRE 1783, 2e *Vol.*

SECONDE CLASSE.
ROMANS DE CHEVALERIE.

HISTOIRE
DU VAILLANT CHEVALIER
TIRAN LE BLANC,

Traduite de l'Espagnol, par le Comte de Caylus, 2 vol in-8°.

CE Roman n'étoit guère connu en France, jusqu'à l'époque de cette Tra-

duction, que par la fameuse Histoire de Don Quichote, où l'on voit le Barbier, ramassant parmi les Livres que la Servante a jettés par la fenêtre, *l'Histoire du fameux Tiran le Blanc.* = Comment, s'écria le Curé, vous avez-là le Chevalier Tiran le Blanc? Donnez-le-moi, Maître Nicolas, je vous en prie : c'est un trésor que vous avez trouvé; c'est le contre-poison du chagrin. Je ne vous mens pas, mon compère. Voici le meilleur Livre du monde pour le style, & le plus naturel. Ici les Chevaliers mangent & dorment; ils meurent dans leur lit, & font leur testament avant de mourir, & mille autres choses utiles & nécessaires dont les autres Livres ne disent pas le moindre mot =.

Nous espérons, à l'aide des corrections que nous avons faites, que nos Lecteurs ne seront pas plus difficiles que le Curé. Nous avons été forcés de retrancher bien des descriptions qui n'auroient point manqué d'effaroucher les Dames. C'est le Tiran décent que nous présentons.

Le Comte de Caylus, qui en est

le Traducteur, dans une Préface lumineuse fixe l'époque de ce Roman en 1436. Il fait ensuite sentir le mérite du Livre, & s'attache au style qui en effet est naturel, éloigné de l'enflûre Espagnole. Ce Tiran ne fait rien de merveilleux ; il agit sans Fée, sans enchantement ; il aime & combat comme on peut aimer & combattre par-tout. Ce personnage est une critique ingénieuse des Romans Espagnols qui l'ont précédé. On n'en connoît qu'une seule édition à Valladolid, en 1511, in-fol. Il a été traduit en Italien par Leliodi Manfredi. L'Abbé Lenglet, chez lequel on devoit trouver une notice étendue, s'est borné à une courte indication du titre.

TIRAN LE BLANC étoit fils du Seigneur de la Marche de Tirannie, qui n'est séparée de l'Angleterre que par un bras de mer, & de Blanche de Bretagne. Pour la mémoire de son père & de sa mère, il fut nommé Tiran le Blanc. L'éducation d'un Chevalier est

courte. La valeur leur vient de race : un tournoi donné aux noces du Roi d'Angleterre avec la Princeſſe de France, dans lequel Tiran le Blanc fut tour-à-tour aſſaillant & tenant, ſuffit pour le couvrir de gloire & de renommée. Il y reçut des mains du Roi l'Ordre de Chevalerie.

A peine il avoit été décoré de l'Ordre, qu'il fut appellé au combat par deux Chevaliers. Le premier combattit à cheval & à la lance ; le ſecond à pied & à outrance, avec la hache, l'épée & le poignard. Tiran ſortit vainqueur de ces deux combats. L'amour, qui alloit avoir tant d'empire ſur ſon cœur, lui ſuſcita bien vîte un rival dangereux.

Un jour qu'il ſe promenoit dans la prairie avec la Reine d'Angleterre, il jetta les yeux ſur la belle Agnès, fille du Duc de Berri. On danſoit : Tiran fut jaloux de mériter la réputation du plus beau Danſeur. Il prit la main de la Princeſſe, & figura un pas de deux avec elle. Il remarqua avec vanité, & même avec tranſport, que la Princeſſe l'obſervoit avec une ſorte

d'émotion, & qu'elle avoit bien plus que le dessein de paroître la plus habile Danseuse. Comme elle ménageoit ses attitudes ! comme elle se deslinoit mollement dans les bras de Tiran, qui laissoit à regret tourner une taille divine qu'il auroit voulu fixer ! combien de fois il fut tenté de mettre un genou en terre ! C'étoit assez pour lui d'avoir senti la main de la Princesse plus chaude que de coutume & plus animée ; il avoit vu que l'œil, le pied, le cœur suivoient l'expression de la main. Il n'étoit ni timide, ni trop respectueux ; aussi-tôt que les danses furent finies, il s'approcha de la Princesse & lui dit : = La vertu, la haute naissance, la beauté & les graces qui sont en vous, belle Agnès, me font desirer de vous servir. Si vous me donniez ce nœud que je vois sur votre sein, je le porterois toute ma vie ; & je fais serment, par l'Ordre de Chevalerie que j'ai reçu, de combattre en votre honneur un Chevalier à toute outrance, soit à pied, soit à cheval, soit armé ou désarmé. = Sainte Marie, s'écria la belle Agnès, comment, pour une chose aussi mé-

diocre, vous voulez vous exposer & vous battre en champ clos ? Mais afin de ne point essuyer les reproches des Dames & des Demoiselles, & des bons Chevaliers, & pour que vous ne perdiez point le fruit du mérite de la Chevalerie, je consens, qu'en présence de tout le monde, vous preniez vous-même ce joyau que vous désirez ==. Tiran, charmé de la réponse de la belle Agnès, détacha respectueusement ce bijou qu'il porta à sa bouche. == Je ne puis assez vous remercier, Madame, lui dit-il, du présent que vous venez de me faire. Je l'estime plus que je ne ferois le Royaume de France, & je promets à Dieu de le conserver jusqu'à la mort ==. En même temps il l'attacha à la barrette qu'il portoit ce jour là.

Cette faveur donna de la jalousie à un Chevalier François qui étoit présent : c'étoit le Seigneur de Villermes. Sa valeur & son expérience aux armes étoient connues. Le lendemain, pendant que le Roi entendoit la Messe, il vint trouver Tiran, & lui dit : == Chevalier, comment avez-vous eu l'audace

de porter des mains profanes sur un corps sacré comme la personne de la belle Agnès? Jamais Chevalier a-t-il fait une demande pareille à la vôtre ? Il faut que de gré ou de force vous me donniez ce précieux bijou ; je le mérite mieux que vous. Dès mon enfance j'ai aimé, servi & respecté cette rare Beauté : c'est un prix qui est dû à mes longs services. Remettez-le à celui qui en est le plus digne ; ne me forcez point à vous l'arracher avec la vie. = Je serois regardé comme le plus infame des poltrons, répondit Tiran, si j'abandonnois ce joyau qui m'a été accordé, que j'ai détaché moi-même & que j'ai juré de conserver. Mais, Chevalier, je vois que vos discours sont trop fiers ; je vois qu'il faut que je rabaisse votre orgueil =. Le Chevalier voulut alors se saisir du joyau : Tiran mit l'épée à la main, & tous ceux qui furent présens en firent de même. Chacun prit parti ; il y eut une douzaine de Chevaliers ou de Gentilshommes tués avant qu'il fût possible de les séparer.

Quelques jours après, le Seigneur de

Villermes écrivit à Tiran : « A toi, Tiran le Blanc, qui viens de causer la perte de tant de Guerriers. Si tu ne crains point d'exposer ta vie, je te laisse le choix des armes : armé, désarmé, à pied, à cheval, nud, ou habillé, tout m'est égal, pourvu que je me batte avec toi jusqu'à la mort. *Ecrit de ma propre main & scellé de mon cachet* ».

Tiran accepta le cartel ; & les Hérauts convinrent de la forme du combat. Dès le grand matin les Rois-d'armes, vinrent prendre les deux Chevaliers, & les conduisirent dans un bois. Alors Jérusalem (un des Rois-d'armes) posa sur l'herbe les armes, & Claros de Clarence (un des Seigneurs) leur dit : = Vaillans Chevaliers, voici le lieu de votre mort & de votre sépulture. Vous êtes ici sans espérance de secours, & vous touchez à votre dernière heure. Prenez confiance en Dieu & en votre courage : mais déclarez d'abord si vous m'acceptez pour juge ; & jurez-moi par l'Ordre de Chevalerie, de cesser le combat dès que je vous l'ordonnerai =. Ils le jurèrent. Villermes dit à Tiran : = Prenez les armes. = Non, vous êtes l'agresseur,

c'eſt à vous de choiſir=. Le Juge partagea enſuite le champ, leur défendant de commencer le combat qu'il ne leur en donnât l'ordre. Les deux Rois-d'armes coupèrent des branches d'arbres, dont ils formèrent une eſpèce d'échafaud pour aſſeoir le Juge. Le Juge s'étant aſſis, cria à haute voix: « Allons, Chevaliers; gouvernez-vous en bons & braves combattans, tels que vous êtes».

Alors ils coururent l'un à l'autre avec une égale force, le Chevalier François portant le couteau auſſi haut que ſa tête, & Tiran, droit devant ſa poitrine. Ils ſe firent des bleſſures ſi grandes, qu'on voyoit la cervelle du Chevalier, & que l'os de la cuiſſe de Tiran étoit découvert. Villermes tomba mort, en même temps que Tiran tomboit évanoui. On les enleva l'un & l'autre: Tiran avoit reçu onze bleſſures, dont quatre pouvoient être mortelles. Qu'il ſe ſeroit eſtimé heureux, ſi ſes yeux avoient pu s'ouvrir, & s'il avoit vu les larmes amères qui s'échappoient des yeux de la belle Agnès! On lui donna trente Demoiſelles pour le ſervir; & juſqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli,

le Roi vint tous les jours lui rendre visite.

Il y avoit peu de temps qu'il étoit revenu en santé, qu'il arriva à la Cour des aventures qui d'abord peuvent tenir de l'enchantement. Un jour l'aurore commençoit à peine à paroître, lorsqu'à deux portées d'arc du logement du Roi, on apperçut plusieurs pavillons qu'on avoit dressés pendant la nuit, & qui se faisoient remarquer de loin par leurs pommes dorées. Aussi-tôt on avertit les Juges du camp de cette nouveauté. Le Roi envoya un Roi-d'armes pour éclaircir cette aventure; Jérusalem fut chargé de cette commission. Il prit sa cotte-d'armes, & se rendit seul à ces tentes. Lorsqu'il en fut proche, il vit sortir d'un des pavillons un vieux Chevalier, avec une barbe d'une blancheur éblouissante, appuyé sur un gros bâton, vêtu de velours noir avec une doublure de martre. Il tenoit à la main une couronne de calcédoine; la chaîne d'or qu'il portoit au cou étoit des plus grosses. Le Vieillard rendit au Roi-d'armes son salut, sans proférer une parole. Jérusalem lui dit: = Le Roi mon

maître & les Juges du camp, curieux de savoir qui vous êtes, m'ont envoyé vers vous pour m'en informer =. Le vieux Chevalier gardant toujours le silence, & le prenant par la main, le conduisit dans une tente qui renfermoit quatre beaux chevaux Siciliens, de la plus grande taille, avec leurs selles garnies d'acier, & leurs brides toutes dorées. De-là il le fit entrer dans une autre tente ornée de quatre lits de camp superbes. Au pied de chaque lit étoit une Demoiselle, richement vêtue, d'une beauté admirable. Vis-à-vis de la porte étoient attachés quatre écus. Le Roi-d'armes étant entré dans une troisième tente, vit quatre lions qui se levèrent sur leurs pieds. Un jeune enfant leur donna à chacun un petit coup de baguette. Le Roi-d'armes apperçut dans cette tente quatre armures des plus brillantes, & un pareil nombre de belles épées bien dorées. Derrière un rideau qui se leva, Jérusalem vit quatre Chevaliers assis. Ils avoient le visage couvert d'un grand voile de soie très-clair, qui, sans les empêcher de voir, mettoit dans l'im-

poſſibilité de les reconnoître. Leurs éperons étoient chauſſés; ils tenoient leur épée nue, la pointe en bas, & le pommeau ſur l'eſtomac.

Jéruſalem vint rendre compte au Roi de ce qu'il avoit vu. A peine Sa Majeſté avoit-elle fini de dîner, qu'on reçut avis de la venue des quatre Chevaliers. Un moment après parurent quatre jeunes enfans, portant des pourpoints d'étoffe d'argent avec des caſaques ſans manches, tailladées, découpées & ornées d'une riche broderie. Ils menoient chacun un lion attaché à une chaîne d'or qui leur paſſoit au col. Les quatre Chevaliers marchoient enſuite, montés ſur des haquenées blanches. Ils mirent pied à terre, à quelques pas du Roi, & le ſaluèrent par une ſimple inclination de tête. Un des enfans s'approchant de lui avec ſon lion, l'un des Chevaliers lui mit un papier dans la gueule, lui parla à l'oreille & le détacha; le lion vint droit au Roi, & lui préſenta le papier qui contenoit ces mots:

« Tous ceux qui verront ces préſentes lettres ſauront que les quatre

frères d'armes, en présence du Sénat de Rome, des Cardinaux de Pise, de Terra-Nuova, de Saint-Pierre de Luxembourg, du Patriarche de Jérusalem, de Messire Alberto Campobasso & Messire Louis Colonne &c, &c, m'ont ordonné à moi Notaire Impérial, de dresser un acte public, pour certifier que ces quatre Chevaliers prouvent leurs quatre quartiers de père & de mère, d'oncle & de tante, & que personne ne peut leur disputer l'ancienneté de leur Noblesse. En foi de quoi, moi, Notaire public, j'ai signé : *Ambrosine de Montona* ».

Le Roi leur fit écrire, par un de ses Secrétaires, qu'ils étoient les bienvenus. Ils remercièrent Sa Majesté par une profonde révérence. Un autre enfant s'approcha avec son lion ; le Roi trouva ce papier dans sa gueule.

« Ayant appris à Rome que le très-haut & très-puissant Roi d'Angleterre accordoit toute sûreté à ceux qui se rendroient dans son heureuse Cour, nous, les quatre frères d'armes, sommes venus pour y combattre à outrance,

C'eſt pourquoi nous ſupplions Votre Alteſſe de nous permettre le combat ».

Le Roi répondit qu'ils étoient les maîtres de choiſir le lieu, l'heure & le jour. Le troiſième inconnu détacha ſon lion qui portoit cet écrit : « S'il ſe trouve quelques Chevaliers qui veuillent combattre à outrance, ils peuvent venir ſous nos tentes, & trouveront pour deviſe une hune de vaiſſeau, portée ſur un arbre qui n'a ni feuille, ni fruit, ni fleurs, & que l'on appelle ſycomore ; & autour de cette hune quatre écus peints en or & en flammes, dont chacun a ſon nom. L'un s'appelle *valeur*, l'autre *amour*, le troiſième *honneur*, le quatrième *intrépidité*. Le Chevalier (diſoit cet écrit), qui touchera l'écu qui s'appelle *amour*, ſera obligé de combattre à cheval ; & celui qui ſe défendra aura une caſaque de toile & un ſimple harnois. Le combat ne finira que par la mort & la victoire, ſans qu'on puiſſe le ſuſpendre, pour raccommoder quelque pièce du harnois que ce ſoit ; les harnois ſeront ſans aucune fauſſe fabrique, tels qu'on les porte à la guerre.

» Celui

» Celui qui touchera l'écu de *l'honneur*, se battra sans casaque, sans bouclier & sans autre arme défensive que le harnois. Les lances auront sept palmes de longueur, & seront armées d'un fer très-aigu. Si la lance se rompt, les combattans pourront en changer, & courront l'un contre l'autre jusqu'à la mort ou à la victoire.

» Celui qui touchera l'écu qui se nomme *valeur*, combattra à cheval avec une selle & une garniture de bride d'acier, les étriers déliés, les corselets de vingt livres, & une seule lance longue de treize palmes, avec un fer à pointe de diamans; la grosseur à volonté. L'épée aura quatre palmes de longueur; la dague & la petite hache, au choix du Chevalier; & sur la tête une salade avec la visière. Si la hache tombe de la main, le Chevalier pourra la ramasser, tout autant de fois qu'il lui sera possible de le faire : mais il ne sera permis à personne de la lui donner.

» Le Chevalier qui touchera l'écu de l'*intrépidité*, combattra à pied avec quatre sortes d'armes, la lance, le

poignard, l'épée & la hache à deux mains. La lance à son choix; l'épée aura le fil s'il lui convient. Le combat ne finira que par la mort ou la victoire. Si le vaincu demeuroit sain & sans aucune blessure, il sera tenu de se remettre au pouvoir de la Dame que nommera le vainqueur. La mort étant un danger égal, nous pardonnons de bon cœur à quiconque nous la donnera, comme nous demandons pardon à ceux que nous serons forcés d'outrager».

Après cette cérémonie, qui fut longue, les Etrangers montèrent à cheval & retournèrent à leur tente. Tous les Chevaliers brûloient d'impatience de se mesurer avec les quatre inconnus. Tiran craignoit d'être devancé: il avoit caché ses projets. Il se donna à peine le temps de faire peindre quatre grandes bannières qu'on devoit porter devant lui, & de faire faire quatre cottes-d'armes pour deux Rois-d'armes, un Héraut & un Poursuivant. Aussi-tôt que son équipage fut en état, il assembla toutes les Demoiselles les plus jolies & de la plus grande distinction, &

leur donna les quatre écus à porter. Il pria quelques Chevaliers de l'accompagner ; il se rendit aux tentes des Etrangers ; ils abaissèrent la hune, afin que les Demoiselles pussent en approcher.

La première qui se présenta fut la belle Agnès ; elle toucha par préférence l'écu d'*amour*. Lorsque tout fut prêt pour le combat, les Chevaliers inconnus écrivirent sur la porte du champ clos, que le Chevalier qui avoit touché l'écu d'*amour* eût à se trouver dans trois jours au camp. Le jour venu, le combat se livra en présence de toute la Cour & au bruit des trompettes. Les combattans fournirent plusieurs carrières avec beaucoup de grace & d'adresse. La fortune favorisa Tiran, qui rencontra son ennemi dans l'épaule gauche & lui cassa le bras. On l'emporta, & il mourut de sa blessure. Les trois autres ne témoignèrent pas la moindre douleur ; seulement ils se vêtirent d'une étoffe rouge en signe de vengeance. Le hazard des combats ne leur fut pas plus favorable ; Tiran leur fit mordre la poussière. On apprit que les quatre

inconnus étoient le Roi de Friſe, le Roi d'Apollonie, le Duc de Bourgogne, & le Duc de Bavière.

La mort du Roi de Friſe ayant été portée en ſes Etats, y répandit une conſternation générale. Le Chevalier Dom *Kirie-Eleyſon* de Montauban, qu'on croyoit deſcendu des anciens Géans, qui joignoit à une haute taille beaucoup de force & de courage, jura publiquement de venger la mort du Prince. Il s'embarqua, & arriva dans peu de jours à Londres. Ayant obtenu audience du Roi, il lui dit qu'il venoit demander juſtice d'un faux Chevalier qui ſe faiſoit nommer Tiran le Blanc, qui avoit tué par trahiſon deux Rois & deux Ducs. Tiran, après avoir fait lecture de la lettre de Dom *Kirie-Eleyſon*, demanda le combat, qui lui fut octroyé. Il ſortit encore vainqueur de ce combat. Thomas de Montauban, s'étant préſenté pour venger la mort de Dom Kirie-Eleyſon, n'y trouva que de la honte. Il avoit ſoutenu que Tiran avoit tué les Princes par trahiſon ; celui-ci le força de ſe rétracter & de demander la vie. Le vainqueur

la lui laiſſa, & fut conduit hors des barrières par Thomas de Montauban : on l'obligea de marcher à reculons devant Tiran, qui tenoit l'épée nue d'une main & le poignard de l'autre. Lorſqu'ils furent aux barrières, on déſarma le vaincu, & on jeta toutes les pièces de ſon armure l'une après l'autre hors la lice. Les Juges du camp le déclarèrent déloyal, parjure & faux Chevalier. Il fut enſuite mis hors des barrières toujours à reculons, & conduit de la même manière à l'Egliſe de Saint-George, au milieu des huées & des injures des enfans. Là, en préſence de tout le monde, un Pourſuivant prit de l'eau chaude dans un baſſin d'étain, & la lui jeta au viſage, en criant : *C'eſt là le faux Chevalier qui s'eſt dédit & qui s'eſt parjuré.* Thomas de Montauban guérit de ſes bleſſures : mais il alla cacher ſa honte dans un Cloître & ſous un habit de Moine.

C'eſt ainſi que Tiran, couvert de gloire & de bleſſures, faiſoit porter ſon nom par la renommée. Ce nom, qui arrivoit glorieux aux oreilles des Demoiſelles, leur donnoit une grande

envie de connoître Tiran. Nous ne le ſuivrons point dans toutes ſes courſes : nous ne le ſuivrons point à Rhodes, qu'il ſecourut ; ni en France dont il fut obligé de s'éloigner promptement pour venir au ſecours de l'Empereur de Conſtantinople, preſſé par les Troupes du Grand Turc. C'eſt à Conſtantinople que ſa deſtinée fut fixée irrévocablement auprès de l'Infante Carméſine.

A peine il avoit abordé dans cette vaſte Capitale d'un grand Empire, que l'Empereur lui remit le bâton de commandement, en lui diſant : = Je me démets en votre faveur de toute mon autorité ; c'eſt à vous de mener toutes mes Troupes à la victoire. Madame, dit-il à l'Impératrice en lui préſentant Tiran, voici votre Capitaine général qui vient vous faire la révérence =. L'Infante Carméſine étoit auprès de l'Impératrice. Auſſi-tôt que Tiran eut jeté les yeux ſur elle, il ne put ſe défendre de dire à l'Empereur, en faiſant ſemblant de fixer des tableaux : = Je n'avois pas cru trouver ici d'auſſi belles choſes que ce que je vois =.

L'Infante n'étoit pas plus calme : elle questionna beaucoup Diosébo, cousin & compagnon d'armes de Tiran; elle écouta avec avidité les récits de ses hauts faits. Stéphanie, sa cousine & sa Confidente, reçut, pas plus tard que le soir même, la confidence de ses secrètes pensées. Il n'y eut pas jusqu'à la Veuve Reposée, qui, en sa qualité de Nourrice de la Princesse, ne se crût en droit de donner son avis.

Le lendemain matin Tiran parut vêtu d'un superbe habit brodé. Une broderie de perles dessinoit sur son manteau cette devise : *Une en vaut mille, & mille n'en valent pas une.* Il portoit à la main le bâton de commandement que l'Empereur lui avoit remis. Quoique l'Empereur ne fût pas encore habillé, il ordonna qu'on fît entrer le Général. L'Infante le peignoit alors, & lui donna ensuite à laver comme elle faisoit tous les matins. Cette Princesse n'étoit couverte que d'une simple robe brodée d'une herbe qu'on appelle *l'amour vaut*, avec des lettres qui formoient cette devise : *Non pour moi.* Lorsque l'Empereur

fut habillé, il demande à Tiran (qu'on avoit dit incommodé) ce qu'il avoit ſenti la veille. = Mon mal ne vient que du changement d'air; celui de ce Pays me ſemble un peu vif pour nous autres Occidentaux =. La Princeſſe, regardant Tiran avec un ſourire qui lui montroit qu'il avoit été entendu, lui dit: = Chevalier, ce mal n'eſt dangereux que pour les Etrangers qui ne ſavent pas le gouverner =. Tiran ayant été contraint de ſuivre l'Empereur, l'Infante prit Dioſébo par la main, & lui dit: = Je n'ai pas dormi de toute la nuit: ce que vous m'apprîtes hier ne m'a pas permis de fermer l'œil. = Nous n'avons pas plus dormi de notre côté, répondit Dioſébo =.

Le départ de Tiran étoit ordonné; les Troupes alloient marcher; il n'avoit pas pu trouver ni faire naître l'occaſion de rencontrer l'Infante; elle vint enfin, cette occaſion ſi attendue. Il oſa s'expliquer à demi-mot. L'Infante feignit de ne l'avoir entendu qu'à demi; & ſi elle ne lui permit pas de baiſer ſa main pardeſſus, ce qui auroit marqué quelqu'autorité, elle l'ouvrit &

Tiran la baisa en dedans en signe d'amour. Ce n'étoit pas assez : il brûloit de parler plus clairement, & cette impatience le rendoit triste. L'Infante s'en apperçut. Il fit acheter un miroir & le cacha dans sa manche ; il s'approcha de la Princesse. = Généreux Chevalier, lui dit-elle, votre mal me touche ; confiez-le-moi, & soyez persuadé que je le partagerai. = Madame, parlons, s'il vous plaît, de choses plus gaies que ne le peuvent être les passions d'un simple Chevalier tel que moi. = Il n'y a rien dans le monde dont je ne vous fisse part, si vous me témoigniez la moindre curiosité. Se peut-il que vous me refusiez, moi qui vous en prie au nom de ce que vous aimez le plus ? = Madame, répliqua le Chevalier, vous me parlez de façon que je ne puis me dispenser de vous obéir. Songez que vous l'ordonnez : j'aime. = Apprenez-moi donc l'objet de votre passion =. Alors le Chevalier tira le miroir de sa manche, & le présenta à la Princesse. = Le portrait que vous verrez, peut seul me donner la vie ou la mort. Que Votre Altesse lui recom-

mande de me traiter favorablement =. La Princeſſe prit le miroir, & paſſa dans ſa chambre précipitamment, dans l'eſpoir de trouver le portrait de quelque femme dans cette boîte : mais lorſqu'elle n'y apperçut que ſes propres traits, il ne lui fut plus permis de douter des ſentimens que Tiran avoit conçus pour elle. La Veuve Repoſée entra ſur ces entrefaites ; la Princeſſe lui laiſſa voir toute ſa joie & ſon émotion. = Quel train vous allez ! un pied n'attend pas l'autre. Eſt-ce ainſi qu'il vous eſt permis de regarder un homme que l'Empereur votre père a reçu à ſon ſervice ? Voulez-vous, pour un ſemblable Aventurier, expoſer votre gloire & votre réputation ; devenir la fable de l'Univers, & l'objet du mépris de tant de Princes & de Rois qui recherchent votre alliance = ? L'Infante mit un terme au babil de la Nourrice en paſſant dans ſa garde-robe, & en priant Stéphanie de lui parler du Chevalier avec des expreſſions plus dignes de lui.

Tiran ne l'aborda qu'avec embarras. Elle ne daignoit point lui adreſſer la

parole. Surpris d'un accueil si froid : = Eh ! Madame, dit-il, quelle peut être la cause du chagrin que je vois sur votre visage ? = Il n'y en a point d'autre que votre conduite avec moi ; vous osez me parler d'amour, & me témoigner ouvertement votre folle passion. Si on vient à la soupçonner, que dira-t-on de moi ? Il faut, pour prévenir ce malheur, que je me hâte d'aller moi-même découvrir votre audace à l'Empereur mon père, & que je prouve par-là à tout l'Empire que, si par mes bontés j'ai eu le malheur de vous inspirer tant de témérité, du moins je n'ai pas eu la foiblesse de vous la pardonner. = Ah ! Madame, vous ignorez quelle est la force de l'amour : votre vertu ne vous a pas permis de connoître quels sont les effets de cette passion. Non, Madame, je n'ai point oublié ce que je vous dois. Mais je vois que vous êtes inexorable ! Eh bien, Madame, il faut vous satisfaire ; il faut cesser de vous offenser ; il faut éteindre dans mon sang un amour qui vous irrite & qui ne peut finir qu'avec ma vie. Votre beauté vous fera

mille adorateurs, dont le rang, le pouvoir, les exploits, surpasseront les miens ; mais il n'en sera point qui vous aime autant que moi. Adieu, Madame ; songez quelquefois à un homme dont votre seule rigueur aura causé la mort. Je veux que mon tombeau en instruise l'Univers ; je veux que l'on grave dessus : *Ci gyt Tiran le Blanc, qui mourut par trop aimer* =. En achevant ces paroles, Tiran se retira avec précipitation. La Princesse, frappée de l'état où elle l'avoit vu sortir, craignit les suites de son désespoir : = Ah ! ma chère Stéphanie, s'écria-t-elle, je ne le verrai plus ; il va mourir. Je connois son courage & la violence de son amour. Allez le trouver ; instruisez-le de ma douleur ; qu'il vive, qu'il espère =. Stéphanie trouva Tiran plongé dans le dernier désespoir. = Eh ! quoi, lui dit-elle, voulez-vous perdre ce que vous avez acquis d'honneur & de réputation, pour quelques paroles que ma Maîtresse vous a dites ? ignorez-vous le caractère des femmes ? croyez-vous qu'il leur soit permis de laisser paroître leurs

vrais sentimens ? Oubliez ce que la Princesse vous a dit, elle vous en conjure : c'est par ses ordres que je viens vous en assurer. = Non, non ; n'espérez pas me tromper : mes maux sont à leur comble ; mon cœur ne peut plus en supporter le poids ; je meurs pour la plus belle & la plus respectable Princesse de l'Univers =. La Princesse, peu rassurée par Stéphanie, avoit jeté un voile sur sa tête pour ne pas être reconnue, & s'étoit rendue dans l'appartement de Tiran. Elle ne put se défendre de verser des larmes en voyant sa douleur. = Chevalier, lui dit-elle, si mes discours vous ont blessé, pardonnez-les-moi, je vous le demande ; perdez-en le souvenir =. Tiran, ivre de joie & respirant à peine, lui dit : = Vous serez toujours ma Souveraine =. La Princesse retourna promptement au Palais.

Il étoit impossible de différer plus long temps le départ. Tiran avoit passé les Troupes en revue ; il n'avoit plus que le temps de prendre congé. La Princesse lui dit : = Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il me fasse la grace

de vous revoir victorieux & plus grand qu'Alexandre. Demandez-moi, Tiran, ce que vous voudrez, & comptez que vous ne ſerez point refuſé. = Je ſais bien ce que je demanderois : mais vous ne voudriez pas me l'accorder. = Je ne prétends pas aller ſi vîte ; j'ai voulu vous dire ſeulement que ſi vous aviez beſoin des tréſors de mon père, j'en puis diſpoſer. = Non, Madame ; c'eſt une autre faveur que je voudrois obtenir. = Si je puis vous l'accorder, mon honneur ſauf, je ne vous refuſerai rien. = Je ne vous demande rien autre choſe que la chemiſe que vous avez actuellement. = La chemiſe, les habits, les diamans, & tout ce que je poſsède, je veux bien vous les donner =. En même temps elle paſſa dans ſa chambre, ôta ſa chemiſe, en remit une autre. Enſuite elle revint dans la grande ſalle, où, prenant Tiran en particulier, elle lui donna la chemiſe, qu'elle baiſa pluſieurs fois auparavant. Le Chevalier la reçut avec une extrême joie, & pria les Demoiſelles de la Princeſſe, au cas que l'Empereur le fît appeller, de dire

qu'il étoit allé prendre ſes armes, afin d'être plutôt en état de partir.

En effet il acheva de s'armer. Tandis que ſon couſin Dioſébo & Richard mettoient les ſoubre-veſtes brodées qu'ils avoient fait faire, Tiran mit pardeſſus ſes armes la chemiſe qu'il venoit de recevoir. Elle étoit de ſoie, avec de grandes raies couleur de feu, ſur leſquelles il y avoit des ancres brodées, & ces mots : *Qui eſt bien, qu'il s'y tienne.* Les manches en étoient fort grandes, & pendoient juſqu'à terre. Tiran releva la droite ſur ſon épaule, & la gauche juſqu'au milieu du bras ; il l'attacha avec une cordelière d'or. Au-deſſus étoit un Saint-Chriſtophe portant un Enfant Jéſus, d'un ouvrage très-riche. Dans cet état il alla prendre congé de l'Empereur. = Eh mon Dieu ! Général, quelle ſoubre-veſte avez-vous-là ? = Si Votre Majeſté en ſavoit toutes les propriétés, ſon étonnement ceſſeroit. La Demoiſelle qui me l'a donnée en partant de mon Pays, eſt la plus belle & la plus accomplie de l'Univers. La Princeſſe & les Demoiſelles de la Cour

me le pardonneront. = Il eſt vrai, dit l'Empereur, que jamais Chevalier n'acheva de grandes entrepriſes ſi l'Amour ne le ſoutenoit. = Je jure à Votre Majeſté, qu'au premier combat, nos amis & nos ennemis la remarqueront bien =.

Rien n'arrêtoit plus Tiran; il ſe rendit avec toute ſon armée, en peu de jours, en préſence du camp des Maures qui faiſoient le ſiége de la Ville de Pellidas. Il ne tarda pas de donner la bataille; elle fut terrible, & le carnage affreux. L'Infante, qu'une trop longue abſence déſoloit, ſous le prétexte de voir une armée détermina l'Empereur à venir au camp: elle n'y cherchoit que Tiran. = Chevalier, lui dit-elle, j'ai tout riſqué pour avoir la conſolation de vous voir; c'eſt l'Amour ſeul, non la curioſité, qui m'a conduite ici. J'ai trompé l'Empereur; peut-être ne tromperai-je pas nos jalouſes: mais je m'expoſe à tout; je ne pouvois plus long-temps ſupporter votre abſence. = Vos bontés, Madame, ne ſervent qu'à redoubler ma peine. La vue de vos beautés me tranſporte hors de moi-

même ; elle me ravit l'usage de la raison. Votre amour n'approche pas du mien. Quelles marques m'en donnez-vous ? des discours, des paroles que la bouche prononce & que le cœur peut démentir. Est-ce-là ce que vous me promettiez à mon départ ? Reviens, vainqueur, disiez-vous, & tu obtiendras le prix de ton amour =. La Princesse lui dit tendrement : = Donnez-moi cette main qui a vaincu des Rois ; & souvenez-vous que la mienne ne vous sera jamais ravie =. Tiran s'inclina, & couvrit cette main de mille baisers brûlans.

L'Empereur voulut récompenser Tiran, qui refusa toutes les graces comme étant au-dessous de lui. Il étoit résolu de n'accepter jamais aucun titre qui ne vaudroit point celui d'Empereur. Les Turcs toujours vaincus, & revenant toujours au combat, avoient proposé des articles de paix : celui qui sembloit devoir unir les deux Nations d'un lien indissoluble, étoit le mariage de l'Infante Carmésine avec le Soudan. Tiran, frappé d'un coup de foudre à cette nouvelle, auroit voulu noyer les Maures

dans leur sang ; il s'écria : = Je promets à Dieu de ne retourner jamais dans ma Patrie qu'après m'être trouvé dans une bataille où il y ait plus de quarante mille Maures, & que je n'en sois vainqueur ; je promets à Dieu, & à la Dame que je sers, de ne dormir dans aucun lit, & de ne pas mettre de chemise, jusqu'à ce que j'aie tué ou fait prisonnier un fils de Roi ou un Roi =.

Les Ambassadeurs, ayant entendu ce vœu, ne comptèrent plus sur la paix, ni sur le mariage de l'Infante avec le Soudan. Tiran se prépara à marcher contre eux : il étoit délivré d'un rival dangereux ; l'Infante lui restoit encore, l'espoir revint tout entier dans son cœur.

Oh ! filez, coulez, journées heureuses ! S'il nous étoit permis de suivre Tiran, de rendre compte de tous ses momens, peut être notre Extrait seroit-il plus attachant pour plusieurs de nos Lecteurs ; mais à coup sûr il déplairoit au plus grand nombre. Pour remplir du moins notre tâche, nous devons faire connoître le Héros & le Roman. Eh

bien, Tiran étoit à Conſtantinople ce que le petit Jehan de Saintré étoit en France, avec cette différence que Jehan étoit modeſte, un Page aimable & pudibond; Tiran eſt au contraire un Amoureux d'une eſpèce qui n'eſt pas rare. Il ne connoît point la carte du tendre, cette carte qui marque tant de degrés avant d'arriver au point du bonheur. Il va toujours. La nuit, le jour, tout lui eſt égal; nulle part il n'eſt contraint. Il trouve Plaiſir-de-ma-Vie, la meilleure pâte des Confidentes; une Infante qui ſe défend comme on cède..... Si nous peignions de la ſorte Tiran, on riroit quelquefois; on riroit de le voir obligé de ſe jeter à terre, & de le voir couvert des robes de la Princeſſe qui le déroboient aux yeux de l'Empereur & de l'Impératrice; on riroit de voir l'Infante continuer ſa toilette aſſiſe ſur le dos de Tiran..... Nous obſerverons ſeulement que s'il eſt vrai que les Romanciers peignent les mœurs du jour, celles de ce temps-là étoient un peu ſingulières. L'Infante reſſembloit un peu trop à la Dame aux belles Couſines. Même amour, même

manière, même envie d'enrichir son Amant. L'Infante offroit des sacs d'or à Tiran ; la Dame aux belles Cousines n'offroit pas des sommes aussi fortes, mais elle paroit Petit-Jehan.

Suivons le Roman. Les beaux jours de Tiran alloient s'éclipser ; la jalousie devoit les obscurcir. L'Infante avoit une Nourrice : c'étoit la Veuve Reposée. Cette Veuve n'étoit pas vieille; elle étoit belle encore ; elle aimoit en secret Tiran. Lassée de souffrir en silence, elle chercha des moyens plus efficaces. La calomnie, une trame affreuse fit le désespoir de Tiran. L'Infante aimoit à respirer l'air dans son jardin; elle aimoit à s'entretenir avec un Jardinier Nègre qui étoit à son service, & qui étoit jeune. La Veuve Reposée fit modeler un masque avec les mêmes traits du Jardinier & parfaitement ressemblant, prit ses vêtemens, & pria Plaisir-de-ma-vie de s'en revêtir & de badiner avec l'Infante aussi familièrement qu'il étoit possible. Plaisir-de-ma-Vie, qui étoit vive & étourdie, se prêta à un jeu qui paroissoit sans conséquence. Cela fait, la Veuve Reposée

rechercha Tiran. = Pauvre Tiran, disoit-elle toutes les fois qu'elle le rencontroit... ! =. Enfin, elle trouva un moment favorable. = Vous aimez, vous croyez être aimé : ah ! que vous êtes dans l'erreur ! La Princeſſe non-ſeulement vous trompe, elle eſt indigne de votre affection. Si vous ſaviez... =. Elle s'arrêta avec un ſourire myſtérieux.... Tiran étoit tout oreilles. = Si je ſavois, dites-vous ! Eh bien ! = Oh ! vous ſeriez trop affligé ! = Eh ! qu'importe, méchante Veuve ? le mal eſt fait ; vous avez verſé dans mes entrailles du poiſon, du feu, l'enfer tout entier ; continuez. = Non. = Non, dites-vous ! il vous ſied bien de vous arrêter : ce n'étoit point-là votre intention, quand vous avez commencé. = J'ai mal fait ; laiſſez-moi ; je n'ai plus rien à dire. = Tu parleras, ou... =. Le geſte fut terrible. La Veuve Repoſée en pâlit, ſes genoux tremblèrent. = Aſſied-toi, méchante Veuve ; aſſied-toi & parle. = Puiſque vous le voulez, je vous dirai que la Princeſſe eſt amoureuſe du Nègre Jardinier. = Eſt-il poſſible ? = Oui, beau Chevalier ;

cet amour n'eſt pas contraint. L'heureux Nègre, tous les ſoirs, eſt introduit dans un lieu où vous voudriez être. . . . = N'achevez pas, n'achevez pas . . . ! Quelle infamie ! Eh bien. . . . Non, non ; n'achevez pas. . . . . Mais d'où ſavez-vous tout cela ? = Vous ſavez que j'ai la confiance de la Princeſſe. = Vous avez ſa confiance, & vous venez la trahir =. A cette apoſtrophe inattendue, la Veuve rougit & ſe tut. = Il n'y a qu'un grand motif qui ait pu vous déterminer à cette perfidie. = Perfidie ! non. Venir au ſecours d'une perſonne. . . . = Achevez. Vous m'aimez peut-être plus que vous n'êtes attachée à la Princeſſe . . . . ? Ah ! c'eſt toujours le prétexte des calomniateurs & des ames baſſes ; ils vont tout révelant, toujours diſant, & toujours calomniant. Ennemis de tous les abſens, ils ne flattent que ceux qu'ils voient. . . . As-tu penſé que j'eſtimerois aſſez peu l'Infante pour ajouter foi à tes menſonges ? l'as-tu penſé . . . ? Il n'eſt que trop vrai que je l'eſtime, que je l'idolâtre, & que je crois tout. . . . Je l'offenſe. . . . Elle perfide ! elle odieuſe. . . !

Misérable Veuve, si demain tu ne me places point de manière que je puisse voir ce qui se passe dans le jardin, ce fer que tu vois sera rougi de ton sang. = Demain vous n'aurez plus aucun doute. Mais..... que me donnerez-vous ? = Tout ce que tu voudras. = Tout ce que je voudrai...! Ah! plût aux Dieux!... Tenez-vous prêt pour demain au soir =.

Il en fit la promesse. Il fut tenté d'aller se jeter aux pieds de l'Infante, & de lui dire : = Voilà ce qu'on m'a dit; je viens à vous parce que je ne l'ai pas cru : rassurez-moi. Il voulut se conduire de la sorte ; il le devoit : mais il prit le parti contraire. Désespéré des nouvelles pensées qu'on lui avoit inspirées, tout en cherchant à les repousser, il ne songea point à s'éclaircir : il aima mieux laisser l'objet de son désespoir & de son idolâtrie sous le joug odieux du soupçon, que de revenir à lui avec toute la tendresse & toute la bonne foi d'un Amant alarmé. L'Infante lui adressa vainement les souris accoutumés ; en vain lui fit-elle ces yeux brillans & ouverts, si tendres

& ſi touchans ; le malheureux Tiran ne retrouva, pendant toute la journée, pas une de ces paroles ſi douces qui arrivoient ſi vîte au cœur de l'Infante. Il attendoit le ſoir : le ſoir vint, il s'éloigna.

La Veuve Repoſée avoit prévenu Plaiſir-de-ma-Vie, qui s'étoit traveſtie. L'Infante deſcendit dans le jardin ; Plaiſir-de-ma-Vie accourut vers elle & ſe précipita dans ſes bras. Tiran étoit déjà caché, & voyoit tout. Il faut que nous ajoutions que le Roman n'eſt pas trop chaſte. Que devint Tiran ? il monta dans la chambre de la Veuve Repoſée, ſe jeta ſur ſon lit & s'abandonna à la plus cruelle douleur. Le jour, l'Univers, l'Infante, tout lui étoit odieux. La Veuve ſe préſenta devant lui, dans un habit de fête. Sa parure demandoit d'avance le prix que ſa bouche venoit réclamer. Eh ! qui ne ſe flatte un peu ou beaucoup ! Elle s'étoit flattée.... = Tiran, dit-elle, Tiran = ! Et elle fit une pauſe. = Que me demandez-vous ? = Ah ! beau Tiran, le prix de mon ſervice. = Service affreux : ſi le prix eſt proportionné, tremblez.

= Que

= Que je tremble ! ah ! je n'ai plus de crainte. = Prenez tout mon bien ; je vous le donne : mais laissez-moi =. Elle ne se rebutoit point, venoit lui soulever la tête ; elle essuyoit ses larmes..... Tiran s'étoit levé du lit; il regardoit par la fenêtre, & vit dans le jardin le Nègre Jardinier qui chantoit & sautoit, en portant sous son bras un panier de jonc rempli de laitues fraîches. = Tu ne chanteras pas davantage ton bonheur =. Il descend avec fureur, court à lui, le joint & lui coupe la tête. Après cette vengeance, il remonte dans ses appartemens, & ne veut voir personne. Diosébo ne comprend rien à sa colère; l'Infante n'osoit lire dans cette énigme ténébreuse. Elle accusoit Tiran, dont la conduite étoit inexplicable. L'Empereur n'étoit pas moins étonné. L'armement ordonné pour courir sur les Maures, étoit prêt; Tiran fit dire qu'il ne demandoit pas mieux que de partir, & il monta sur le vaisseau qui lui étoit destiné. Il partoit sans avoir vu l'Infante, sans avoir daigné lui faire le moindre reproche.

Heureusement il arrive toujours que les Amans ont des Confidens. Plaisir-de-ma-Vie étoit témoin des larmes que l'Infante versoit; elle ne craignit point de s'exposer aux vagues d'une mer agitée, se jeta dans un esquif, & vint aborder le vaisseau de Tiran qui alloit lever l'ancre. = Vous partez, lui dit-elle, sans avoir vu la Princesse; ingrat, si vous ne l'aimez plus, avez-vous pu oublier qu'elle vous aime? = Elle m'aime! = Oui; & qui vous a donné le droit d'en douter? = Je ne doute plus. J'ai vu. = Vous avez vu! = Ces deux yeux ont vu, je rougis de le dire.... Aurois-je pu soupçonner cette infamie? J'ai vu la Princesse dans les bras de son Nègre Jardinier; je l'ai vue entrer dans sa cabane, & en sortir dans un désordre..... = Quoi! c'est cela qui vous oblige à partir, à vous éloigner de la Princesse? = Que falloit-il de plus? = Il falloit parler plutôt. Le Nègre, c'est moi qui avois mis sur ma figure le masque noir que la Veuve Reposée avoit fait modeler; c'est moi qui suis entrée dans la cabane. = Vous voulez m'en imposer,

Votre attachement pour la Princeſſe vous engage à faire ce menſonge. = Un menſonge ! je n'en ai jamais fait, pas même de ceux qui ſont permis avec ſon Amant : le maſque & l'habit ſont cachés encore ſous mon lit ; ſi vous voulez vous en éclaircir, envoyez un de vos Ecuyers =. Tiran n'héſita pas ; il envoya un de ſes fidèles Varlets, qui ſe nommoit Hipolite. Dans cet intervalle, la mer étant devenue plus groſſe, le vent ayant redoublé, le cable qui tenoit à l'ancre fut caſſé. Le vaiſſeau prit le large. Dans le même temps le Varlet accouroit, & montroit du rivage & le maſque & l'habit. Tiran, ſorti de la plus horrible peine, tomba dans une autre qui n'étoit guères moindre. Déſabuſé lui-même, il ſentoit le beſoin de déſabuſer l'Infante. Plaiſir-de-ma-Vie, qui voguoit ſur la mer malgré elle, n'étoit pas plus contente. Des trois vaiſſeaux qui devoient faire voile avec Tiran, deux furent jetés par la tempête ſur des écueils ; le ſien vint ſe briſer ſur les côtes de Tunis. Il s'étoit déjà préparé à la mort ; s'étoit couvert de ſes plus beaux habits ;

avoit pris une bourſe dans laquelle il avoit mis mille ducats & un billet qui contenoit ces mots : « Je prie celui entre les mains de qui mon corps tombera, de lui donner une ſépulture honorable ; je ſuis Tiran le Blanc de Bretagne, de la Maiſon de la Roche Salée, & Général de l'Empire Grec ». L'équipage étoit sûr de ne pouvoir éviter la mort ou l'eſclavage. Tiran fit cette prière à la mère de Dieu : « O Sainte Mère ! qui faites obtenir le pardon des péchés, vous qui fûtes Vierge avant, pendant & après l'enfantement, pardonnez à mon ame comme je crois ce miracle » ! Il ne voulut jamais abandonner le bâtiment, & engagea, par ſes promeſſes, deux Matelots d'avoir ſoin de Plaiſir-de-ma-Vie. L'un d'eux prit un morceau de liége ; & ſe l'étant attaché autour du corps, il mit la Demoiſelle ſur ſon dos ; l'autre l'aidoit à la porter. Un coup de mer ſépara les deux Matelots : celui qui avoit le liége ſe noya ; l'autre, après avoir fait ſes efforts pour aider à Plaiſir-de-ma-Vie, fut obligé de l'abandonner. Elle étoit près de terre ; ſon bonheur voulut

qu'un flot la pouſſa ſur le ſable du rivage. Des Maures étoient accourus, & ſe diſputoient les malheureux échappés du naufrage. Elle voyoit, à la lueur des éclairs, briller leurs épées; & quand elle appercevoit quelqu'un venir de ſon côté, elle rentroit dans la mer.

Le hazard, qui lui étoit ſi favorable, lui fit découvrir la cabane d'un Pêcheur, dans laquelle ſe trouvoient deux peaux de mouton qu'elle s'attacha autour du corps. Elle étoit accablée de laſſitude & s'endormit. Les chants d'un vieillard Maure l'éveillèrent; elle tomba à ſes genoux. Le Maure la releva. = Vous n'avez rien à craindre. Sachez, Demoiſelle, que j'ai été long-temps Eſclave en Eſpagne, dans un Village dont la Dame me donna la liberté pour avoir ſauvé la vie à ſon fils que l'on aſſaſſinoit; elle me donna des habits & de l'argent, & me fit conduire à Grenade. Vous pouvez en revanche vous attendre à tous les bons traitemens que je pourrai vous faire. J'ai une fille

veuve, qui voudra bien vous regarder comme sa sœur ==.

Revenons à Tiran : il étoit resté dans le vaisseau avec un seul Matelot. Voyant qu'il étoit prêt à couler bas, il se jeta à la mer dans l'espérance de gagner la côte à la nage. La terre étoit peut-être plus à craindre pour lui que la mer. Il avoit tant fait de mal aux Turcs dans la guerre de Constantinople, que s'il venoit à être reconnu, les horreurs d'un éternel esclavage n'étoient pas ce qu'il avoit le plus à redouter. Il se traîna dans une caverne.

Le sommeil vint encore au secours de Tiran. Le sommeil est l'ami des malheureux : quel réveil ! quelle solitude ! la mer grondant à ses pieds, de hauts rochers couverts d'écume, un sable mouillé, quel spectacle pour Tiran ! Eh bien ! son plus grand tourment étoit dans sa pensée. Il avoit abandonné l'Infante : cet outrage faisoit son désespoir. Non, ce n'étoit point à lui qu'il pensoit ; il avoit un soin plus précieux à remplir. Il avoit un

hommage à rendre, des souvenirs à donner auparavant à l'Infante. Il est bien vrai qu'un Amant n'est jamais seul. Tiran cherchoit la Princesse dans les Cieux. Il ne voyoit point d'autre place pour elle sur ce rivage effrayant ; il la conjuroit d'oublier l'outrage qu'il lui avoit fait en s'éloignant. Que ne pouvoit-elle entendre les sermens, les prières qu'il lui adressoit ! l'amour a aussi une ferveur. Quand il est malheureux, il est si tendre ! il est si bon ! ... Peut-être devrions-nous dire ce qu'étoit devenue l'Infante. Nos Lecteurs voudront bien prendre patience ; il faut suivre Tiran. La faim le pressoit. Un poisson que la vague lance comme un trait sur le rocher, vient tomber à ses pieds : voilà l'aliment que les ondes lui envoient. Des coquillages hérissés restoient à sec sur la rive : voilà Tiran retourné vers les premiers âges de l'homme. Seul, abandonné, il ramasse le coquillage & le poisson. Des rameaux desséchés sur leur racine pendoient sur le sommet d'un rocher ; il gravit, arrache les rameaux & la souche, redescend & épuise son génie à allumer du feu

avec les étincelles que la pierre tiroit de ſon ſabre. Il réuſſit ; le feu pétille, le vent l'attiſe ; le poiſſon eſt cuit, dévoré. Une ſource qui filtroit en ſerpentant le long du rocher, & qui ſembloit ſéparer la terre mouvante du tuf par une ligne d'eau, lui préſenta une boiſſon mêlée de terre, recueillie avec peine. Ce n'étoit point cela qui le tuoit, c'étoient les ſouvenirs qui le déchiroient & l'accabloient. Deux jours entiers furent paſſés dans ces pénibles exercices. Pourquoi ne s'éloignoit-il pas ? Eh ! le malheureux ! il avoit été trompé par l'eſpérance. Ce vain eſpoir, qui nous berce tous, l'avoit retenu ſur le rivage. Il eſpéroit qu'un vaiſſeau paſſeroit ; cent fois il étoit monté ſur le rocher ; en vain il avoit porté ſa vue au loin, & fait flotter une ceinture : rien n'avoit répondu. La dernière nuit de ces jours d'attente, il dormit plus profondément. Le jour étoit déjà levé depuis long-temps, il dormoit encore.

Le Roi de Trémécen avoit envoyé un Ambaſſadeur à celui de Tunis : cet Ambaſſadeur, le meilleur Chevalier de

tout le Royaume, avoit la confiance de son Maître, & commandoit ses armées. Ce matin-là il étoit sorti pour chasser. Ses chiens ayant fait partir un lièvre, cet animal se sauva dans la caverne où Tiran s'étoit retiré. Sa vue arrêta les chiens qui se contentèrent d'aboyer. L'Ambassadeur approche : il est touché d'admiration & de pitié à la vue de Tiran. = Il arrive souvent, lui dit-il, que les plus grands Seigneurs sont prisonniers sur terre & sur mer, ou qu'ils font naufrage, comme il me paroît que tu l'as fait. Si tu es aussi brave que ton air le prouve, ne t'afflige point de ce que la fortune t'a conduit ici; prends confiance dans le grand Dieu qui gouverne le monde; c'est pour te rendre heureux qu'il t'a fait tomber entre mes mains. Je ne doute point qu'il ne t'ait donné des vertus qui répondent aux perfections dont il a orné ton corps. J'ai trois fils; tu seras le quatrième. = Je suis Noble, répondit Tiran, sans être Prince; & j'ai couru le monde pour acquérir quelque gloire. Je ne puis t'en

dire davantage. = Quel eſt ton nom? = Le Blanc =. L'Ambaſſadeur envoya Tiran dans un de ſes Châteaux: mais ſon fils le fit charger de fers, & retenir dans une priſon. La guerre, que le Roi de Trémécen ſoutenoit contre le Roi Eſcariano, éloignoit l'Ambaſſadeur qui commandoit les armées de ſon Maître. Il fut vaincu, & vint cacher ſa défaite dans le Château où étoit enchaîné Tiran le Blanc. Il fut étonné du traitement que ſon fils lui avoit fait. = Je te jure par Mahomet, lui dit-il, que mon indigne fils n'a point agi par mes ordres, & que je n'ai jamais eu d'autre deſſein que celui de te regarder comme mon fils. Quoique tu ne m'aies rien dit, je ſais que tu as paſſé ta vie dans les combats; les bleſſures, dont j'ai reconnu les cicatrices ſur ton corps, me ſont de sûrs garans de ta valeur & de ton courage. Nous venons de perdre une bataille contre un Roi dont les Troupes ſont plus nombreuſes & plus aguerries que les nôtres; tu me ſeconderas =. Tiran, ne pouvant entendre une propoſition

plus avantageuse, pria l'Ambassadeur de le conduire aussi-tôt au lieu du péril.

Il eut bientôt gagné la confiance du Roi de Trémécen. Vingt batailles remportées, des Rois faits prisonniers, toujours de l'héroïsme, toujours l'observance des devoirs de la Chevalerie. Il étoit couvert de blessures, & avoit délivré des Seigneurs Chrétiens Captifs chez les Maures. Il eût été bien étonnant qu'un Chevalier d'un aussi grand renom n'eût rien inspiré aux Beautés de la Mauritanie. La Reine de Trémécen étoit plus touchée de ses grandes qualités qu'il ne pensoit. On ne garde pas toujours dans le secret un amour qu'on se plaît à nourrir ; il faut enfin parler, ou se laisser deviner : Tiran ne devinoit rien ; la Reine se vit contrainte de s'expliquer plus clairement. Elle prit le moment de la première entrevue qu'il lui demandoit. Il n'étoit pas encore guéri de ses blessures ; la pâleur de son teint le rendoit intéressant. La Reine saisit ce prétexte qui ramenoit nécessairement l'entretien sur un ton doux & affectueux : c'étoit le ton

qui prêtoit le plus à l'accent d'une ame sensible. = Je revois la lumière, lui dit-elle, en te voyant; dis-moi, brave Chevalier, quelle est la cause de la maigreur que je remarque en toi? Est-ce la victoire? Ah! ne vas plus courir après elle. Qu'as-tu encore à lui demander? tu ne ferois que te surcharger de ses faveurs. C'en est assez. Tu n'as donc jamais aimé! On tient à la vie quand on aime; & toi, tu la prodigues. Si tu savois aimer, tu la conserverois davantage. Si tu voulois seulement regarder autour de toi. . . . . Mais parlons de tes services. Rien n'égale l'embarras où je me trouve de les récompenser. Je n'ai rien de plus précieux que ma personne; je t'en fais présent, & j'y joins les Etats qui m'appartiennent. Crois que j'aimerois mieux être ton Esclave que la Souveraine du Monde entier. M'entends-tu? = Madame, je n'ai plus cette liberté dont vous me croyez le maître. J'aime & je suis aimé. J'ai juré fidélité, servage; j'aimerois mieux mourir que d'avoir un reproche à me faire. Mais, après la Dame à qui j'ai tout donné, vous

êtes la première pour qui je donnerois ma vie. D'ailleurs, je suis Chrétien & vous êtes Maure. = Ah! s'il n'y avoit que cet obstacle, ne doute pas un seul moment qu'il ne fût bientôt franchi. Si l'attachement que tu as voué à une autre peut te permettre le changement, & si ta Religion est meilleure que la mienne, dis-le-moi, je te croirai, je me ferai Chrétienne..... Tu ne veux pas avouer peut-être que je n'ai pu trouver grace à tes yeux. Tes services, je ne les dois qu'à ta générosité, qu'aux loix de la Chevalerie. = Vous ne les devez qu'à vous même. Croyez que je ne puis continuer un langage qui ne vous est pas aussi propice que je le desirerois. Mais l'amitié peut-elle vous dédommager?.... Je puis vous donner tout, hormis ma tendresse =. Le desir d'étendre le domaine de la Religion Chrétienne inspira à Tiran le projet d'user de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de la Reine, pour la ramener au Culte du vrai Dieu. Ce soin étoit un des premiers devoirs recommandés par la Chevalerie. Il pressa la Reine d'abjurer le

Mahométiſme. Que n'auroit-elle pas pas fait pour lui ? = La gloire que tu as acquiſe dans le monde, lui dit-elle, me fait deſirer d'être ton Eſclave, afin de n'être jamais privée de ta vue. Je te prie de me faire donner le ſaint Baptême =. Tiran ſe fit apporter un baſſin d'or & un vaſe. Il fit découvrir la tête de la Reine, la fit mettre enſuite à genoux ; il dit : *Au nom du Père, du Fils & du Saint-Eſprit, je te baptiſe.* Cette converſion en amena beaucoup d'autres ; & Tiran, après avoir conquis ce Pays, eut le bonheur de lui donner des notions plus pures. Ce que la Reine venoit de faire, méritoit des ménagemens de la part de Tiran. Il s'éloignoit d'elle le moins qu'il lui étoit poſſible ; & la Reine, heureuſe de le voir & de l'entendre, ſembloit ne deſirer rien de plus. Mais elle ne ſoutenoit point la penſée de ſon abſence ni d'un éloignement. Combien elle répandit de larmes, quand elle vit Tiran forcé de défendre ſes Etats, monter à cheval, & courir de nouveaux hazards ! Les Maures étoient venus renouveller les hoſtilités. Les forces d'une

Reine alliée rendoient le danger preſſant. Il étoit parti, qu'elle lui crioit encore: = Ménagez votre vie, épargnez un ſang qui m'eſt bien cher. Suivez-le, avoit-elle dit aux plus intrépides Soldats de ſa garde; ſuivez-le, entourez-le, faites lui un bouclier de vos corps, empêchez la mort d'approcher de lui =. Tiran bravoit la mort, s'enfonçoit dans les rangs ennemis, & crioit: « Vive le Peuple Chrétien »!

Il eſt temps de revenir à Plaiſir-de-ma-Vie, qui ſe trouvoit plus près de Tiran qu'elle ne l'avoit eſpéré. Heureuſe, quoique dans l'eſclavage, elle menoit une vie douce. La Souveraine que combattoit Tiran, l'avoit priſe à ſon ſervice. Tiran ayant fait le ſiége de la Capitale, la Reine fut obligée de demander la paix au vainqueur. Plaiſir-de-ma-Vie l'accompagna. Tiran refuſa les demandes de la Reine; elle étoit conſternée. Plaiſir-de-ma-Vie ſe chargea du ſuccès de la négociation, & fut honorée du titre d'Ambaſſadeur. Elle s'habilla à la Moreſque; & s'étant noirci le tour des yeux à la manière des femmes du Pays, pour ſe dégui-

ſer, elle marcha, ſuivie des femmes de la Ville, vers la tente du Général. Elle lui parla ainſi.

= Seigneur Général, ton noble & généreux cœur veut il ſe démentir en cette occaſion des ſentimens qu'il a toujours montrés ? As-tu oublié que ta loi, que la Chevalerie, t'obligent de pardonner à un ennemi ſoumis ? Aie donc compaſſion d'une Reine infortunée : je t'en conjure au nom de la Demoiſelle à qui tu as donné ton cœur. = La clémence, lui répondit Tiran, conſiſte à pardonner ſes propres injures ; la juſtice oblige d'être ſévère quand il s'agit du repos de l'Etat. = Juſte Ciel, eſt-ce-là ce Tiran le Blanc de la Roche-Salée, dont on vantoit les vertus par toute la terre ? Faut-il, pour te ramener à la vertu, te rappeller ce que tu as exécuté en faveur de l'Empereur de Conſtantinople ? Songe à l'état cruel où l'a laiſſé ton abſence ; ſonge à la douleur dans laquelle cette abſence plonge une grande Princeſſe ; ſonge aux malheurs auxquels la fortune, en t'éloignant des Terres de Conſtantinople, expoſe peut-être ton mal-

heureux cousin Diosébo, & Stéphanie, la Duchesse de Macédoine, que tu lui a donnée pour épouse =.

Plaisir-de-ma-Vie avoit déguisé sa voix. Tiran étoit dans le plus grand étonnement; il ne pouvoit concevoir comment tout ce qu'il avoit fait lui étoit connu. = Au nom du Dieu que tu adores, apprends-moi d'où tu sais les choses que tu m'as dites. J'en jure, par le nom sacré de la Princesse que tu as prononcé, je t'accorderai tout ce que tu me demandes. = Plaisir-de-ma-Vie commença un discours qui tira le Général de son inquiétude. Il l'embrassa plusieurs fois, & ordonna à tous les Officiers du camp de venir baiser la main à Plaisir-de-ma-Vie. Il accorda la vie aux vaincus: mais il exigea que les clefs de la Ville fussent apportées par la Reine à Plaisir-de-ma-Vie, qui, dans ce moment, étoit assise sur un trône que Tiran lui avoit fait élever. Il lui abandonna le Palais que la Reine avoit habité: mais trop généreuse pour conserver long-temps une Couronne qui ne lui appartenoit point, elle

rendit à l'ancienne Reine tous ſes Etats.

Plaiſir-de-ma-Vie & Tiran auroient voulu quitter l'Afrique. La guerre retenoit Tiran ; il falloit diviſer & vaincre auparavant vingt Rois ligués contre le Roi de Trémécen. Avant ſon départ il força Plaiſir-de-ma-Vie d'accepter la Couronne des Royaumes de Fez & de Bougie, & la main du Seigneur d'Agramont, un des couſins de Tiran le Blanc. Les noces ſe firent avec une pompe orientale, & huit jours ſe paſsèrent en feſtins. Pendant ces fêtes Tiran avoit envoyé un Ambaſſadeur à l'Empereur de Conſtantinople, pour lui offrir des ſécours. L'Empereur reçut avec joie l'offre d'une armée & du bras de Tiran le Blanc. Les Turcs faiſoient des préparatifs contre lui. L'Ambaſſadeur étoit revenu en toute diligence; il n'avoit point manqué de ſaluer l'Infante ; il l'avoit trouvée retirée dans un Couvent, où elle paſſoit ſes jours dans l'incertitude du ſort de Tiran. Elle le croyoit mort ou infidèle. L'une & l'autre de ces penſées la plongeoient

dans une triſteſſe dont rien ne pouvoit la tirer. Elle remit à l'Ambaſſadeur la lettre ſuivante : « La douleur où j'étois, & le chagrin qui ne m'a point quittée depuis votre départ, ont été calmés par votre lettre. C'eſt le premier moment de plaiſir que j'aie éprouvé depuis votre abſence. Votre retour eſt mon unique eſpérance. Quittez l'Afrique au plutôt ; venez vous montrer à moi, auſſi bien qu'à ce Peuple dont les cris douloureux vous appellent. Souvenez vous que l'Empire des Grecs a beſoin de vos ſecours. Ne ſouffrez pas que je tombe dans les mains d'un barbare. Si vous ſaviez quelle a été toute mon occupation ! Dans cette cellule où je me ſuis cachée, car le monde m'a été odieux du moment que je n'ai pu vous-y voir, je n'ai eu d'autre tâche que de regarder, de toucher, de baiſer ces bijoux que vous m'avez donnés : ils ſont toute ma conſolation. J'ai parcouru pendant quelque temps les lieux où j'avois habité, où je vous avois vu. Ici, diſois-je, mon Tiran s'eſt

assis ; là, il étoit à mes genoux.... Viens, viens promptement soulager tous mes maux, & sauver le Peuple Chrétien ».

A peine Tiran eut-il lu cette lettre, & celle de l'Empereur, qu'il s'écria : = O vous tous qui aimez, ressentez-vous des peines comparables aux miennes ? N'étoit-ce pas assez d'être séparé de ce que j'adore ? falloit-il craindre pour ses jours ? Oh ! qui me prêtera des aîles pour voler à son secours = ? Il hâta les préparatifs de guerre, pour soumettre les Rois ligués, par un dernier effort, & pour être libre de marcher au secours de l'Empereur. Ses victoires furent rapides ; rien ne l'arrêta plus. Il s'avançoit vers Constantinople. Il n'en étoit plus qu'à une foible distance : un de ses Officiers avoit prévenu la Princesse de son approche. La Veuve Reposée, qui craignoit de recevoir la peine de sa noire perfidie, s'empoisonna & mourut. Tiran ne s'avançoit vers la Ville qu'en triomphant de mille obstacles. Les Turcs arrêtoient sa marche, & ses pas étoient autant de vic-

toires. Enfin, il aborda sur ce rivage si desiré. Tout le monde étoit monté sur les murailles pour le voir arriver; l'Empereur l'attendoit sur le Port; la Princesse & l'Impératrice étoient auprès de lui. Plaisir-de-ma-Vie débarqua la première : elle étoit sous l'habit de Reine.

Tiran ne paroissoit point, & vouloit des momens plus chers & moins de témoins. Les besoins de son cœur ne devoient point avoir tant de Confidens. Il eût manqué quelque chose à son bonheur, s'il n'avoit vu la Princesse qu'au milieu d'une foule. Il fit dire que les soins qu'il devoit à sa flotte le retenoient, & qu'il ne pouvoit descendre à terre que le lendemain. La Princesse rentra tristement dans le Palais. = Un jour encore, se dit-elle! Oh! que ce jour sera long = !

Aussi-tôt que la nuit fut au milieu de sa course, Tiran, travesti sous un habit de Payſan, s'achemine vers la Ville & s'en fait ouvrir la porte. Il étoit méconnoissable; il s'annonce pour un Envoyé de Tiran auprès de la Reine

de Bougie, l'aimable Plaisir-de-ma-Vie. = Ne me décelez point, lui dit-il, gardez mon secret; présentez-moi à la Princesse, & laissez-nous seuls=. Plaisir-de-ma-Vie exécuta de point en point ce qu'il demandoit. Tiran fut conduit devant la Princesse. = Vous m'apportez des nouvelles de Tiran le Blanc: hâtez-vous de me donner sa lettre; ou si vous n'en avez point, hâtez-vous de parler. = Madame, pardonnez si je suis si tremblant. J'ai presqu'oublié tout ce que j'avois à vous dire. = Remettez-vous de ce trouble, & remplissez votre message. = Mon message sera bientôt rempli. Vas-t-en, vas vers la Princesse, m'a dit Tiran; demande-lui si elle aura un plaisir bien grand à me voir, tel que je le conçois; dis-lui que je ne sais si je ne mourrai pas de joie dans ses bras. = Quel message! Ah! Tiran, Tiran! serez-vous toujours injuste = ? Des larmes coulèrent de ses beaux yeux. Elle tira son mouchoir blanc pour s'essuyer, & elle ne vit point que Tiran étoit tombé à ses pieds. = Que faites-vous-là? = Tiran

m'a dit, Madame : Si tu vois que ton meſſage offenſe la Princeſſe, ſi tu vois la douleur ſe peindre ſur ſon front, alors fais ce que je ferois moi-même; tombe à ſes pieds & conjure-la, au nom de ma tendreſſe, de pardonner une offenſe que trop d'amour m'aura fait commettre. = Ah ! je lui pardonne tout ! qu'il vienne, qu'il m'entende, il ſera bientôt heureux, & toutes mes peines ſeront finies. = Heureux Tiran ! je l'avois bien deviné. Donnez-moi cette main, & que mille baiſers.... = Oubliez-vous que je ſuis Princeſſe ? = Je l'avois oublié, j'oubliois que ce traveſtiſſement.... Un moment, Madame =. Il découvrit ſa tête, & jeta l'habit de Payſan qu'il avoit mis ſur le ſien. = Me connoiſſez-vous maintenant ? me pardonnez-vous ? = C'eſt vous, mon cher Tiran ! la force m'abandonne. Que de joie ! je ne vois plus la lumière du Ciel =. Elle tomba évanouie dans les bras de Tiran. Ses careſſes la rendirent à la vie ; elle rouvrit ſes yeux, & voyant Tiran devant elle, elle croyoit rêver. = Non, vous

ne rêvez point; c'eſt moi, c'eſt Tiran=. La nuit parut courte, Tiran ſe retira avant le point du jour. Et peu de momens après le lever du ſoleil, il feignit de ſe débarquer pour la première fois, & vint rendre ſa viſite à l'Empereur. Les premiers jours furent des jours d'allégreſſe publique. L'Empereur le fit enfin avertir de paſſer dans ſon cabinet. = Vos ſervices, Tiran, m'ont attaché ſingulièrement à vous. Je ne ſais comment m'acquitter de tout ce que je vous dois. Voici ce que j'ai réſolu: ma vieilleſſe ne me permet plus de gouverner mes Etats; je veux vous les donner à vous & aux vôtres; j'y joins la main de la Princeſſe Carméſine, ſi vous y conſentez =. Tiran ſe jeta à ſes pieds, & lui dit: = Monſeigneur, Dieu ne permettra jamais que Tiran le Blanc conſente que Votre Majeſté ſe dépouille de ſon Empire en ſa faveur. Mais ſi vous avez la bonté de m'accorder la Princeſſe, c'eſt une grace préférable à dix Empires =. L'Empereur fit appeller la Princeſſe. = Vous ſavez, ma fille, quels ſont les importans

tans services que nous avons reçus de Tiran, & les malheurs dont il nous a préservés : je n'ai rien au monde de plus cher que vous; acceptez-le pour époux; soyez le prix de ses services; il fera votre bonheur & celui d'un père qui vous aime =. La Princesse eut peine à dissimuler sa joie, & à modérer, sous l'apparence de la soumission, son impatience. La cérémonie se fit le même jour. L'Empereur ordonna de publier que tout le monde eût à reconnoître Tiran pour son fils & pour Empereur. Tiran prit le nom de César.

La guerre vint suspendre le bonheur de Tiran; il fut obligé de s'arracher des bras de la Princesse & de se mettre à la tête de son armée. Il rompit les fers de Diosébo, Duc de Macédoine, qu'il rendit à la triste Stéphanie. Il revit la Reine d'Ethiopie, cette tendre Reine qui l'aimoit si gratuitement, & qui avoit consenti qu'il disposât de sa main en la donnant à un Prince Maure nommé Melchisédech. Tiran, comblé de gloire, & encore une fois vainqueur des Sarrasins, commençoit à aimer la

vie. La main de la Princeſſe ne pouvoit que la lui rendre chère. La mort vint mettre un terme à ſa carrière glorieuſe. Il fut attaqué d'une maladie mortelle dans ſon camp. Dans peu de jours les Médecins jugèrent qu'il n'y avoit plus d'eſpoir. Il voulut être porté mourant à Conſtantinople. Il vouloit voir la Princeſſe, & mourir après l'avoir vue. Cette douceur lui fut ravie; ſes yeux ſe fermèrent pour toujours dans la route.

On voulut cacher à la Princeſſe cette affreuſe nouvelle. La précaution étoit inutile : elle l'apprit ſans ſe plaindre, & ſans verſer des pleurs. Après quelques momens de ſilence, elle ordonna à ſes femmes de lui apporter les habits nuptiaux. La plus ancienne lui ayant demandé à quel deſſein elle vouloit ſortir, elle répondit : *Il eſt à Sainte-Sophie.* Elle marcha vers l'Egliſe, d'un pas précipité, courut à l'échafaud où étoit le corps de ſon époux, & s'y élança. Elle tenoit le corps embraſſé ; l'Egliſe retentiſſoit de ſes gémiſſemens. L'Empereur ordonna

qu'on l'arrachât de ce lieu, & qu'on la ramenât au Palais. = Non, s'écrioit-elle, je vais rejoindre mon époux; ma douleur va me réunir à lui pour toujours. Rien ne peut retarder ce moment heureux =. Elle ne disoit que trop vrai. Huit jours n'étoient point écoulés, & elle avoit cessé de vivre. Elle voulut expirer sur le corps de son époux. A l'instant de sa mort, dit le Romancier, on vit une grande clarté qui remplit toute la chambre; c'étoient les Anges qui emportoient son ame, & celle de Tiran, en Paradis. L'Empereur avoit précédé sa fille dans le tombeau. L'Impératrice survécut seule à toute sa famille. Le Romancier la rend amoureuse d'Hipolite, ancien Page de Tiran. Comme cet amour est plus que libre, nous l'avons passé sous silence. Nous dirons seulement qu'Hipolite épousa l'Impératrice, & qu'il monta sur le Trône de l'Empereur des Grecs. On a dû s'appercevoir que nous avons omis une foule de détails qui peut-être auroient rendu cette lecture plus gaie;

mais notre plume n'auroit pas pu les rendre avec la délicateſſe néceſſaire.

ROMANS HISTORIQUES.

JEAN DE BETHENCOURT, *ROI DES CANARIES;* ET ISABELLE LA CANARE, *SA GENTE AMIE.*

Paris, chez Henqueville, 1 vol. in-8°, 1630.

JEAN DE BETHENCOURT, Chambellan de Charles VI, Roi de France, étoit un Gentilhomme de Normandie, & Seigneur de Grainville-la-Teinturière, au Pays de Caux. Il conçut le projet de pénétrer, avec quelques braves Chevaliers aussi amoureux que lui de périlleuses aventures, aux Isles fortunées ou de Canaries, foibles restes de l'ancienne Atlantide de Platon, sur laquelle M. Bailly vient de composer un Ouvrage qui a fait tant de bruit. Les principaux de ces Braves étoient Gadifer, Lertin, Jean le Courtois, & quelques autres.

Avec eux Bethencourt partit de France en 1402, menant aussi de compagnie, sur sa nef, le bon Franciscain Bontier, & le Prêtre Jean le Verrier, qui écrivirent les aventures de ces Paladins, lesquels étant Chevaliers & non Clercs, savoient merveilleusement combattre, mais point du tout écrire. Or, leur Ouvrage manuscrit resta dans la famille des Bethencourt jusqu'en 1630. A cette époque M. de Bethencourt, Conseiller au Parlement de Rouen, le communiqua à un sieur Bergeron, qui le fit imprimer en un vol. in-8°, tel qu'il le trouva, & sans y changer un mot. C'est celui que nous annonçons, & dont nous allons faire l'Extrait, en conservant, par-ci par-là, le vieux langage du règne de Charles VI.

AU temps jadis souloit on mettre en écrit les bonnes Chevaleries & les étranges choses que les vaillans Conquéreurs faisoient aux âges passés. Parquoi nous voulons ici de même faire mention de l'entreprise que le sieur de Bethencourt, Chevalier & Baron de France, fit ès Isles Canariennes.

S'étant embarqué sur les côtes de

Normandie, notre Argonaute arriva à Cadix. Il trouva dans cette Ville des Marchands Génois ; Plaisantins & Anglois, qui, ayant perdu sur mer tous leurs effets, s'avisèrent, sans cause ni raison, d'accuser nos Chevaliers d'être les Corsaires qui les avoient volés, les appellant *robeurs*, si bien que Bethencourt & les siens furent dépouillés nuds comme la main, & leur print-on encore leur navire.

Mais vraiment on ne dépouille pas ainsi à toujours des Chevaliers François. Bethencourt s'en alla mener un si rude train à la Cour de Henri III, Roi de Castille, que, bon gré malgré, les déloyaux Marchands furent obligés de lui restituer tout ce qu'ils lui avoient pris.

Adonc Bethencourt, Gadifer, Bertin & Jean le Courtois, remontent fièrement sur leur navire, faisant la nique aux pipeurs de Gènes, de Plaisance & d'Angleterre.

Leur projet étoit moult pieux. Ils s'en alloient, les bonnes gens, conquérir à notre Religion très-sainte les ames infidelles des Canaries. Ils descen-

dirent à l'Isle Gracieuse, puis en celle de Lancelot, de-là en celle d'Erbanie, dite aussi Forte-aventure.

Mais voilà qu'un grand tapage survint dans le navire. Bertin piéça mauvaise machinée en son courage pour avoir le commandement au préjudice de Bethencourt. Mais le rude Bethencourt point ne souffrit qu'on le démontât. Il opposa la force à la force; & bien sentant que pour arrêter pareilles désaventures, il falloit avoir plus d'une nef, parce que n'en ayant qu'une, un déloyal pouvoit fort bien jeter une Seigneurie à la mer, par quoi il acquit deux autres nefs, & y fit grimper force Chevaliers François que le bruit de sa hardie entreprinse avoit attirés aux parages où il étoit. Ces Preux étoient de valeureux Gascons; c'est à savoir: Pierre de Liens, Augerot de Montignac, le sieur de Lartigue, Bernard de Chatervary, Guillaume de Nau, le Coq de Mauléon, Labat de Salerne, Morelet de Couroge, Jean de Bidouville, Bidaut de Hourgou, Bernard de Montauban, Jean l'Allieu, & bien d'autres. De cette manière il oppos

bravoure à bravoure, & Gascogne à Normandie.

C'étoit un fier Chevalier que Jean de Bethencourt. Il appaisa l'émoy survenu sur sa nef ; il redevint maître, & voulut sans faute conquérir les Isles Canares. Qu'on veuille seulement, on peut soudain ; la volonté est aussi forte que le tonnerre que lance le Père Eternel du haut du mont de Golgotha. Voilà donc notre brave Gentilhomme Normand qui s'avance vers l'Isle des Loupes, & qui y fait une descente. Malheureusement il portoit toujours dans sa nef le fallacieux Bertin, à qui il avoit fait grace : car il n'y avoit rien de si bon au monde que le brave & religieux Bethencourt. Il croyoit que la méchanceté s'amendoit. Hélas ! elle est incorrigible ; ce que prouva bien clairement l'indigne Normand Bertin. Après avoir trahi l'amitié qu'il devoit à Monseigneur de Bethencourt, il compromit la loyauté Françoise : car le Roi de l'Isle Lancelot, ayant appris par quelques Pélerins qu'il y avoit, tout juste entre le détroit de Gibraltar & les Espagnes, une Nation à qui

sa franchise naturelle avoit imposé le nom de *Francs* ou de *François*; grands & humains Conquérans, certes légers comme hannetons, gais comme pierrots, allans au combat comme à la danse, un peu trop galans néanmoins, mais du reste fort bonnes gens: ledit Roi de l'Isle Lancelot reçut Bethencourt & sa suite, qui étoient de cette bonne Nation-là, comme on reçoit des frères. Ah! fripon de Bertin, tu nous fis perdre notre gloire nationale auprès de ce brave Roi: car Bethencourt, comptant sur ta loyauté, t'avoit laissé à l'Isle des Loupes, pendant qu'il alloit reconnoître les Canares. Le Roi de l'Isle Lancelot l'y vint voir; &, ô traître! tu chargeas ses royales mains de chaînes, & tu le vendis à des Larrons d'Afrique! O discourtois! tu fis bien pis encore, en livrant à tes complices de révolte de belles & honnêtes femmes & filles, qu'ils efforcèrent, nonobstant les grands cris & les grands griefs qu'elles faisoient.

Mais si Bertin fut infidèle à l'amitié, au nom François, à l'honneur des Dames, Gadifer, autrement dit de la

Salle, qui a encore des descendans en Normandie, ne s'en attacha que plus fortement à son brave compatriote. Son exemple contint & affermit une foule d'autres Chevaliers dans l'obéissance. Avec eux Bethencourt pénétra dans la grande Canare dont il fit le premier la découverte, puis dans l'Isle de Fer qu'on a depuis choisie pour être le premier méridien de Paris : beau & délectable Pays, où les bocages sont grands & verds en toute saison, où se trouvent des pins qui ont *plus de cent mille ans ;* mais Pays moins beau encore que celui de l'Isle des Palmes. Dans toutes ces Isles nos Argonautes se conduisirent avec tant d'humanité, que les Habitans, hommes, femmes, enfans, venoient leur apporter pain, vin, chèvres, fruits, provisions de toute espèce.

Mais las ! tous ces malheureux étoient sous l'empire du Démon. Adonc le bon Franciscain Bontier faisoit merveille pour les appeller à l'Evangile, & les y attiroit. Parmi ceux qui voulurent être baptisés, on distingue sur-tout le Roi de l'Isle de Lancelot, qui, s'étant

ſauvé des mains des Larrons d'Afrique, étoit venu joindre Bethencourt.

Mais ce n'eſt ni ce détail ni bien d'autres encore que nous pourrions faire, qu'on attend de nous. Nos Lecteurs ſont ſans doute plus curieux d'apprendre quelle étoit cette Iſabelle la Canare, que le titre de cet Extrait leur annonce.

Hélas! ce n'étoit qu'une pauvre fille de Canarie, un peu trop brunette, pas bien grande, pas fort riche, pas magnifiquement vêtue : elle étoit du nombre de ces malheureuſes femmes que le déloyal Bertin n'avoit pas craint d'abandonner à la brutalité de ſes Soldats. Mais dans ce tumulte, ſemblable à celui de l'enlèvement des Sabines à Rome, la courageuſe Iſabelle ſe dit d'abord qu'il falloit mourir plutôt que de ſe voir déshonorée. Comme un Soldat la tenoit déjà dans ſes bras déſarmés, & l'entraînoit de force, elle avoit ſaiſi ſon épée, & lui en avoit percé le cœur. Reſolue alors de ſe faire mettre en pièces, ou de ſe ſauver, elle développe cette épée teinte de ſang aux yeux des autres raviſſeurs,

qui la laissent, pour courir vers le reste des femmes moins courageuses & plus faciles. Quand elle se vit ainsi libre, elle prit la fuite. Mais Bertin mit quelques Estaffiers en campagne; on la reprit : elle fut conduite à ce félon, qui, déjà frappé de son courage, le fut bien davantage de sa gentillesse. Il se flatta d'abord de triompher d'elle à force de séductions : mais la vraie vertu ne sauroit être séduite. Cependant il falloit tromper Bertin, & opposer une dissimulation sage à la violence; c'est ce que fit d'une manière victorieuse Isabelle la Canare. Elle se déroba pendant une nuit ténébreuse, & gagna le rivage. Elle y trouva une nef de ses compatriotes qui alloient s'embarquer pour une peuplade voisine du pic de Ténériffe : on la reçoit. Or, Monseigneur de Bethencourt étoit alors en mer dans ces parages. Il appercoit, pendant un gros temps, la nef Canarienne prête à être submergée. Il s'approche bravement pour aller secourir les malheureux qui y étoient. C'étoit un sauveur que le Ciel propice leur

envoyoit ; il ſauva cet équipage, parmi lequel il trouva Iſabelle.

Pendant ſa captivité auprès de Bertin, elle avoit appris quelques mots de François. Elle les avoit appris d'autant plus facilement & plus vîte, qu'ayant tout à craindre de ce brutal, il étoit très-intéreſſant pour elle d'entendre ſes converſations avec ſes complices. Elle y entroit pour beaucoup.

Iſabelle donc, ayant été ſecourue avec ſes compatriotes par Bethencourt, devint le truchement de la Troupe, & l'organe de ſa reconnoiſſance auprès du Chevalier. Elle apprit & redit à ſes camarades, en leur langue, que c'étoit là Monſeigneur de Bethencourt, non déloyal comme Bertin, mais généreux & franc comme preſque tous ceux de ſon Pays. Tous ces bons Canariens étoient de l'Iſle Lancelot. Leur Roi venoit de faire alliance avec le Seigneur de Bethencourt ; Bethencourt étoit leur ſecond Roi. Ils ſe donnent à lui, & Iſabelle comme les autres.

= Quel dommage, dit notre Paladin, que ſi gentille Canare ſoit un jour

damnée, par faute d'avoir reçu le Baptême ! Sus, ajouta-t-il, ma mie, faites-vous Chrétienne. = Volontiers, lui répondit-elle, quand vous m'aurez appris ce que c'eſt =.

Adonc qui fut bien embarraſſé ? ce fut Meſſire de Bethencourt. Il n'étoit pas trop bien inſtruit lui-même. Il chargea le Franciſcain Bontier de gagner cette ame Canarienne à Dieu. Mais Iſabelle, qui n'avoit pas grande confiance dans cet homme noir en capuchon, fit entendre qu'elle ne vouloit d'autre Maître que Bethencourt. Notre Chevalier auroit plus volontiers entrepris dix batailles, qu'une œuvre ſi difficile. Cependant le zèle de la Religion l'emporta ; & , n'ayant jamais appris ſon Catéchiſme, il voulut bien l'apprendre pour le ſalut d'Iſabelle. Mais rien ne pouvoit entrer dans ſon héroïque tête, ſi bien que le Frère Bontier, & le Prêtre Jean le Verrier, ne pouvoient lui faire comprendre la moindre des choſes : ne comprenant rien, comment pouvoit-il documenter Iſabelle la Canare ? Auſſi il falloit voir comme elle rioit à ſes leçons, quoique le mal-

heureux Bethencourt y suât à grosses gouttes. = Aidez-moi donc, mes amis, s'écrioit il, en adressant la parole aux deux hommes évangéliques =.

Il faut avouer que ces deux hommes-là, qui étoient fort instruits pour le temps, & dont la douceur, la vertu & la piété étoient reconnues, auroient plus dignement rempli cette charge. Mais Isabelle ne vouloit point absolument d'eux: à peine Bethencourt faisoit-il signe de parler, que la gentille Idolâtre leur faisoit des gestes contraires & très-négatifs, auxquels leur modestie se rendoit soudain.

Cependant Bethencourt avoit bien autre chose à faire lui-même. Ayant conçu & exécuté (le premier des Européens) le généreux dessein de conquérir les Canaries, ayant si heureusement commencé, il brûloit de couronner cette grande entreprise, qui, en le rendant illustre, devoit encore augmenter le nombre des Croyans & la gloire du nom François. A ces deux grands mobiles s'en joignoit un autre, naturel à tous les hommes, l'ambition personnelle: il desiroit d'être Roi du

Pays qu'il découvroit. Toutes les difficultés jusques-là, s'étoient applanies devant lui, & voilà qu'une maudite Brunette arrête sa généreuse ardeur. De quoi donc lui avoit servi d'avoir déjà soumis les cœurs de tant de Canariens, gagné l'amitié de leurs Princes, & fait baptiser enfin le Roi de l'Isle de Lancelot ? Ce n'étoient-là que des hommes : hélas ! rien dans le monde n'est si têtu qu'une femme.

Encore, si Bethencourt n'avoit rencontré que cette difficulté ! Ecoutez, Lecteur, & apprenez à combien peu de chose tient la grandeur d'ame des Héros eux-mêmes.

Un sentiment très-profane vint se glisser dans la plus pieuse de toutes les intentions. Elle étoit aussi par trop gentille, cette brunette d'Isabelle la Canare. Ses petits ris, ses petits gestes, sa petite révolte même, avoient des charmes. Que ces charmes-là eussent séduit un Petit-Maître, c'étoit dans l'ordre : mais le Héros Bethencourt devoit-il être vaincu par eux ? Ah ! que les Héros sont foibles ! des yeux de seize ans peuvent les ranger dans

la classe commune, & les faire trembler à leur tour.

A tant de charmes se joignirent des services réels qu'Isabelle rendit à Bethencourt. Gadifer, soumis d'abord à ce Conquérant, finit par vouloir imiter Bertin. Ayant fortifié une place nommée *Richeroque*, il osa s'y défendre contre notre Brave, après lui avoir écrit une lettre insolente, qui ne renfermoit que ces mots, répétés trois fois: *Si vous y venez, si vous y venez, si vous y venez;* impertinence à laquelle Bethencourt avoit répondu par ces trois autres mots: *Si vous vous y trouvez, si vous vous y trouvez, si vous vous y trouvez.* Après quoi notre Chevalier ayant voulu marcher contre ce félon, la Canare l'en empêcha, & lui dit: = N'allez pas égorger vos frères; laissez-moi faire plutôt; je vous rendrai votre ami, sans aucune effusion de sang =. Là-dessus elle alla à la Richeroque, & parla si bien à Gadifer, qu'elle l'appaisa, & arrêta une révolte qui pouvoit, en un instant, ravir à Bethencourt tout le fruit de ses peines.

Le refrain ordinaire du Chevalier

étoit : = Quel dommage que ſi gentille Canare ſoit un jour damnée par faute d'avoir reçu le Baptême = ! Elle ne vouloit pas le recevoir. Ne le recevant pas, le Chevalier n'oſoit l'aimer ; il étoit trop bon Chrétien pour commettre cette faute. Il avoit entendu dire dans ſon jeune âge, aux vieux Preux de la Normandie, que ç'avoit été jadis un horrible ſcandale dans la France, quand Léonore de Guyenne, femme de Louis VII, avoit été s'amouracher en Terre-Sainte du beau Turc Saladin. Les Idolâtres étoient bien pis encore que les Turcs ; point d'accointance d'un Chrétien avec leurs filles.

Point d'accointance ! c'eſt bien dit. = Mais hélas ! quel dommage que ſi gentille Canare ſoit damnée un jour par faute d'avoir reçu le Baptême ! Je ſens, diſoit tout bas le Chevalier, que je l'aimerois, ſi elle n'étoit pas Idolâtre. Oui, je l'aimerois, car l'Amour va au Guerrier comme la balle au Joueur =.

Prenez garde, Bethencourt : cet Amour-là pourroit bien arrêter le cours

glorieux de vos conquêtes. C'eſt ce que le Franciſcain remontra vertement à notre Preux. = Allons donc, Monſeigneur, lui dit-il : faut-il qu'un viſage à demi-rôti par le ſoleil idolâtre qui brûle ce climat, nous coupe ici bras & jambes? Vous voilà, ni plus ni moins, comme David auprès de Bethſabée, ou Hercule aſſis aux pieds de la quenouille d'Omphale. Sus, redevenez homme, Normand, François, Chrétien, Bethencourt enfin =.

Adonc le Preux ſe releva, comme un homme qui dort encore croit ſe relever quand il eſt pourſuivi en ſonge par des voleurs. Trompeuſe illuſion! il veut marcher, courir, & il ne retrouve plus ſes jambes.

Notre Chevalier étoit peut-être le premier homme qui ſoupirât d'amour en Canarie. Nulle part les femmes ne ſont moins cruelles. Nous ne ſavons pas ſi tout ce qu'on nous rapporte des Taïtiennes eſt bien vrai : *a beau mentir qui vient de loin.* Mais le bon Frère Bontier, plus véridique que le Peuple des Voyageurs, nous aſſure que dans l'Iſle Lancelot les femmes, qui ſont fort

belles & meme fort honnêtes (ce ſont ſes termes), avoient chacune trois maris, ſans compter les allans & venans, & que le ſervice de chacun d'eux auprès de ces Belles étoit d'un mois, après lequel le ſecond, puis le troiſieme, & ainſi de ſuite à tour de rôle. Notre Hiſtorien nous peint ces femmes vetues de grandes houpelandes de cuir traînant juſqu'à terre. Il nous atteſte qu'elles n'avoient point de lait, & qu'au lieu *d'allecter leurs enfans en leurs tetins, elles les allectoient en leur bouche* : ce qui faiſoit que leur lèvre inférieure étoit toujours un peu groſſe. Qu'on nous diſe maintenant pourquoi dans un tel Pays on put rencontrer une femme ſi différente de ſes Compatriotes, & créée tout exprès pour faire enrager un galant homme.

Bethencourt avoit perdu plus de la moitié de ſes forces. Il avoit tenu au Ciel par l'amour de la gloire ; il ne tenoit plus qu'à la terre par l'amour d'Iſabelle. Le bon Franciſcain le compare, dans cet état, à un aigle vigoureux qui voudroit bien encore s'élancer dans les airs, mais dont une forte

chaîne attacheroit les ſerres captives au globe terreſtre.

Avec cette chaîne, c'eſt à dire, avec Iſabelle la Canare, Bethencourt pourſuit cependant ſes conquêtes. Après s'être aſſuré de toutes les Canaries, il ſe met à longer les grandes côtes de l'Afrique, pénétrant dans les terres, & admirant des hommes, des animaux, des productions, un ſol, un Ciel, un ſoleil, bien différens de tout ce qu'il avoit vu en France. Il alla juſqu'à la Guinée; mais rien n'étoit auſſi admirable à ſes yeux que la brunette Iſabelle. A la vue des femmes noires du Bildulgerid, du grand Déſert, de tous ces Pays dévorés par l'aſtre impérieux du jour, Iſabelle, qui étoit loin d'être blanche, lui ſembloit pourtant plus blanche qu'un lys. Le teint huileux des Mauresques tournoit merveilleuſement à l'avantage de la gentille Canare. Bethencourt ſoupiroit. Le bon Franciſcain diſoit au Chevalier: = Vous ne viendrez donc pas à bout de la rendre Chrétienne =? Bethencourt répondoit: = Vraiment non; je crois que le Démon s'en mêle =. Pendant ce temps Iſabelle

rioit ſous cape. Elle étoit ruſée, cette petite Canare, comme une fille d'Europe. Ah! la coquetterie, la coquetterie n'eſt-elle pas de tous les Pays? Ne ſe trouve-t-elle pas également placée en naiſſant, comme une mauvaiſe graine, dans le cœur d'une fille, à Paris, aux Canaries, à Pékin, chez les Iroquois, par tout?

Elle n'aime donc pas notre brave Chevalier, cette petite ſauvage-là? Point du tout, elle ſe moque de lui. Pourquoi donc le ſuit-elle? que ne reſtoit-elle plutôt à ſon Iſle de Lancelot?

Ah! pourquoi? c'eſt qu'elle aimoit les voyages; elle étoit bien aiſe de voir le monde; elle étoit fille enfin, & partant curieuſe. Déjà elle ſavoit le François comme la Hire, & comme Bethencourt. Le ſachant, elle devint raiſonneuſe; elle oſoit même diſputer non-ſeulement contre le Chevalier, qui n'étoit pas un fort grand Dialecticien, mais encore contre Frère Bontier, qui, en fait de Scholaſtique, auroit pelotté pardeſſous jambe Jean Scot, Duns, &

les Docteurs les plus subtils du temps passé & du nôtre.

Le Frère, choqué de l'irrévérence de cette étourdie, disoit parfois au Chevalier : = Monseigneur, croyez-moi, laissez-là cette Réprouvée ; elle nous porteroit malheur. = Vrai Dieu, répondoit Bethencourt, je n'en ai pas la force =.

Cependant les chaleurs d'Afrique, & l'air mal-sain qui y règne, faisoient horriblement souffrir nos Argonautes. Bethencourt, après avoir reconnu ces grands & vastes Pays, fut donc obligé de remettre à la voile. Il regagna les Canaries, qu'il trouva si soumises, qu'il sentit qu'il pouvoit s'en faire déclarer Roi. Mais sentant aussi que pour s'en assurer la possession durable, il falloit se mettre sous la protection de quelque grande Puissance, il jeta les yeux d'abord sur sa Patrie, & desira faire hommage de sa nouvelle Couronne à la France. Mais la France étoit bien éloignée des Canaries ; de plus, elle étoit bien foible, bien malheureuse en ce temps-là : c'étoit le règne

règne de Charles VI. Ce pauvre Roi étoit en démence ; la Reine étoit une mère dénaturée & absolument dévouée aux Anglois ; les quatre oncles de Charles pilloient le Royaume qu'ils auroient dû défendre.

Ce ne fut donc point de la Couronne de France que Bethencourt voulut faire relever la sienne. La Castille, plus voisine des Canaries, & plus vigoureuse alors, offroit bien plus de ressources au Chevalier. Henri III, qui la gouvernoit dans ce temps, venoit de lui donner un nouvel éclat par plusieurs conquêtes qu'il avoit faites sur les Maures. Henri avoit d'ailleurs autant de loyauté que de bravoure. Cet assemblage de deux vertus si rares dans un Roi, décida notre Chevalier. Il alla donc mettre aux pieds de Henri III, Roi d'Espagne, la Couronne des Canaries, pour en recevoir ensuite l'investiture de sa main.

Isabelle la Canare, qui s'étoit donnée à Bethencourt tout exprès pour le faire damner, voulut être du voyage. Tout en allant, Bethencourt qui ne la perdoit point de vue, se disoit en

lui-même : = Quand elle me verra une Couronne sur la tête, elle n'hésitera pas à se faire Chrétienne =. Etoit-ce là le seul vœu du Chevalier ? Hélas ! en vérité nous n'oserions trop l'assurer.

Quoi qu'il en soit, Bethencourt arrive avec elle & les preux Compagnons de ses conquêtes, dans la noble Cité de Tolède. Le desir de voir un Conquérant, dont le nom retentissoit dans toute l'Europe, avoit attiré à cette Cour une foule de Chevaliers & de Dames des deux Castilles, de l'Aragon, de la Navarre, même de Grenade & des autres Pays que tenoient alors les Maures, si galans & si renommés. On admira la fierté noble & franche d'un simple Chevalier Normand, devenu Roi par son courage seul, ainsi que quelques autres de ses Compatriotes, en différens temps. On admira aussi la brunette Isabelle. Eh ! combien de conjectures ne se permit-on point sur cette compagne étonnante de Bethencourt ! Les femmes sourioient, les hommes envioient le sort du nouveau Roi. Son sort, à cet égard, n'étoit

cependant pas trop digne d'envie, puiſqu'il ne pouvoit réuſſir ni à la faire baptiſer ni à toucher ſon cœur. Choſe étonnante ! tous les compagnons de ſes victoires avoient chacun auſſi une Canare avec laquelle ils vivoient dans la plus parfaite intelligence : en ſorte que le Chef de la troupe étoit le ſeul maltraité par l'amour.

Cependant Henri ayant indiqué le jour où il devoit recevoir l'hommage du Conquérant, ce fut une fête pour tout ce qu'il y avoit d'illuſtre dans les différens Royaumes d'Eſpagne. Bethencourt fut proclamé Roi des Canaries au milieu des applaudiſſemens d'un Peuple nombreux. On lui donna des tournois, où les Chevaliers Chrétiens & les Chevaliers Maures firent mille proueſſes qui émerveillèrent grandement la gentille Iſabelle ; même pluſieurs tenans lui parlèrent d'amour en ſoupirant, en la regardant avec tendreſſe, en devenant fort triſtes, ce qui la faiſoit toujours rire. Elle ne concevoit ſeulement pas ce que ſignifioit le mot d'amour ; elle croyoit que c'étoit un piége, & le bon Frère Bontier la confirmoit dans cette idée, en

lui racontant parfois cent méfaits qui étoient ſurvenus aux pauvres filles qui s'étoient laiſſé prendre à ce piége-là.

Cependant Bethencourt, après avoir été couronné, prit congé du Roi de Caſtille, & alla à Cadix pour s'embarquer, & ſe faire reconnoître ſolemnellement aux Canaries. En chemin, brillant ſous ſa belle couronne & ſes beaux habits, il obſervoit en tapinois l'impreſſion que ce coup-d'œil faiſoit ſur la gente Iſabelle. Cet appareil de magnificence n'en faiſoit aucune. Elle rioit tout comme auparavant; & Bethencourt Chevalier, ou Bethencourt Roi, étoit exactement la même choſe pour elle: même elle ſe moquoit de ceux qui donnoient à ce Brave le titre de Sire & de Majeſté, ne lui trouvant rien de plus majeſtueux qu'auparavant. Enfin, il lui dit un jour, pendant la traverſée: = Gentille Iſabelle, quand terminerons-nous donc l'œuvre de votre ſalut? = Quand vous aurez aſſez d'eſprit pour m'inſtruire, lui répondit la petite impertinente. = Ah! par exemple, ajouta le naïf Bontier, il n'y a guères que les Rois de fraîche

date qui puiſſent ſoutenir ces outrages ſans ſe mettre en colère =. Le nouveau Roi ne ſe mit point en colère.

On arrive en Canaries ; Bethencourt y fut reçu comme un Souverain légitime. Paiſible poſſeſſeur d'une ſi grande puiſſance, il parcourt ſes nouveaux Etats avec la Canare. Elle lui fait obſerver, dans l'Iſle de Ténériffe, un volcan, nommé par les Eſpagnols *le Chaudron du Diable*, dans lequel bout toute la proviſion de l'Enfer, ſelon eux. Elle lui montre toute l'abondance de l'Iſle de Gomère, les beaux vignobles de l'Iſle de Palme, l'olivier miraculeux de l'Iſle de Fer, dont une nuée continuelle, ombrageant les feuilles, en fait tomber goutte à goutte d'excellentes eaux dans une citerne, les ſeules qu'il y ait dans cette Iſle où il ne pleut jamais. Avec lui ſur une barque, elle le conduit à Lanzarota, continuant de l'inſtruire, pendant qu'il ſoupiroit. Elle le débarque à Fort-Aventure, de-là à l'Iſle Gracieuſe : ah ! la Canare l'étoit bien plus encore aux yeux du Roi. = Tenez, lui dit-elle, regardez encore Madère,

tout cela eſt à vous. = Las ! vous ſeule n'êtes pas à moi, répondit triſtement Bethencourt ; vous n'êtes ſeulement pas à notre ſainte Religion. = Patience, répliqua Iſabelle : dans ce moment-ci ne penſez qu'à vos Peuples ; il faut d'abord les bien gouverner =.

Oui vraiment ; mais tous ces Peuples étoient Idolâtres comme la gentille Canare, & Bethencourt étoit un pieux Chevalier, au moins auſſi jaloux d'étendre la Foi que ſon nouvel Empire. Il lui falloit des Prédicateurs, & il n'avoit que le bon Frère & Jean le Verrier : c'étoit bien peu pour tant d'ames. Le Roi de Canarie, qui avoit fait, pour le temporel, hommage de ſa Couronne au Roi de Caſtille, voulut donc en faire encore, pour le ſpirituel, un autre hommage au Pape. Ainſi, ſelon la ſimplicité du temps, & l'exemple que lui en avoient donné tant d'Empereurs & de Rois d'Occident, il ſe diſpoſa à partir pour Rome. Il laiſſa donc la régence de ſes Etats à ſon neveu, Maciot, & s'embarqua avec une ſuite Royale, le Franciſcain,

le Prêtre, ſans oublier la gente Canare, qui voulut abſolument aller à Rome pour voir comment un Pape étoit fait.

= Ah ! ſe diſoit en chemin le Roi des Canaries, pour cette fois nous la tenons ; elle n'échappera pas à notre Saint-Père ni à toute la ſcience dont la Capitale de la Chrétienté abonde. Nous la baptiſerons malgré l'Enfer qui nous diſpute une ſi belle proie. Et puis, quand elle ſera baptiſée, & que je ſerai revenu avec elle dans mes Etats, qui ſait ſi elle ne m'aimera pas ? Si elle m'aime, voilà qui eſt fini, je la fais Reine & je l'épouſe. Il eſt vrai que je ſuis déjà marié : mais Madame de Bethencourt eſt peut-être déjà morte ; je n'entends plus parler d'elle. Oui, ſans doute elle eſt morte, ou peu s'en faut =.

C'eſt ainſi que le Roi berçoit ſon eſpérance, tout en voguant ſur la Méditerranée. D'eſpérance ! en eſt-il de ſi trompeuſes & de ſi douces que celles que la paſſion d'amour enfante ?

On prend terre en Italie : on dé-

couvre les tours, les dômes, les reſtes des monumens des anciens Maîtres du Monde qui avoient échappé à la fureur des Goths, & que, depuis, le Connetable de Bourbon a preſque tous détruits dans ce ſac trop fameux dans l'Hiſtoire moderne. A la vue de la Capitale de la Religion Chrétienne & du glorieux centre d'Unité, le Roi & ſa pieuſe Troupe ſe mettent a genoux, & révèrent la terre foulée par de ſi grands Saints, & teinte de leur ſang généreux.

Ils entrent à Rome en 1406, fort édifiés, & la gente Canare fort étonnée de tout ce qui frappe ſa vue dans cette Cité fameuſe.

Innocent VII y occupoit alors la Chaire Pontificale : ce Pape alloit terminer ſa carrière qui avoit été fort orageuſe. Son nom de famille étoit Méliorati. Né dans l'Abruzze, à Sulmone, Patrie d'Ovide, il s'étoit élevé au Cardinalat par les connoiſſances profondes qu'il avoit acquiſes dans le Droit. Nommé Pape en 1404, à condition qu'il abdiqueroit la dignité Pontificale, ſi Pierre de Lune, autrement

Benoît XIII, en faisoit autant ; il ne tint point sa promesse, ce qui avoit révolté contre lui tous les Romains. Les Rebelles avoient ensuite appellé à leur secours Ladislas, Roi de Naples. Ce Prince chassa de Rome le Pape infidèle, qui se réfugia à Viterbe. Il fut rappellé ensuite, & il étoit tranquille possesseur de la Thiare, quand le Roi de Canarie vint lui faire à Rome l'hommage de sa nouvelle dignité. Innocent le reçut avec honneur, & lui dit : = Vous êtes un de nos enfans, & pour tel je vous tiens. Vraiment, vous avez fait un beau fait d'armes ! Le Roi d'Espagne m'écrit que vous avez moult d'Isles conquises, voire que vous avez été aux Pays de Guinée & de Barbarie, & que vous y avez occis ou pris force Sarrazins. Vous êtes un homme dont on doit tenir compte. Par quoi je veux & j'entends que vous soyez mis avec les autres Rois, & en leur catalogue =.

Bethencourt, après avoir dévotieusement baisé les pieds du Saint-Père, le remercia de sa paternelle affection,

& lui demanda un Evêque & des Miſſionnaires pour prêcher la Foi Chrétienne ès Canaries : ce qu'Innocent lui accorda volontiers.

Le Pape *arraiſonna* enſuite de diverſes choſes ledit Seigneur, & lui demanda comme quoi ſon courage l'avoit mu d'aller ſi loin de la Normandie. Le Roi lui répondit ſi *dextrement*, que tant plus *l'oyoit* le Pape, & tant plus l'aimoit. Auſſi le fit-il honnêtement *recueillir* dans ſon Hôtel, & *élargir* de ſes biens. Tous les Cardinaux, tous les Prélats Romains prêtoient une oreille attentive, lorſque le Roi leur racontoit les hazards qu'il avoit courus dans ſes voyages, la faim qu'il avoit ſouvent endurée, les Géans qu'il avoit déconfits, les batailles perdues, les victoires gagnées : mais il ſe faiſoit écouter bien plus attentivement encore, quand il peignoit au naturel les mœurs de ces Peuples, leur fermeté dans les engagemens, la communauté des femmes ; n'oſant, le bon Chevalier, raconter devant des perſonnages ſi graves, l'accointance de ſes Compagnons avec

elles, ni dire comme quoi Gadifer, à lui tout seul, avoit bien fait une trentaine de bâtards Canares.

Enfin, tant y a que Bethencourt resta quinze jours à Rome. On lui expédia, après cela, ses Bulles; & Albert des Maisons fut nommé Evêque des Canaries.

Mais la gente Canare, nous n'en parlons plus; pourquoi? c'est qu'elle auroit mal figuré dans une conversation de Pape, d'Evêque & de Religion. Elle étoit toujours idolâtre, & persistoit à vouloir l'être. Elle couroit comme une folle dans les rues de Rome, dans les souterreins, dans les vignes, dans les Eglises, où elle pensa se faire mille affaires. Elle s'en fit même une très-sérieuse. Un coquin d'Italien l'ayant trouvée un jour toute seule considérant attentivement le Colisée, s'avisa de lui parler d'amour: c'étoit parler de l'Alcoran à un Chartreux. Les moqueries de la Canare, ordinaires pour elle en pareille rencontre, furent toute sa réponse: ces moqueries ne firent qu'animer davantage l'Italien. Il suit la rebelle; il la voit entrer dans Sainte-

Marie de la Rotonde. Elle ne se mit point à genoux, & n'avoit nullement l'air d'une fidelle Croyante. = Bon, se dit aussi-tôt l'Italien, je la tiens =. Elle sort de l'Eglise ; il l'aborde, & lui demande impérieusement un rendez-vous, sans quoi il va la dénoncer comme une impie à la Sainte-Inquisition qui étoit si rude dans ce temps-là. La gente Canare, qui n'avoit jamais entendu parler d'Inquisition, quoiqu'elle eût été en Espagne (1), rit encore au nez du méchant Italien, & lui tourne le dos en éclatant. Le coquin alors, n'ayant pu la séduire, va la déférer au Saint-Office, espérant

(1) Le vieux Editeur de l'Ouvrage que nous analysons fait ici un anachronisme. L'Inquisition n'existoit pas alors en Espagne ; elle n'y fut introduite que bien des années après par la fameuse Reine Isabelle de Castille, à l'instigation de son Confesseur, qui étoit un Dominicain, & sur le modèle de l'Inquisition apportée en France par un autre Espagnol, Saint Dominique, du temps des Albigeois.

la forcer à devenir Chrétienne, & pouvoir l'épouser ensuite. Des Sbirres vinrent donc pour l'arrêter lorsqu'elle racontoit, avec ingénuité, cette aventure au Roi de Canarie. On la saisit. Bethencourt répond d'elle; on a toutes les peines du monde à la lui accorder. Lorsque les Officiers sacrés se furent retirés, le Roi lui dit: = Vous voyez à quoi on s'expose, quand on ne veut pas se faire baptiser. Ne finirez-vous point cette grande affaire? Jamais vous n'en aurez une plus belle occasion: vous voilà à Rome. Allons, ma petite Sujette, venez avec moi baiser les pieds de nôtre Saint-Père; il vous relevera du Paganisme =. Ces sages conseils furent inutiles, & la gente Canare persista à rester Payenne; elle persista à s'amuser de tout ce que l'ancienne Capitale du monde lui offroit de plus analogue à ses goûts simples, & à l'activité qu'elle avoit apportée en naissant. On donnoit un jour une cocagne aux pieds du Capitole: à la vue du mât planté en terre, & des oiseaux rares qui pendoient attachés avec des rubans, elle prend soudain le parti le plus ex-

traordinaire pour une femme; elle attache modeſtement ſes jupes avec une ceinture, fend la preſſe, ſe mêle à ceux qui alloient ſe diſputer le prix, grimpe au mât avec l'adreſſe & l'agilité d'un jeune tigre, en détache proprement un faucon, redeſcend comme un dard, rabaiſſe décemment ſes habits; &, s'approchant de Bethencourt, qui étoit accouru en émoi à ce ſpectacle, elle lui dit, avec les ſeules graces que la Nature donne : = Roi, on prétend ici que le faucon eſt le tribut naturel qu'on offre aux Têtes couronnées; reçois celui-ci de mes mains: c'eſt le cœur qui te le donne, & cela vaut bien tous les complimens que tu as reçus de ton vieux Saint-Père =. Le mouvement qu'elle venoit de faire avoit ſingulièrement animé ſes yeux; ſon expreſſion en étoit plus vive, ſes joues étoient légèrement colorées, ſon amitié tendre pour Bethencourt ſe peignoit dans tous ſes traits. Elle n'avoit jamais paru ſi charmante. Le Seigneur Colonne s'écria : = Vrai Dieu, j'aimerois mieux ſi gentille Canare, que l'épée de Connétable de l'Egliſe! = Et

moi, dit Borghèse, si le Roi de Canarie m'offroit son Royaume, pas n'en voudrois, fors que fille si accorte n'en voulsist bien être la Reine avec moi =.

Or, le bon Bethencourt entendoit tous ces menus devis, & soupiroit. Mais la Canare rioit toujours de ses soupirs, & n'aimoit pas le Roi, sinon d'amitié de sœur, sinon d'affection pure & désintéressée; tellement qu'on n'auroit pu trouver fille si ennemie d'amour, non-seulement en Canarie, mais même à Rome ou à Paris.

Las! ce fut grand deuil pour les Amateurs Romains, quand ils la virent s'éloigner de leurs murs. Mais il le falloit; le môle d'Adrien étoit couvert de monde à sa partance. On lui cria: = Allez en paix, gentille Canare; & que bientôt le Ciel, en vous rendant Chrétienne, vous doue encore d'un Amant fidèle & loyal qui fasse votre bonheur =! Les descendans des Fabricius, des Emile, des Scipion, des Brutus & des Caton, croyoient alors qu'on ne pouvoit être heureux que par le plaisir de l'Amour. Ils le

croyoient, les bonnes gens, & s'ennuyoient à mourir. La Canare n'en croyoit pas un mot, & elle étoit toujours gaie.

Le Roi de Canarie alla de Rome à Florence avec elle & sa petite Cour, tandis que le nouvel Evêque des Canaries partit pour ces Isles. Elles étoient fort tranquilles quand il arriva, graces à la bonne conduite de Messire Maciot, neveu de Bethencourt.

Celui-ci étant arrivé à Florence, le bruit se répand aussi-tôt dans la Ville que le grand Roi de Canare étoit logé *au Grand-Cerf*. Un Marchand, qui l'avoit vu à Tolède, le reconnut. Adonc les Officiers Municipaux, ayant le Gonfalonnier à leur tête, vont s'enquérir de lui si en effet il est ce glorieux Roi de Canare, qui a fait de si belles choses au bout du monde. Il leur répondit bonnement qu'il étoit le même. Sur cela, on lui apporta le vin de présent, & on le festoya comme il convient à un Gentilhomme qui a su se donner une Couronne.

Nulle part on ne festoyoit alors comme à Florence : cette Ville avoit pour les

Etrangers une recherche, non de galanterie, mais de plaisirs, de délices & de voluptés, dont aucun endroit du monde n'approchoit. Les femmes y étoient charmantes; elles le furent encore deux cents ans après, & nous en avons trois preuves trop fameuses dans notre Histoire, où l'on peut lire les différens genres de séduction de Catherine de Médicis, de l'épouse de Henri IV, & de la Maréchale d'Ancre. Contentons-nous de dire ici, sans sortir de notre sujet, que cette séduction enchantereſſe des Florentines fut développée dans tous ses charmes au milieu d'une fête qui fut donnée sur l'Arno, à Bethencourt. Le sujet en étoit Vénus sortant de l'onde, accompagnée d'une foule de Néréïdes. La jeune Beauté, qui faisoit le rôle principal, n'étoit guères plus embarrassée de ses habillemens que jadis la mère d'Amour: mais la nuit servoit de voile à la pudeur; nuit trompeuse cependant, puisqu'elle étoit éclairée, à-la fois, par le disque de la lune, jalouse sans doute de tant d'appas, & par mille flambeaux dont les reflets alloient tomber sur l'onde, &

rapportoient aux yeux des Spectateurs ravis, les tableaux les plus enchanteurs. = *Ah ! quelles Sirènes !* s'écria tout bas à Isabelle le pauvre Bethencourt. = Les femmes, lui répondit celle-ci, sont les véritables roses de la vie pour vous autres Européens civilisés & corrompus. Ce sont des roses, vous dis-je, nées aussi dans de gentils jardinets, pour ne jamais peine avoir, ni donner fruit. Elles ne savent que produire une beauté vaine, toute armée d'épines contre vous. Aussi, tous vos maux viennent d'elles. Vivent les femmes de Canaries, ô Roi ! nous ressemblons, nous autres Sauvages, à la généreuse plante du corail, qui naît parmi les orages. Les tempêtes de la vie, en nous battant, ne font que nous fortifier. Vos Beautés d'Europe, après vous avoir plu pendant quelques printemps, vous blasent, & tombent elles-mêmes dans l'inutilité. Voilà ce que j'ai vu par tous vos climats. Nous, nous remplissons nos tâches comme les hommes : nous servons la Société, au lieu de lui être agréables ; & jusqu'à notre dernière heure, nous restons des plantes

vigoureuſes & ſalutaires. Les Florentines ne ſavent que charmer les hommes.

= Ah ! dit Bethencourt, vous n'êtes qu'une Florentine pour moi, & j'ai grand-peur que ce ne ſoit pour la vie =.

Ce mot fit ſourire la Canare.

De Florence, Bethencourt prit la route de ſa Patrie, & arriva à Paris à la fin de 1408. Tous les Badauds de la Capitale de la France coururent en foule pour le voir : on étoit glorieux d'un ſi illuſtre Compatriote ; on racontoit, on exagéroit ſes exploits : car dans ce temps-là les Pariſiens exagéroient tout auſſi fort qu'aujourd'hui. La Canare lui diſoit : = Vous nous avez amenés dans une garenne de fous =. La gente Canare étoit elle-même grandement lorgnée par tous les oiſifs, & critiquée ſans miſéricorde par toutes les femmes qui n'étoient pas auſſi jolies qu'elle ; & il y en avoit beaucoup. Quand le Roi des Canaries fut préſenté à la Cour, qui ſe tenoit alors dans la rue Barbette, il penſa être étouffé ; & la Canare ſe crut obligée de diſtribuer quelques ſoufflets

à la ronde, attendu qu'on étoit un peu libre du temps d'Isabelle de Bavière, qui étoit alors Reine des François. On fut un peu fâché que Bethencourt n'eût pas plutôt rendu son Royaume, vassal de la France que de la Castille. Mais c'étoit une chose finie: on n'en parla plus.

Les hommes & les femmes les plus considérables de la Cour voulurent donner des fêtes au Roi de Canarie & à sa charmante compagne. Il y eut d'abord un cercle en leur honneur chez Valentine de Milan, mère de tous les Princes de la dernière Branche de Valois qui possédèrent le Trône du grand Capet, après la mort de Charles VIII. Là, tous les preux Chevaliers s'enquéroient comme quoi Bethencourt avoit pu se dépêtrer de tant de rudes horions & dangers sur la mer grande, ès Isles Canariennes, à l'encontre de ces fières montagnes, au milieu des sables rôtissans de l'Afrique, & de ces vilains hommes noirs, vrais enfans du Diable sans doute, qu'il rencontroit à chaque pas; les Dames caquetant autour d'Isabelle, tout en

lorgnant, ſans en faire ſemblant, ſes appas mignards, & ſoupirant tout bas d'envie, ſe montroient curieuſes de ſavoir quelles étoient les obligations des femmes ès Canaries ; & la bonne Iſabelle leur diſant franchement que ces obligations n'étoient pas fort pénibles, parce que les filles d'abord étoient entièrement maîtreſſes de leur conduite, qu'elles avoient liberté pleine & entière de faire tout ce qu'elles vouloient, qu'on leur imputoit même à bonté, mérite & politeſſe, d'accorder à ceux dont elles faiſoient choix, ce qu'on appelloit jadis en certain Pays *le droit du Seigneur*, ſans que pour ſi peu de choſe elles en fuſſent moins précieuſes aux époux qui ſe préſentoient enſuite ; ains au contraire les maris étoient fiers de cela. Or, pendant que Jeanne débitoit en toute ſimpleſſe icelle menues darioles & autres plaiſantes au poſſible, auriez-vu jeunes tendrons malicieuſement ſourire du coin de l'œil aux Chevaliers damerets qui les requéroient d'amoureuſe merci ; auriez-vu la flamme ardre & le feu pétiller ès yeux des plus beaux fils de

la France. Puis les vieilles de rire plus fort ; puis les vieux d'éclater ; puis de s'ébruiter au ſallon de Madame Valentine, un tapage auſſi diſcordant que celui du ſabat des mécréans d'Iſraël. Adonc la Canare reſtoit grandement émerveillée de ces foucades & impétuoſités françoiſes.

La première Beauté qu'il y eût dans ce temps là en France, cette Dame (1) galante, Maîtreſſe de l'heureux Duc d'Orléans, à qui elle donna le grand Dunois, propoſa auſſi un cercle à Be-

(1) Marguerite d'Engien, Dame de Cani. Ce fut en 1403 qu'elle accoucha du fameux Jean d'Orleans, titré depuis Comte de Dunois, enfant naturel qu'elle avoit eu du Duc d'Orléans, fils de Charles V. Aubert de Cani étoit un brave Chevalier de Picardie, qui gémit beaucoup de l'infidélité de ſa femme. Mais cette infidélité, que nous ſommes fort loin d'approuver, nous valut pourtant le ſauveur de la France ; le valeureux Dunois, à qui ſes Compatriotes ont décerné les beaux titres de victorieux & de triomphateur des Anglois.

thencourt & à Iſabelle. Ils vinrent à ſon Hôtel de la *Couture-Sainte-Catherine.* Dunois, gentil enfant de l'Amour, fut de cette fête : ce n'étoit encore qu'un jeune garçonnet ; mais c'étoit déjà la ſemence de la foudre cachée dans un clair & brillant nuage. Dunois ouvrit d'admiration ſes deux grands yeux à la vue du Roi de Canarie ; il avoit beſoin de voir un Héros, avant de le devenir lui-même. Bethencourt l'aviſa bien auſſi ; & : = *Enfant de la gloire*, lui dit-il, *je te ſalue.* = Grand merci, mon noble parrain, lui répond fièrement l'enfant tranſporté d'aiſe ; voirement enfant de la gloire m'efforcerai d'être =. Ainſi, la vue d'un Héros montra un nouveau Héros à la France. La mère de l'enfant pleura de joie, au premier élan de ſon ame ; & renfermant cette joie dans ſon ſein, elle s'approcha d'Iſabelle, *& lui fit fête.* Iſabelle ſe vit obligée de répéter tout ce qu'elle avoit déjà conté mille fois ; mais ennuyée de tant de répétitions, elle queſtionna à ſon tour, & fut très-piquante. Elle oſa demander à la Dame

chez laquelle elle étoit, ſi elle n'étoit point Françoiſe, ſi elle n'avoit point de mari. Ayant appris que cette Dame étoit née en Picardie, l'une des premières Provinces de France, & qu'elle avoit un époux encore vivant, l'étourdie d'Iſabelle alla s'aviſer de lui demander pourquoi donc elle faiſoit la Canare, & ſe donnoit les airs d'avoir des enfans d'un autre que de ſon mari Picard. La belle Dame, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une pareille impertinence, n'eut point la force de ſe fâcher ; elle ſe contenta de rougir. Un ſilence d'étonnement ſe répandit dans toute la ſalle ; Bethencourt lui-même reſta interdit: mais en homme d'eſprit, voyant que Dunois s'attachoit toujours à le contempler, il voulut guérir le mal par le mal même. Prenant donc l'enfant par la main, & l'approchant de ſa mère : *Madame*, lui dit-il, *je vous remercie au nom de ma Patrie, de lui avoir donné ce tréſor ; ou je me trompe fort, où ce ſera un homme : ſa jeune & précoce ardeur me l'annonce ; gardez-vous d'en douter.* Ces douces paroles furent un

un baume salutaire sur le cœur de la mère de Dunois. Bethencourt sortit avec la Canare.

Mais quand on fut dans Paris & à la Cour l'indiscrétion de cette dernière, ce fut une joie universelle. Si la moquerie n'étoit pas née depuis plus de trois mille ans à Athènes, Paris devroit être son berceau naturel. Le propos d'Isabelle devint l'aliment & le sel de toutes les conversations & de tous les soupers. Celles même qui auroient tout sacrifié au monde pour être les rivales heureuses de la Maîtresse du beau Duc d'Orléans, & qui auroient voulu lui donner dix Dunois pour un, aiguisoient fortement l'épigramme. Paris fut rempli de Ballades, de Lais, de Virelais, sur cette aventure : on les chantoit par-tout. Quand on voyoit passer Isabelle, c'étoient des ris & des éclats sans fin.

= Quittons cette garenne, Roi, dit la Canare à Bethencourt, & allons plutôt nous reposer dans votre manoir Normand =.

Ils s'en vont en Normandie, chevauchant & attirant tout le monde sur leurs pas. Ils étoient attendus avec bien

de l'empreſſement au Château de Grainville-la-Teinturière. Le nouveau Roi de Canarie y revit avec bien de la ſenſibilité, après une abſence ſi longue & tant de gloire, ſon frère Regnaut de Bethencourt, Grand Maître-d'Hôtel du Duc de Bourgogne, aſſaſſiné en 1419 à Montereau-Faut-Yonne, & ſa belle-ſœur qui étoit de la Maiſon de Bréauté. Il y revit auſſi ſa femme, iſſue des ſieurs de Fayel. Hélas! elle vivoit donc encore, la bonne Dame & Reine qu'elle étoit devenue. Même pour bien fêter ſon mari, elle avoit fait venir des Jongleurs qui chantèrent bravement des vers, ſublimes pour ce temps-là, en l'honneur de notre Chevalier Roi. Ils le comparoient, ſans ſortir de leur Pays, à Guillaume le Conquérant & au valeureux Tancrède, ces Normands immortels, qui, n'ayant point reçu de Sceptres par leur naiſſance, avoient ſi bien ſu s'en procurer avec leur épée.

Madame de Bethencourt ne ſe ſentoit pas d'aiſe, à la vue de la couronne qui paroit la tête de ſon époux. Mais cet époux glorieux étoit *moult empê-*

ché. Il aimoit la gente Canare plus fort que jamais ; mais en loyal homme il aimoit auſſi ſa femme. Il flottoit entre la paſſion & le devoir ; & ſouvent le Diable, pour lui perſuader que la paſſion méritoit la préférence, lui ſuggéroit cette penſée maligne, qu'il n'aimoit la Canare que pour en faire une Chrétienne, ce qui n'étoit pas préciſément la vérité.

Jà tout le monde s'appercevoit de la triſteſſe du Roi. Les Chevaliers d'ancienne ſouche Picarde & Normande, ſe diſoient à l'oreille : = Bethencourt ne ſent pas ſon bonheur. Comment, après tant de gloire, peut-on être ennuyé = ? Les uns croyoient que c'étoit l'effet ordinaire de ſa nouvelle dignité. Mais ceux qui plus grands Clercs étoient, aviſoient quelqu'autre cauſe à ce chagrin royal, & ſoupçonnoient qu'il pouvoit bien y avoir un tantinet d'amour. Ce ſoupçon ſe confirmoit encore quand ils voyoient les yeux du Roi tournés ſouvent avec langueur ſur la jolie brunette Canare.

Pour exprimer tous les tourmens du Roi, l'Auteur ſe ſert ici d'une com-

paraiſon qui n'eſt pas fort noble, mais qui eſt fort ſignificative. Il dit que l'ame de Sa Majeſté Canarienne étoit auſſi en peine dans ſon corps, que le chien du Rôtiſſeur dans ſon tourne-broche. Eh ! que peut avoir de bas, après tout, cette comparaiſon ? Homère, le plus ſublime des Poëtes, ne compare-t-il pas Ulyſſe, autre Roi, ſe retournant dans ſon lit ſans pouvoir dormir à cauſe de ſes inquiétudes poignantes, à un morceau de cochon qui crie & gémit ſur le gril où on le rôtit ? Nous ſommes devenus par trop délicats dans notre ſiècle ; n'ayant plus de ſenſations ni d'idées nouvelles, à quoi bon leur chercher des expreſſions & des tournures différentes de celles de nos pères ? Enfin, qu'on trouve mauvaiſe, ſi l'on veut, cette comparaiſon, la faute en eſt à notre Auteur ; & il n'en ſera pas moins vrai que Bethencourt avoit alors de rudes tourmens. Une femme qu'on eſtime & qu'on ne peut plus aimer, une Maîtreſſe qu'on idolâtre & dont on ſe voit moqué, le faix d'une Couronne pardeſſus tout cela, quel eſt celui de nos Lecteurs

qui puiſſe ſe vanter d'avoir une pareille ſomme de maux pour ſon compte ? Et cependant le Roi de Canarie avoit encore une autre peine. Eh ! l'on envieroit après cela le ſort des Héros ! Mortels aveugles, nous ne ſavons pas ce que nous voulons.

Cette dernière peine de Bethencourt venoit des ravages que les Anglois, profitant de nos guertes civiles, ne ceſſoient de faire ſur les côtes de France. De ſon Châtel de Grainville, tous les jours il entendoit le bruit des armes de ces fiers Inſulaires ; il voyoit les Payſans de Caux arriver en foule, & ſe réfugier à l'abri de ſes tours comme auprès d'un Autel privilégié & ſacré. A ce bruit, à cette vue, l'ame chevaleresque de Bethencourt ſe gendarmoit. = Comment, diſoit-il, j'aurois fait tant de conquêtes au bout du monde, & mon courage ſouffriroit de telles hoſtilités à ma porte ! non, par Saint-Melon, glorieux Prélat de mon Pays, non, je ne l'endurerai pas. Sus donc, camarades Normands & Picards, ſus, à cheval ; vous au Tréport, vous

à Dieppe, moi par-tout où besoin sera, pour redresser & enferrer ces mutins enfans d'Albion. = Je vous suivrai, dit la Canare au Héros: j'aime à voir les braves défendre leurs foyers. Roi, je vous défendrai moi-même contre votre propre courage =. Et voilà la Canare à cheval comme les Gentilshommes, marchant à côté de Bethencourt, qui tantôt juroit contre les Anglois, tantôt prioit dévotieusement le Dieu des armées, & tantôt aussi lorgnoit furtivement la gente Canare. Il auroit fallu le voir assez près de l'embouchure de la rivière d'Arque, monter sur une simple barque de Pêcheurs, un aviron à la main, & poursuivre, à l'aide du reflux, une cinquantaine d'Anglois, d'abord enfoncés dans les lames, & reparoissant ensuite au-dessus pour recevoir horions & taloches de son héroïque main. Il auroit fallu voir encore dans une autre barque, montant & descendant à côté de la sienne, l'active Canare seconder son ardeur & mériter l'estime de tous les Chevaliers François. Enfin, les ennemis furent si mal

menés, que l'envie ne leur prit plus de venir visiter les Terres ni le voisinage de Bethencourt.

Rentré dans son Châtel, le lutin d'Amour le tourmenta de nouveau. Le Père Bontier n'y pouvoit plus rien. = C'est un vrai sort, lui dit un jour le bon Religieux. Sire, allez plutôt à Jérusalem vous en faire relever. = Eh! n'ai-je pas été à Rome, répondit Bethencourt? qu'y ai-je gagné, que d'en revenir plus féru; vous le savez bien, mon révérend Père en Dieu? = Il faut cependant faire une fin, répliqua Bontier. Voulez-vous avoir deux femmes comme ces mécréans que nous avons vus en Afrique? = Hélas! non, s'écria le Roi: tout ce que je desirerois, ce seroit de changer la mienne pour la gente Canare. = Vraiment, reprit le Moine, j'entends bien cela: vous le voudriez, c'est à merveille; vous êtes Roi, & vous le pourriez comme notre Roi Robert. Mais Votre Majesté ne veut pas être damnée, apparemment? Est-il possible que vous ne voyiez pas aussi clairement que moi que votre Canare est un Béel-

zébut, un vrai tiſon d'Enfer, ſemblable à celui qui penſa faire rayer Saint Antoine du catalogue des Saints ? a-t-elle jamais daigné ſe faire inſtruire ? == Ah ! mon révérend Père, elle eſt bien belle, dit le Roi en ſoupirant. == Bon, de la beauté ; voilà bien de quoi, s'écria le Père ! il n'y a rien de ſi commun dans le monde. Il y en a tant, que bientôt on n'y prendra plus garde. Au demeurant, vous direz que je ne m'y connois pas ; à la bonne heure, cela peut bien être. Mais moi qui vous parle, je n'ai jamais trouvé de beauté à votre Canare. == Arrêtez, Père diſcourtois, interrompit Bethencourt, & n'outragez pas celle qui m'eſt chère. Gardez-vous de dire qu'elle ne ſoit pas la belle des belles. Elle eſt bien plus encore, mon Père. Que n'a-t-elle point fait pour moi ? Vous-même, vous avez vu avec quel empreſſement elle m'a ſoumis ſes Compatriotes. Vous avez-vu quel attachement elle m'a marqué au milieu des ſables brûlans de l'Afrique ? Compagne fidelle de tous mes pas, elle m'a ſuivi en Eſpagne, en Italie, en France, ici. Mes inté-

rêts sont les siens. Avec moi elle a repoussé dernièrement les Anglois. Elle est Françoise, mon Père. Elle est bien plus, elle est bonne, humaine, compatissante ; elle est la plus pure des femmes. Sans avoir appris dans sa Patrie les règles de la décence, dans tous nos voyages, avez-vous rien rencontré de si honnête ? Eh ! vous osez calomnier un si excellent cœur, vous invectivez à mes yeux la personne du monde à qui je dois le plus de reconnoissance = !

Bontier se tut & se retira. Le pauvre Bethencourt continua de se dessécher du mal d'amour, qui ne dessèche plus personne. Dirai-je, le mortel heureux ou malheureux !

Ah ! que cette fine sauvage devinoit bien aussi ce qui en étoit. Mais c'étoit une bien honnête personne en effet, ainsi que le prouvera le trait par lequel nous allons terminer une histoire déjà trop longue.

Un jour qu'elle vit le Roi plus triste que de coutume, elle lui dit : = Roi, je vous suis une pierre d'achoppement ; ce qui ne devroit pas être, car je vous

ai des obligations. Après avoir pensé être la victime des entreprises criminelles du traître Bertin, vous en avez agi avec moi comme un franc & loyal Chevalier. Aussi, par reconnoissance, je me suis attachée à vous. Par zèle pour votre Religion, vous avez voulu me la faire embrasser. Je vous ai remercié, & vous remercie encore de ce zèle. Peut-être qu'un jour je serai Chrétienne ; mais il faut, s'il vous plaît, laisser mûrir mes réflexions. Jamais je ne me déterminerai que toute seule à une affaire de cette importance.

Parlons maintenant d'autre chose, & parlons avec une franchise que je n'ai vue ni en Espagne, ni en Italie, ni en France, mais que j'ai puisée dans mon Pays, pour la garder toute ma vie.

Roi, j'ai toujours regardé l'amour comme une folie : aussi vous avez vu que je me suis moquée, dans toutes les occasions, de ceux qui se sont avisés de m'en parler. Mais je ne me moque point de vous, & vous me montrez que cette folie-là peut entrer dans une

tête sage. Vous m'aimez d'amour, pauvre Roi : c'est à moi de vous guérir; & c'est par-là que je prétends vous marquer ma reconnoissance.

Sans cette aveugle & inutile passion, qui vous tourmente, vous seriez, quoique Roi, le plus heureux de tous les hommes que j'aie vus à la Cour brillante de Tolède, dans la Capitale de la Chrétienneté, au milieu des délices de Florence, & parmi tous vos Courtisans François. Car enfin, que manque-t-il à votre bonheur? Simple Gentilhomme, vous voilà possesseur d'une Couronne, unique objet de votre ambition. Vous êtes parvenu au comble de la gloire, qui est la chimère de vos Compatriotes. A ces avantages frivoles, vous en joignez de bien plus précieux : vous avez un cœur droit, un esprit sain, l'inappréciable don de la douceur & de l'humanité. Tous vos aïeux étoient des gens d'honneur, vos frères & vos neveux marchent fidellement sur les mêmes traces. Vos autres parens, les Braquemont, les Gaucourt, les d'Houtetot, les Tillières, les Bacqueville; tous ceux que je vois ici,

aussi droits que des Sauvages, en sont bien meilleurs. Enfin, Roi de mon Pays, vous avez une femme qui seule vaut un trésor; elle est jeune & belle encore, elle vous aime, elle est fidelle. Vous, si généreux, même envers vos ennemis, seriez-vous déloyal pour elle seule? Elle descend, dit-on, d'un sang où la sensibilité est héréditaire; & le nom de Fayel, prononcé parmi vous, y rappelle soudain la constance & la loyauté. Une telle femme doit cimenter votre bonheur, & je vous vois embarrassé près d'elle!

C'est ma présence qui cause cet embarras, j'en suis sûre. Roi, je vais vous affranchir, & vous rendre à vos devoirs; je pars, je retourne aux Canaries; j'y suis plus nécessaire pour vous que dans ces lieux. Votre glorieux neveu Maciot, Régent de votre Royaume, peut trouver des obstacles. Je connois bien mes Compatriotes, le joug leur pèse. J'irai le soulager, & montrer aux Canariens l'exemple de l'obéissance & du zèle.

Je suis satisfaite. J'ai voulu voir, & j'ai vu. L'éclat, la magnificence, les

plaisirs ont frappé mes yeux, & n'ont pas séduit mon cœur. Je suis sauvage encore, & ma simplicité première demeure. Dans le tournoi de Tolède, je n'ai remarqué que des visages inquiets & tristes sous les perles, les diamans, & les plus somptueux atours. L'ambition, qui agitoit toutes les têtes à Rome ne m'a point tentée. Si j'avois toutes les richesses que j'ai vues à Florence & à Paris, je les jetterois à la mer.

Je suis satisfaite, vous dis-je, d'avoir vu, & très-pressée de quitter toutes les frivolités & les riens brillans qui vous occupent.

Vous êtes la seule chose que j'abandonne avec regret. Mais ce n'est que pour peu de temps : sans doute vous reviendrez bientôt dans vos Etats; je ne ferai que vous en préparer les voies.

Adieu donc, Roi de Canarie, Roi que j'aime, & à qui je le dirai avec bien plus de plaisir quand votre femme même vous sera devenue plus chère ==.

Après ce discours touchant, elle fit ses préparatifs; ils ne furent pas longs.

Bethencourt étoit attendri, d'autant plus attendri qu'il avoit peur de le paroître. Comment ne l'auroit-il pas été? Tout ce qu'il y avoit d'hommes & de femmes au Château de Grainville aimoit déjà la bonne & franche Isabelle. Sa vertu, naturelle comme sa Patrie, étoit un aimant qui attiroit d'abord. On voulut lui donner des fêtes avant son départ. Toute la Noblesse des deux Provinces accourut. Hommes, femmes, enfans, vieillards, c'étoit à qui lui marqueroit plus d'intérêt. Les larmes étoient dans tous les yeux. = Oh! bonnes gens de Picardie & de Normandie, s'écria la Canarienne, vous me reconciliez avec la France, & je vois que vous avez un cœur fait comme ceux de Canarie. Je vous quitte tous à regret, mes amis =.

Elle partit, & retourna heureusement dans le Pays qui lui avoit donné le jour, comme après avoir fait un rêve, tant ce qu'elle avoit vu lui avoit paru extraordinaire.

Oh! loyal Bethencourt! Chevalier trop peu connu; quoique si digne de l'être, vous ne la revîtes plus!

Ce Conquérant recevoit de fréquentes nouvelles de son neveu. Sa Colonie étoit dans le meilleur état, & la gente Canare lui tenoit fidellement sa promesse, en contenant, par sa soumission & ses discours, les Insulaires dans leur devoir. Bethencourt alloit lui-même s'embarquer avec sa famille, résolu de finir ses jours en Canarie. Sa femme étoit morte ; une douce espérance rempliſſoit son ame ; il pouvoit aspirer à voir remplir le plus cher de ses vœux.

Mais un jour advint qu'il fut malade en son Château de Grainville, & vit bien qu'il se mouroit. Toute sa famille étoit auprès de son lit, pleurant à chaudes larmes. Son frère seul étoit absent ; il l'envoya quérir : c'étoit en vain. Regnaut de Bethencourt ne venoit point. = Hélas ! dit le mourant, la chose qui me toucheroit le plus à ma conscience, seroit le tort & le déplaisir que j'aurois fait à mon frère =.

Après ces paroles, il ne fut guères qu'il ne rendit l'ame. Son frère arriva qu'il ne pouvoit plus jà parler. Ainsi mourut & trépassa, de ce siècle à

l'autre, l'an 1425, Meſſire Jean de Bethencourt, en ſon vivant Roi des Canaries, Seigneur de Bethencourt, de Grainville-la-Teinturière, de Lincourt, & Baron de Saint-Martin en la Comté d'Eu. Il eſt enterré à Grainville, tout devant le grand Autel de l'Egliſe, où l'on voit encore ſa ſépulture. Madame de Bethencourt l'avoit précédé d'un an.

Oh! Deſcendans de ce franc & loyal Chevalier, je ne vous connois point: c'eſt l'amour de la vérité, c'eſt le patriotiſme qui a échauffé mon cœur & dirigé ma plume dans les détails que je viens de faire de ſes glorieux exploits. Dans la même vue, j'ai déjà crayonné ailleurs les portraits de nos vieux Chevaliers. Les noms immortels des Bourbon, des Lorrains, des Rohan, des Montmorency, des Dunois, des la Trémouille, des Mailly, des Créqui, des d'Aumont, ont figuré dans cet Ouvrage, ſous les traits de l'Hiſtoire bien plus que ſous le coloris du Roman. Parmi les Rejetons de ces hommes fameux, il en eſt beaucoup à qui je ne ſuis pas inconnu; il en eſt

d'autres avec lesquels je ne communique que par nos Annales. Mais nulle prévention favorable ou contraire ne m'entraîne jamais au-delà de la vérité; & toujours dans ce siècle mort pour la gloire, mon but est de présenter des modèles. Heureux si je pouvois piquer d'émulation les enfans des Braves, & rappeller les anciennes vertus de nos pères ! Quelles jouissances alors pour eux, & combien la licence qui les séduit leur paroîtroit fade & rebutante !

NOTES HISTORIQUES.

TEL fut le preux Jean de Bethencourt, homme qui auroit dû marquer davantage dans notre Histoire, & dont on n'y voit guères que le nom avec fort peu de détails. Vivant dans un siècle barbare encore, & où la navigation étoit si peu avancée, ce généreux Normand entreprit le voyage & la conquête des Canaries.

Il n'est pas douteux que les Isles de

Canaries ne ſoient le commencement de l'Atlantide de Platon, par la deſcription même qu'en fait ce Philoſophe. Selon lui, l'Atlantide étoit vers l'occident, au-delà des Colonnes d'Hercule, & diſtante de douze journées de ces Colonnes. Elle étoit, dit-il dans ſon Timée, auſſi grande que l'Aſie & l'Afrique. Elle périt & fut engloutie ſous la mer en une nuit, comme la Calabre & Meſſine, ne laiſſant plus paroître au-deſſus des flots que quelques Iſles éparſes, débris malheureux qu'on appella pourtant depuis les *Iſles Fortunées*, ſi vantées par les Poëtes & les Hiſtoriens des anciens âges. Très-vraiſemblablement l'Atlantide alloit juſqu'à l'Amérique, dont elle faiſoit même partie (1). Sertorius, preſſé en Eſpagne

(1) La tradition de cet engloutiſſement de l'Atlantide ſubſiſta long-temps. Elle fournit aux Sages de l'Antiquité, matière à bien des conjectures. Platon ne fut pas le ſeul qui imaginât qu'au-delà des Iſles Fortunées, il pouvoit bien y avoir encore un nouveau Monde. Le Poëte

par Pompée, avoit jeté les yeux sur ces belles Isles pour y aller passer doucement le reste de sa vie. Ronsard invite, dans ses Poëmes, ses amis à se ménager le même asyle, dont il fait la plus séduisante description. Les Essséens, au rapport de l'Historien Josephe, y avoient placé leur paradis. Il est vrai que la température y est très-douce: on n'y connoît ni pluie, ni neige, ni chaud, ni froid; le plus délicieux zéphyr y règne perpétuellement. Strabon, Pomponius Mela, Pline, Solin, Ptolomée, célèbrent ce beau Pays avec le même enthousiasme que les Poëtes. Surius, un de nos vieux Légendaires, rapporte que Saint Maclou, ou Saint Malo, bon Religieux Ecossois ou Irlandois, qui vivoit du temps de Clotaire Ier, c'est-à-dire environ l'an 560, ayant entendu parler de ces Isles comme

Sénèque, dans la Tragédie de Médée, fait une prédiction fort extraordinaire; il dit qu'il viendra un temps où l'Isle de Thulé, ou l'Islande, ne sera plus la borne du monde.

du Paradis terrestre, s'embarqua avec Saint Brandaon son Maître, pour y pénétrer. Il resta près de sept ans sur mer, où il éprouva mille fâcheuses aventures. Enfin, il débarqua en une Isle nommée Ima, qui lui parut pour sa beauté être une de ces Isles heureuses. Il y ressuscita & baptisa ensuite un Géant nommé Mildun, ajoute le bon Légendaire, y planta la foi, & revint en Bretagne où il fut fait Evêque, & donna son nom à l'un de nos ports de mer. Mais ce fait est bien douteux. Celui qui est l'objet de cet article ne l'est point: il est certain que Jean de Bethencourt, affligé des longues & sanglantes querelles des Maisons de Bourgogne & d'Orléans qui désoloient la France, de son temps, alla porter sa bravoure ailleurs, & chercher des aventures qui ne déchiraſſent point sa Patrie. Ce fut à ses *coûts* & dépens qu'il exécuta ce grand dessein. Son expédition est attestée par tous les Historiens Espagnols, Portugais, Italiens & François. Il fut le premier *Découvreur & Conquêteur de nouvelles*

Terres (1), qui eût paru encore en Europe : ce qui sert à *rabattre d'autant* la vanité du Portugal & de la Castille, qui nous ont depuis disputé cette primauté. Ce sont les François qui ont précédé en cela tous le Peuples modernes, & qui leur ont *rompu la glace & montré le chemin*, dit l'Editeur dans sa Préface.

Nous avouons que cette conquête fut perdue pour la France, qui étoit alors si brouillée, qu'elle avoit assez à faire pour se maintenir au-dedans, sans songer au-dehors ; décisive & unique raison qui détermina Bethencourt à faire relever sa Couronne de la Castille. Son cœur François gémit de cette nécessité cruelle, & s'y prêta. Bethencourt, dit l'Editeur, a été cette étoile *matinière*, qui, par son lever, a ouvert la porte à la lumière du soleil, par laquelle le monde, en ces derniers jours, a été rempli de la vue & de la connoissance de soi-même. En effet, les Portugais

(1) *Conquêteur*, oui : mais on avoit déjà découvert les Pays dont il est ici question.

ne commencèrent leurs conquêtes que quelques années après les siennes, & les Castillans plus tard encore. Les Portugais durent les leurs au grand Don Henri leur Roi, qui, ayant deviné, par les connoissances profondes qu'il avoit acquises dans la Cosmographie & l'Astronomie, qu'on pourroit trouver dans l'étendue du grand Océan un passage pour découvrir d'abord les Pays inconnus le long de la côte d'Afrique, & plus loin vers les Indes Orientales, avoit envoyé quelques vaisseaux par-delà le Cap de Non.

Les Isles de Canaries sont à deux cents cinquante lieues de l'Espagne. Bethencourt en a découvert sept; il trouva que tous ces Insulaires étoient idolâtres, adorant le soleil & la lune. La pluralité des femmes étoit généralement établie parmi eux; même les maris tenoient à honneur d'offrir la première nuit de leurs noces leurs épouses à leurs Seigneurs, coutume révoltante qu'on a retrouvée quelquefois chez des Peuples policés, tant est grande la force de l'usage & de l'habitude.

Dans l'Isle de Ténériffe, quand les Seigneurs prenoient possession de leurs Terres, on voyoit souvent quelques-uns de leurs vassaux s'offrir à une mort volontaire pour embellir la fête, & se précipiter du haut des rochers. Ces Peuples reconnoissoient un Dieu *punisseur* des méchans, & *guerdonneur* des gens de bien. Ils étoient grands danseurs & grands sauteurs; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'on n'alaitoit les enfans qu'avec du lait de chèvre.

Quand Bethencourt découvrit en mer la sourcilleuse montagne de Ténériffe, qui se termine en pointe de diamant, & qui vomit des flammes comme le mont Gibel, il ne fut pas maître d'une sorte de frémissement, à la vue de ce grand phénomène de la Nature. La gente Canare grimpoit cette montagne qui a bien *quinze lieues* de haut, avec une aisance & une agilité merveilleuses.

Quant aux amours de notre Héros avec cette fille, nous n'oserions assurer que les détails qu'on vient d'en lire dans notre Extrait, soient de la même

exactitude que le reſte de notre récit. L'amour eſt un myſtère difficile à dévoiler : on le cache avec le même ſoin qu'on manifeſte les actions publiques.

Quoi qu'il en ſoit, Maciot de Bethencourt, neveu de notre Conquérant, ſe maria dans les Canaries ; & en 1606, il y avoit encore de ſes deſcendans en Eſpagne & aux Açores, qui ne purent conſerver ce Royaume. Ils le conſervoient en 1434, comme on le voit par un acte paſſé à Paris ſous Henri VI, Roi d'Angleterre, & ſoi diſant auſſi Roi de France en ce temps, au préjudice de Charles VII, notre légitime Souverain. Mais dans cet acte un Bethencourt, qui n'étoit plus Maciot, eſt ſeulement qualifié Seigneur de Canaries.

Il y a auſſi une Branche de cette famille illuſtre en Picardie. Tous ces rameaux ne dégénèrent point : on les voit briller dans les armes, dès l'an 1067, où un Bethencourt accompagne Guillaume le Conquérant en Angleterre. Ils figurent encore dans l'Hiſtoire

ſous

sous Louis VIII; ils se distinguent en combattant sous Dugueſclin, à la journée de Cocherel, en 1364. Braquemont, oncle de notre Roi de Canarie, fut Amiral de France. Mais hélas! tout finit; & au bout de quelques siècles, des noms fameux ne sont que trop souvent retranchés, ou tombent dans l'oubli. Celui dont nous parlons n'éprouva cependant point ce malheur, & nous avons vu avec plaisir que dernièrement il venoit de reparoître un descendant de notre Héros, à la Cour, demeure naturelle du peu qui reste de notre ancienne Chevalerie, à moins que la trompette ne sonne & n'appelle à la gloire les rejettons de ces hommes magnanimes.

Les armes de Bethencourt sont à un écu d'argent, un lion rampant de sable, armé de gueules.

Nous n'ajouterons plus ici qu'un mot. Cette Histoire de la conquête des Canaries, écrite en 1425, avec candeur & vérité, est suivie d'un excellent Traité de navigation. C'est un abrégé de tous les voyages maritimes faits par toutes

les Nations, & disposé par ordre de temps & de lieux. Nous en avons trouvé les détails bien plus intéressans que ne le sont la plupart de ceux qui ont paru, depuis, en si grand nombre,

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LE BRACONNIER DU BOIS BELLE-FÉE.

ANECDOTE PROVINCIALE.

TOUS les Amans ſont inſenſés, mais tous les Amans ne deviennent pas fous. Ceux-ci ſont peut-être les plus reſpectables : ce ſont du moins ceux qui intéreſſent davantage, tant il eſt vrai que l'amour n'eſt amour & n'eſt pardonnable que lorſqu'il eſt extrême. Il eſt vrai de même qu'on ne ſe ſoucie plus de ces ſortes d'amours qui contrarient, qui expoſent, qui ſont ridicules & mortels. On s'eſt fait un ſyſtême d'amour raiſonnable. De jeunes innocens entendent ce mot de raiſon revenir ſans ceſſe ſur les lèvres des femmes, & ne le comprennent

pas. C'eſt charité de les avertir que la langue des femmes eſt tout-à-fait allégorique.

Le Village de Buſſeuil eſt répandu ſur un côteau qui regarde l'orient. Le côteau qui lui eſt oppoſé eſt couvert par le bois Belle-Fée. A l'un des bouts du bois on va, pour promenade, voir la fontaine Belle-onde : cette fontaine verſe ſes eaux dans la vallée qu'elle fleurit. Avec les prés, les vignes & les champs de culture, tout cela forme un paradis terreſtre. Il eſt peu de cantons où il y ait de meilleures gens, & peu de Villages où le Seigneur ſoit auſſi bon & auſſi malheureux.

Ce Seigneur eſt maintenant un homme bien moins ruiné par l'âge que par une longue ſuite de douleurs. On ſe ſouvient encore de l'événement qui rendit ſa jeuneſſe intéreſſante. On l'appelloit Clet de Buſſeuil. Son père n'avoit rapporté des guerres que ſon épée bien glorieuſe, mais toute nue. Il avoit retrouvé ſa petite Terre

délabrée, hypothéquée: c'étoit un franc Militaire; l'honneur, la bonté même. Il étoit encore aimable à quarante ans.

Mademoiselle de Lauzière en avoit vingt-deux, étoit belle, étoit riche, & voulut épouser M. de Busleuil: ses parens le voulurent aussi. On va croire que c'est un Roman qu'on lit, & c'est un fait.

Ces maximes de familles où il y a de la fortune, ne gouvernèrent point Mademoiselle de Lauzière contre le gré de son cœur. Elle s'en laissa gouverner lorsqu'elle fut mère: elle avoit cependant un cœur doux, l'esprit sain, l'ame aussi belle & la même simplicité que son mari. Elle aima tendrement son premier fils, son beau Clet. Il annonça de belles qualités avec un très-bel extérieur. Elle se miroit dans cet enfant, & se proposoit de l'avancer. Avec cette disposition maternelle, Madame de Busseuil causa toutes les peines de son fils.

Clet avoit déjà passé dix-huit ans, & n'avoit point encore au-dessus de l'oreille une cocarde qui lui donnât l'air mauvais. Son père avoit bien pensé à

le jeter au milieu de quelque Régiment, afin que son fils méritât comme lui, par l'honneur, un peu de repos & de bien sur la fin de sa vie. Mais la mère n'avoit donné qu'une sœur ; elle éclaira M. de Busseuil sur le peu de solidité de son système. M. Clet étudia tout à son aise dans les champs, les près, les bois, où il voulut ; & il s'étoit fait une assez bonne tête dans un âge où les autres jeunes Nobles se la font casser.

Avant que l'amour vînt tout gâter, Clet avoit un bon esprit, un cœur extrêmement délicat, un sang bouillant, la langue prompte, la bile inflammable ; &, ce qui n'est pas ordinaire à ces caractères, de la tenue, & une insurmontable opiniâtreté dans une opinion qu'il savoit être juste. Ce sont les circonstances qui rendent cette qualité bonne ou mauvaise : elle est dangereuse dans la Société, & c'est le premier fruit qu'on remarque dans l'éducation des enfans qui ont été chéris dès leur naissance.

Mademoiselle Pauline sa sœur étoit devenue grande comme un homme, &

un peu plus raisonnable qu'une fille : c'étoit néanmoins une fusée que cette demoiselle Pauline ; à ne la regarder qu'un moment, on auroit dit qu'elle étoit capable de toutes les étourderies de son sexe. C'étoit une belle & bonne ame sous un masque de légéreté. Elle bavardoit, à ravir toutes les oreilles, filoit & cousoit comme une servante, étoit bien faite, colorée comme une rose, & peu jolie, mais pourtant bien aimable.

Ce caractère entier de M. Clet ne se retrouvoit point à Mademoiselle Pauline. Le sien étoit rompu de la manière la plus heureuse pour elle & pour tout le monde. On pouvoit lui reprocher impunément les légères imperfections de sa figure : elle croyoit avec bonne foi que toutes les filles étoient plus belles qu'elle ; que tout le monde avoit plus d'esprit qu'elle. Dans ces doux momens où les esprits s'agacent en famille, si elle se sentoit trop vivement poussée, & que la réplique lui manquât, ce qui étoit rare, elle se courrouçoit comme une lionne charmante contre son vainqueur, & se

vengeoit en lui disant qu'il avoit un esprit de Démon. La lutiner, ce n'étoit que lui donner occasion de montrer son excellent caractère. Poussée à bout par de bonnes noirceurs, elle ne pouvoit dire que : « Vous me fachez » ; & ne le pouvoit dire sans rire, ni caresser son frère Busseuil sans le pincer, ni donner l'aumône à un Pauvre sans pleurer.

Une autre qualité aimable de cette Pauline qui vit aujourd'hui, qui pleure & qui console; c'est qu'elle a toute sa vie répandu son inépuisable affection, & qu'elle a paru n'en manquer que pour elle-même. Elle n'a jamais eu d'intérêt de cœur avec tant de tendresse. Elle ne s'est trouvée dans aucun moment où le moindre intérêt personnel ne la disposât pas à faire ses propres affaires de celles de ses amis. Son bon ami, c'est encore son frère ; sa bonne amie, c'étoit la pauvre Isidore de Savine. Il y a eu des temps où elle n'auroit pas su dire elle-même lequel des deux étoit le plus cher à son cœur.

Il y avoit dans le Village trois ou quatre bonnes Maisons qui, par toutes

les considérations mondaines, étoient subordonnées au Château. Mais dans ce Château l'usage étoit d'aimer tous les honnêtes gens, & de ne point voir du tout ceux qu'on n'aimoit pas. Monsieur ni Madame de Busseuil ne savoient pas que d'amis ou d'ennemis on se fait toujours une petite Cour, un petit plaisir de marquer sa supériorité. Ceux qui venoient chez eux étoient dispensés de tout cérémonial vis à-vis de gens qui ne se soucioient que de bien rire & de bien s'amuser. On recevoit, on se rendoit dîners & visites sans aucun respect pour les règles provinciales sur ces articles. On se traitoit plus souvent en plein air, sur l'herbe, à la fontaine Belle-onde, qu'entre des murailles. Souvent M. de Busseuil dînoit chez l'un, Madame chez un autre, les enfans où ils vouloient, & les Etrangers au Château. C'étoit la Seigneurie la plus mal réglée, point de cartes régulièrement, point de concert complet, point de promenade symmétrique; enfin, point de ces beaux plaisirs des grands Châteaux: & c'étoit une pitié de voir comme dans ce désordre tout le monde étoit content.

Madame de Savine n'étoit pas la femme la plus gaie de la société. Elle étoit veuve d'un brave Officier ; se voyoit seule avec une fille, de tristes souvenirs & peu de bien. Mais elle étoit chérie ; & quelles douleurs ne s'adouciſſent pas avec ce plaisir d'intéresser tout le monde!

Mademoiselle de Savine n'avoit pas une beauté bien régulière. Nous pouvons la peindre d'après le portrait qui subsiste de cette Demoiselle infortunée. Une figure ronde, d'une carnation peu vive, mais fort touchante ; un petit menton qui reçoit une aimable grace d'une fossette ; une jolie bouche & des lèvres fines; des yeux très-grands, très-blancs, & deux prunelles noires & étincelantes ; un front arrondi, & paré de beaux cheveux bruns plantés en arcade; & la partie d'un sein charmant qui fait supposer le reste de la personne : c'est-à-dire, un de ces jolis corps légers qu'on croit pouvoir faire passer dans une bague, qui glissent au lieu de marcher, & qui font craindre que le vent ne les emporte.

Tous ces traits de son image sont

un peu éloignés de nos idées de beauté. Mais assurément elle étoit belle, puisqu'elle étoit aimée ; & d'ailleurs, nous pouvons dire que l'ensemble de tous ces traits forme un doux & gracieux visage qui intéresse les yeux les plus indifférens. On peut penser que c'est une peinture flattée, parce qu'elle est faite par M. Clet de Busseuil. Cœurs vulgaires, cœurs ignorans; hélas ! oui, si Clet avoit été un Amant comme les autres. On ne résiste point à l'envie de faire ici longueur à l'occasion de cette miniature précieuse.

Un mercenaire, appellé pour attacher à la toile ou au papier les traits de la personne aimée, croit très-bien faire lorsqu'il développe son talent, lorsqu'il ment avec finesse & prête un charme à la vérité. Le malheureux ! son talent est de sentir. Il fait une image qui puisse flatter les yeux, la vanité; un morceau frais, délicat & gracieux que tout le monde trouve parfait, & que l'Amant trouve détestable. Sa Maîtresse est embellie : c'est comme si elle étoit défigurée ; ce n'est plus elle. Ce ne sont plus mille petites imperfections qu'il chérit,

qui ſont des beautés. Ce Peintre avoit un œil trouble, un cœur de boue. Le ſacrilége a barbouillé le Dieu avec des couleurs, & il veut qu'on l'applaudiſſe! Ah! pour réuſſir dans tous les Arts, il faut avoir du feu qui brûle inceſſamment ſous la poitrine : il faut aimer.

Clet n'avoit appris qu'à émouſſer un pinceau; & dès qu'il deſira d'avoir une image d'Iſidore de Savine, il ſentit en même temps que perſonne que lui n'étoit capable de la faire. Il l'entreprit, & la fit parfaite. On y voit le défaut d'une oreille un peu trop molle & pendante; un ſourcil dégarni dans un coin par un accident ; une dent avec une légère piquure de noir, entre les autres bien émaillées, & juſqu'à un bouquet de cheveux ſur la tempe qui ne ſe prête pas auſſi docilement que le reſte. Oui, tout eſt beau de ce qu'on aime. Fi de l'Amant qui peut flatter ſa Maîtreſſe en lui déguiſant une imperfection! fi de celui qui n'adore pas en elle cette imperfection même! Il eſt ſuſpect de n'aimer que lui, & de flatter ſa vanité en même temps que celle de ſa Maîtreſſe.

Iſidore de Savine apportoit en com-

pagnie, une timidité qui l'empêchoit de rire, de parler, de prendre aucun plaisir. C'étoit le signe de son ame extrêmement douce, sensible & sérieuse. Elle étoit bonne aussi bien que Pauline; elles étoient du même âge. Et quoique Pauline se trouvât bien par-tout, l'intérêt qu'elles s'inspirèrent fit qu'elles ne se trouvoient jamais mieux qu'ensemble. Isidore avoit un air si heureux, quand sa bonne amie la délivroit; & Pauline, qui savoit se sacrifier au plaisir des autres, avoit toujours un grand secret à lui dire, ou quelque chose à lui faire voir dans le jardin. Clet aimoit sa sœur & la cherchoit sans cesse; de sorte que, sans chercher Isidore, il la trouvoit toujours.

Il en résulta des événemens dans cette sous-division de la société. Isidore y devint rêveuse & taciturne, encore plus timide qu'ailleurs. Elle ne s'amusoit plus de rien, dès qu'elle voyoit Clet survenir. A propos de cela, Clet lui dit un jour: = Est-ce que vous me boudez, Mademoiselle = ? Les larmes vinrent aux yeux d'Isidore, qui répondit néanmoins: = Non, Monsieur =.

Ce chagrin d'Isidore devint contagieux. Clet ne s'amusa plus à son tour, ni d'être au bord de l'étang près des filles, ni de leur lire une belle Histoire, ni de leur préparer des malices aux endroits où elles iroient; de sorte que Pauline vint à lui dire aussi : = Est-ce que tu boudes ? = Moi, je puis bien bouder comme tout le monde, répondit Clet =. Pauline lui fit observer qu'elle ne boudoit pas. Ah ! Pauline, vous ne considériez pas que c'étoit Isidore qui étoit déjà tout le monde pour M. de Busseuil. Les choses ne laissèrent pas de continuer sur ce pied-là.

Enfin, Pauline observa que sa bonne amie n'étoit pas aussi triste dans les momens où son frère n'y étoit pas. Clet devenoit triste par-tout. Ce fut une affaire grave : Pauline imagina qu'il falloit une grande explication ; elle l'amena très-habilement, & lorsqu'elle eut mis les deux boudeurs en face : « = Je veux, leur dit-elle, savoir ce que vous avez l'un contre l'autre; toi, bonne amie? = Je t'assure, dit Isidore, que je n'ai rien contre Monsieur =. Clet répondit : = Mademoiselle, je ne

ſuis pas un Monſieur; j'ignore pourquoi vous me parlez ſur ce ton là. Je vous déplais; je le vois clairement, & je ne viendrai plus vous importuner =». Il ſe retourna comme une hirondelle, & diſparut.

= Mon Dieu, bonne amie, pourſuivit Pauline, qu'eſt ce que c'eſt donc que ces chicanes-là =? Iſidore avoit ſon cœur à la gorge, les yeux gros: elle put à peine répondre qu'elle ſeroit bien fâchée de chicaner. = Mais, ajouta-t-elle, ne ſommes-nous pas plus contentes lorſque nous ne ſommes que nous deux? = Ah bien! Mameſelle, répondit Pauline, ſi vous n'aimez pas mon frère, je vous avertis que vous me ferez beaucoup de chagrin =. Le reſte de cette promenade fut triſte.

Clet étoit bien loin au milieu des champs, & ſe diſoit: = Mademoiſelle de Savine eſt un peu capricieuſe; je vois cela. Au reſte, ſi je la gêne, elle n'a qu'à dire; je ne me trouverai plus avec elle: je n'y ſuis pas ſi à mon aiſe, que je doive beaucoup le regretter =. En effet il s'abſenta.

Le temps couloit, & les deux bonnes amies ne s'amuſoient plus ſi bien en-

ſemble. On comprit à merveille que Clet manquoit. On le fit revenir, & la gêne continua. Voilà comme l'Amour gâte tout.

Iſidore ne ſe rendoit compte de rien : mais Clet, à force de s'examiner, ſentit que le mal-aiſe qu'il éprouvoit ne venoit pas directement de Mademoiſelle de Savine ; & la bonne Pauline eût été bien ſurpriſe de voir, dans l'imagination de ſon frère, qu'elle étoit de trop dans ſa compagnie.

Lorſque Clet ſe fut apperçu qu'il étoit queſtion de ſe trouver ſeul avec Iſidore, il s'y prit comme un enfant. L'Amour l'eſt, & ne fait faire que des enfantillages. Un jour il dérobe les aiguilles de ſa ſœur ; & lorſqu'elle veut tricoter ſous la charmille, il la force de retourner les chercher. Un autre jour il grimpe ſur un arbre, ſaute, ſe dit bleſſé ; & la pauvre Pauline effrayée court lui chercher de quoi mettre ſur une bleſſure qu'il ne faut pas qu'on ſache. Un jour une ruſe, une autre ruſe le lendemain. Mais qu'arrive-t-il dans ces heureuſes occaſions ? de s'expliquer.

Clet regarde ; Iſidore ne regarde

rien : Clet veut parler & ne dit pas ce qu'il veut ; Isidore croit lui répondre & ne dit rien : Clet soupire ; Isidore verse une larme qu'on ne voit pas : Clet s'approche ; & Isidore voit toujours, dans ce moment, revenir Pauline qui, si elle avoit affaire à d'autres Amans, se feroit alors bien détester. Mais il arrive que sa présence, qu'ils craignoient, est justement ce qui les remet un peu plus à leur aise.

Les jours passent vîte, même ceux de la peine. Clet & Isidore se voyoient tous les jours pour souffrir ; & les nuits leur apportoient de plus grands tourmens. Mal, s'ils étoient seuls ; mal, s'ils étoient accompagnés ; mal, s'ils étoient séparés ; comment peut-on vanter les plaisirs de l'Amour ?

Ils étoient mal, dira-t-on, parce qu'ils ne s'entendoient pas. = Eh bien, vous qui vous entendez, comment vous trouvez-vous ? = Très-bien. = Ou vous vous mentez à vous-mêmes, ou vous n'aimez pas. = Bon ! c'est qu'il y a façon d'aimer ! = Oui ; mais cette façon-là n'est pas celle de l'Amour : c'est un orage qui ne repose jamais =.

Clet, avec son sang bouillant, n'osoit parler : il faut avoir été corrompu pour avoir un peu d'audace ; & il faut l'être actuellement pour manquer de vénération vis-à-vis de celle qu'on aime, & vis-à vis d'une jeune fille honnête, déjà respectable par sa timidité, sa conduite, sa situation.... Parce qu'on a dit que Clet étoit vif & entier, il ne faut pas croire qu'il étoit capable d'abuser de la foiblesse & de l'ingénuité. Ce sont des crimes, & rien n'étoit si pur que M. de Busseuil. Il sentit qu'il n'auroit jamais le courage de parler, comprit qu'il ne le devoit pas à cause que le devoir de Mademoiselle de Savine seroit de ne pas lui répondre, & se persuada qu'il ne pourroit jamais se passer de cette fille aimable qui le désoloit. Il parut négliger ses traces, & s'attacha plus assidument à celles de la mère, qui en sourit & s'en effraya. Elle examina les choses, vir que les folies viendroient de suite, & les attendit avec des craintes mortelles.

Clet n'étoit pas homme à lanterner long-temps. Il dit à Madame de Savine: = Vous me prenez pour un enfant.

Vous allez voir ce qui en eſt. Je viens vous demander de bons conſeils. = Sur quoi, Monſieur ? = En grace, Madame, point de Monſieur ; c'eſt un mot qui me tue. Voici, ma chère maman, ce que j'ai à vous dire : en ſuppoſant qu'Iſidore me déteſte & que je l'aime de tout mon cœur, comment faudroit-il m'y prendre pour nous raccomoder ? = Ceſſer de vous voir, mon ami, de vous parler, de vous trouver enſemble. = Vrai ? = Très-vrai. Toutes vos chicanes & vos amitiés mêmes ne vous meneroient à rien de bon. = Vrai ? = Très-vrai.

= Ecoutez, maman ; ſuppoſons que vous puiſſiez déterminer Iſidore comme je le ſuis à quelque choſe de bon, de raiſonnable, par exemple à un mariage, comment faudroit-il m'y prendre ? = Taiſez-vous, morveux, & ne me parlez jamais de cela. = Pourquoi, Madame ? = Parce que vous m'obligerez de me priver de la douceur de voir M. & Madame votre mère. = Eh bien, Madame, faites comme vous l'entendrez : mais je vous avertis que je ne peux pas vivre ſans Iſidore ; je

voudrois seulement savoir si elle n'a rien contre moi dans le cœur, & je m'en rapporte à vous là-dessus =.

Madame de Savine se vit dans une situation bien embarrassante : elle avoit été assez estimée par Madame de Busseuil, pour qu'on la mît dans la confidence des affaires de la maison. Madame de Busseuil s'étoit vue tout d'un coup héritière de deux grandes Terres par la mort de ses parens ; elle avoit amélioré celle de son mari ; il lui étoit venu de séduisantes idées de la Cour & des hautes affaires. Après une quantité de lettres, on lui avoit mandé qu'il falloit voir, examiner, essayer M. de Busseuil le fils ; & Madame de Savine savoit tout cela, lorsque l'Amant Clet étoit venu lui déclarer ses plus sérieuses intentions.

L'effet de son aveu fut d'attirer sur lui les yeux vigilans d'une mère. A toute occasion, elle se fit des prétextes pour contrarier indirectement les allées & les venues des enfans : non qu'elle ignorât le danger de ces contrariétés mêmes, mais parce qu'elle étoit réduite à ne pouvoir faire autre chose. Il y avoit,

comme on l'a dit, une familiarité si bien établie, qu'elle ne pouvoit dérober ni elle ni sa fille à la société : qu'Isidore tardât seulement une heure, Pauline étoit déjà dans la maison pour gronder la négligente, & l'enlever de violence.

Les père & mere ignoroient encore ; Madame de Savine refléchissoit sur les moyens de se comporter honorablement, peut-être sur les possibilités. Clet raisonnoit sur ses droits ; Pauline se tuoit l'esprit à deviner ; Isidore, la tendre Isidore aimoit.

Un jour elle refuse net sa bonne amie qui la vient chercher. Pauline en tombe des nues, & croit qu'on a jeté un sort sur ses petits plaisirs. Mais enfin, pourquoi sa chère amie ne veut-elle pas venir ? = Je ne peux pas. = Es-tu malade, Isidore ? si tu es malade, je veux rester avec toi ; si tu me boudes, je veux me raccommoder ; si c'est un caprice, je veux te le faire passer ; si c'est que tu ne m'aimes plus . . . : mais c'est une chose impossible, Isidore ; moi, je t'aime trop =. Isidore répandit une abondance de larmes & s'obstina. Pauline courut à Madame de Savine, lui raconter que

Clet & Isidore s'étoient brouillés; qu'il falloit son autorité pour les réconcilier; qu'elle ne comprenoit rien à cette singulière & maudite aversion, & que c'étoit une chose bien terrible de se haïr ainsi sans sujet. Elle courut ensuite à son frère, & l'accabla de reproches, auxquels il ne fit que sourire : ce fut ce qui la mit dans une si grande colère qu'elle en pleura, revint à son ouvrage, & cassa ses aiguilles.

Clet nageoit dans le plaisir. Isidore imploroit la pitié de sa mère pour ne plus aller au Château; elle ne vouloit plus ouvrir les yeux sur personne; elle étoit malheureuse; on n'étoit point si malheureuse qu'elle; c'étoit des souffrances impossibles à soutenir. = A propos de quoi, ma fille =? Hélas! est-ce qu'elle en savoit rien? = Mais quelle raison donnerai-je quand on vous demandera? = que je suis bien malade...; à mourir. = Alors tout le monde viendra : le père, la mère, la sœur. . . . La sœur & le frère toujours ensemble. = Ah! Maman, ne me regardez pas : vous m'empêchez de pleurer =.

Madame de Savine vit que c'étoit

une affaire faite, une de ces choſes que toute la prudence ne peut faire éviter. Il ne lui reſtoit qu'à pénétrer dans ce cœur qui ſe mentoit à lui-même ſi ingénuement. = Iſidore, je ſupprime bien des choſes que je pourrois vous dire. Prenez ſeulement patience : Clet n'a pas long-temps à demeurer à Buſſeuil. = Oh ! de tout mon cœur ; qu'il s'en aille : ce n'eſt pas moi qui le retiendrai =. Et ceci en pleurant. = Il vous a donc bien offenſée = ? Et en redoublant ſes larmes : = Ce n'eſt pas cela, ma mère ; c'eſt qu'hier... ; c'eſt qu'il m'aime. = Je voyois cela, ma fille. On n'en veut pas ſi fort aux gens qu'on n'aime pas. Eſſuyez vos yeux. Hier donc.... ?

= Vous ne ſauriez croire, dit Iſidore, combien il s'eſt attaché à me faire de la peine durant long-temps. Il étoit capricieux, dur, cruel, interprétant à ſon déſavantage mon moindre ſouffle ; nous fuyant, nous rapportant ſa mauvaiſe humeur, & répétant ſans ceſſe qu'il me déplaiſoit. Vous ſavez que ſon portrait eſt dans la chambre de Madame de Buſſeuil : j'y étois avec Pauline. L'imbécille ne

s'eſt-elle pas aviſée de regarder le portrait? « Il eſt beau, mon frère, a-t-elle dit ». J'ai levé les yeux: il m'a ſemblé que c'étoit moi qu'il regardoit; je ne ſaurois vous dire comme le rouge m'eſt venu vîte aux yeux. Il eſt peint beaucoup plus gai qu'il n'eſt à préſent; de ſorte qu'il me faiſoit moins de peine à regarder. Pauline me montroit ceci, & puis cela dans ſon viſage, lorſqu'il eſt venu lui-même, avec ſon air triſte, nous interrompre.

Enſuite de cela nous avons été à Belle-onde. Nous avons monté, Pauline & moi, au belvédère des trois chênes. Madame Landon l'a pris par le bras, & ils nous ont ſuivies. Nous nous ſommes aſſis. Votre beau Monſieur Clet s'amuſoit à faire ſauter en l'air l'éventail de Pauline: ſi bien qu'il l'a fait tomber du haut en bas de la roche coquille, au bord de la fontaine; après quoi il n'a pas voulu l'aller chercher. Vous ſavez que pour deſcendre du belvédère il y a de droite & de gauche un bon détour à faire, & que ceux d'en-haut ne voient pas la fontaine. Je me ſuis levée; j'ai couru; je ramaſſois l'éventail de ma bonne

bonne amie, lorſque j'ai vu M. Clet comme un eſprit ſur mes épaules.

Il m'a pris la main pour la première fois de ſa vie, & ne diſoit pas un mot. Mais on voit bien aiſément quand un homme a quelque choſe à dire, & l'on devine ce que c'eſt quand il n'oſe pas. J'ai voulu m'échapper, craignant que ce ne fuſſent de nouvelles injures. = Mademoiſelle, m'a-t-il dit, j'eſpère que Maman (c'étoit vous) ſera meilleure à mon égard que vous ne l'êtes vous-même. Je lui ai parlé de mes intentions : vous l'a t-elle dit = ? Je n'ai rien répondu. = Dit ou non dit, Mademoiſelle, je vous avertis que je vous aime : arrangez-vous là deſſus =. Je ne ſavois ſi j'avois envie de pleurer ou de rire. = Mademoiſelle, a-t-il ajouté, ne me dites qu'un mot : qu'il ſoit net, je vous en prie.

= Que lui avez-vous répondu, ma fille ? = Moi ! Maman, je l'ai regardé. = Enſuite ? = Enſuite, je n'ai rien dit. = Rien ? = Non, Maman, j'avois le cœur gros, les yeux gros, je ne pouvois parler. = Et lui ? = Oh ! lui m'a pris l'autre main : avec celle qu'il tenoit,

cela faiſoit les deux. Il m'a vivement tournée vis-à-vis de lui, & avec un regard qui me faiſoit rentrer en terre, il m'a dit: « Ma chère Iſidore » ! mais ſans qu'il ait pu rien dire de plus. J'étois ſi ſurpriſe de ce ſingulier changement dans ſon humeur, que j'ai demeuré dans la poſition où il m'avoit miſe. A la fin j'ai retiré mes mains de toute ma force: apparemment qu'il a eu peur de me faire mal, & il me les a de lui-même abandonnées. Et tout cela s'eſt dit & fait dans un clin-d'œil, au pied de la roche-coquille, ſur le petit bord de la fontaine.

Je le crains, je le déteſte aujourd'hui; au lieu que dans le temps où je croyois qu'il ne m'aimoit pas, je deſirois de tout mon cœur qu'il me rendît plus de juſtice. Mais, Maman, qu'eſt-ce que c'eſt donc que ſes intentions? elles ſont bonnes, ſans doute?

= Ma fille, de bonnes intentions, l'Enfer en eſt plein. M. de Buſſeuil n'eſt pas fait pour toi. Je ne te dis que cela, parce que ſi tu es une innocente, tu as de l'eſprit & de la raiſon =.

Madame de Savine avertit bientôt

Madame de Busseuil de ces grands événemens, & la supplia de vouloir bien lui dicter sa conduite dans cette circonstance. M. de Busseuil survint, & on lui dit qu'il y avoit une inclination très-sérieuse entre Clet & Mademoiselle de Savine. = Eh bien, ce sont des chagrins pour eux & pour les autres. Que voulez-vous que j'y fasse =? On s'en rapportoit à lui sur le choix des précautions que demandoit l'aventure. = Ma foi, je n'en connois point d'autres contre ces inclinations, que de ne pas les gêner =.

Les deux Dames le regardèrent avec une égale surprise, & des sentimens un peu différens. = Je ne sais, poursuivit M. de Busseuil, ce que je voudrois qu'il m'en coûtât pour témoigner à Madame de Savine la profonde estime que j'ai pour elle. Nous ne lui devons que des marques honorables de notre amitié. Les enfans sont jeunes. Clet s'en ira; la bien aimée nous restera. On verra. De manière ou d'autre, le temps arrange tout à merveille. S'ils s'aiment tout de bon, je déclare que je n'en serai pas fâché. Quant à l'histoire du

moment, ils ſont honnêtes, n'eſt ce pas = ? Les Dames tournèrent la tête, comme plus expérimentées ſur les accidens qui arrivent par honnêteté. L'homme eſt le feu, la fille l'étoupe : le Diable vient qui ſouffle. = Point, dit M. de Buſſeuil ; c'eſt la cachoterie qui fait faire toutes les fautes. Deux innocens qui s'aiment ſous les yeux & du gré de tout le monde, ſont encouragés à ſe bien conduire & à ne pas ſe faire entr'eux de vilains tours. Le péché n'a point de goût, quand il n'eſt pas défendu.

Madame de Savine, je vous parle à cœur ouvert. Laiſſons les s'aimer, ces pauvres enfans ; ils en deviendront plus honnêtes. L'Amour ne perd que les ſots ou les vicieux. Eh ! que Diable ! un moment de douceurs avant les chagrins du reſte de la vie ! ne faut-il naître que pour ſouffrir depuis le berceau juſqu'au cimetière ? Leur petit plaiſir ſera encore bien mêlé d'amertume. Si on les contrarie, ce ſeront de vraies peines, &, comme j'ai dit, des peines pour tout le monde. Je mets ma main au feu pour eux, Madame de Savine. Ne négligeons

pas nos devoirs, & laissons-les faire. Clet m'aime; je lui parlerai. Vous autres, parlez à la bien-aimée; & surtout, femmes, ne gâtez rien =.

Peut-être Madame de Busseuil fut-elle ébranlée : peut-être Madame de Savine espéra-t-elle une alliance. Hélas! le moindre cheveu peut bien croire qu'il fait son ombre sur terre comme le plus gros chêne. Les deux Amans s'inquiétèrent peu des résolutions du conseil paternel; ils s'aimèrent librement durant tout un été. En dépit de la circonspection des mères, ils se virent quelquefois secrètement; c'est-à-dire, toujours accompagnés de Pauline, la confidente unique de toutes les misères qu'il ne falloit pas que personne sût. Elle entendit ce qu'ils se dirent, lut ce qu'ils s'écrivirent, donna ses avis dans la mystérieuse affaire du portrait, & ses petits secours en mille petites occasions. Les Amans la baisoient l'un après l'autre, & se déroboient, sur les joues de la bonne amie, ce qu'ils n'osoient se donner mutuellement.

Le papa se mêloit souvent dans ce

trio d'amitié : il s'y voyoit toujours si bien reçu, si peu importun, si également caressé dans tous les temps, & même quelquefois si tendrement invité, qu'il demeura le plus tranquille des pères, & qu'il regardoit, comme son fils, ce bel été comme le plus doux moment de sa vie.

Cependant une persécution venoit en poste avec une lettre de M. le Duc de tel nom qu'on voudra penser. Suivit une conversation nécessaire entre M. & Madame de Busseuil. = Voyez, dit Madame ; sont-ce-là des erremens que vous ne vouliez pas suivre ? = Ma belle amie, je me ferai gloire de te devoir tout jusqu'à mon dernier moment: mais je ne pourrai m'en faire un plaisir, qu'autant que, par des principes raisonnables, tu contribueras au bonheur de nos enfans. = Mais, Busseuil, est-ce que j'ai d'autres intentions ? = Non ; mais on peut se tromper, se mettre involontairement dans le cas de se reprocher un jour une erreur de conduite. = Voilà un langage bien particulier. En deux mots, l'enfant n'est pas riche. = L'étois-je ? avons-nous été

malheureux ? = Mon ami, notre aventure n'a rien de commun avec celle des enfans. = Je croyois, moi, que la chose alloit encore plus sûrement au bonheur, quand c'est le chapeau qui recouvre. Mais tu sais bien, ma belle, que tu es la maîtresse.

= Il n'est pas question de cela, M. de Busseuil. Renoncez-vous à ces grandes espérances qui nous sont ouvertes ? = Tiens, rien & rien, c'est la même chose; les espérances de Cour sont encore la même chose avec rien. La gloire vaine fleurit & ne porte graine; je l'ai vu; de riches Campagnards ne vont parmi le grand Monde que pour se dégraisser. Il faut une tête meublée d'esprit, d'idées, de systêmes, de détours d'enfer. Clet est né pour n'avoir en propre que des sentimens; le monde ne lui vaut rien. Il y sera mal, sera malheureux, vous aussi; & moi, je n'ai plus qu'une heure à vivre; je ne verrai pas son malheur.

Mais qu'il eût été agréable, poursuivit-il en s'attendrissant, de vivre en famille avec nos enfans jusqu'au dernier jour ! Quelle vie est plus heureuse que

la nôtre ? à quoi tient-il qu'elle ne dure ? à la lettre d'un Duc. Il est dit que les Grands, avec un souffle, bouleverseront tout ce qui est bien, empoisonneront tout ce qui est pur. Si le pauvre Clet réussit, c'est qu'il se sera gâté ; s'il se marie, ce ne sera pas sans nous ruiner, & sans se ruiner aussi peut-être. Ce sera une bru.... Que Dieu me préserve de la voir ! Je les connois, ces grandes Dames ; au lieu que celle-ci, pauvre, innocente, docile, aimant son mari, nous aimant tous, auroit été un autre enfant pour nous ; sa mère, une sœur : notre vieillesse passeroit ainsi en gaieté ; nous mourrions délicieusement.... Enfin, enfin, femmes que vous êtes, gouvernez tout, puisque c'est aujourd'hui vous qui croyez savoir gouverner, puisque c'est votre génie protecteur qui mène l'Univers ==.

Le résultat fut que dans tous les cas il falloit toujours que Clet partît, vît ce grand monde, ne fût-ce que pour apprendre à se contenter du petit, & d'ailleurs qu'il allât fonder sa maison sur des liaisons qui la lui assurassent ; car près ou loin, on est toujours attaché

par des chaînes dont tous les bouts sont réunis au cabinet de Versailles. Et le temps de vivre patriarchalement est passé : ainsi, en admettant la nécessité du voyage, il fut résolu que le plutôt seroit le meilleur, & il fut parlé de la huitaine.

Le soir de ce même jour, qui en étoit un de vendange, tandis que le bon père, si différent de bien d'autres, ne pouvoit penser sans douleur à se défaire de ses enfans, Clet, Isidore & Pauline revenoient, prêtant l'oreille aux chansons joyeuses des Vendangeurs. Pauline portoit son panier, Clet en portoit deux. On étoit de part & d'autre bien content, d'avoir vu couler ensemble la plus aimable des journées. Tout d'un coup Isidore se mit à pleurer. Clet s'en apperçut, voulut qu'on allât s'asseoir au bord du bois Belle-Fée.

= De quoi pleurez-vous, Isidore ? = Je n'en sais rien. = De quoi pleures-tu donc, bonne amie, dit Pauline ? = Je n'en sais rien, répondit Isidore = , & elle s'efforçoit de rire. Mais Clet fit mine de se fâcher, de sorte que la bien-aimée dit à l'oreille

de la bonne amie : = J'ai peur qu'il ne m'aime pas toujours. = Clet, Clet, elle a peur que tu ne l'aimes pas toujours =. Clet se sentit soulagé. = Bon ! ce sont des vapeurs qu'elle a. = Non, en vérité, dit Isidore. Depuis que nous sommes sortis de la vigne, je n'ai pu m'empêcher de considérer que toutes les femmes étoient ou avec leurs prétendus ou avec leurs maris. Tous ces gens-là sont assurés, me suis-je dit ; & moi, pas du tout. J'ai regardé, le long du chemin, les feuilles qui jauniſſent. Signe que l'hiver vient, ſigne que vous partirez, ſigne que vous en verrez d'autres plus belles, ſigne que vous m'oublierez, Clet. = Et moi, dit Clet, je n'ai regardé qu'Isidore. Signe que je l'aime, ſigne que e ne partirai pas =.

La-deſſus Pauline ſe rappelle qu'on a reçu des lettres le matin ; qu'on a beaucoup parlé, & qu'elle a entendu ſa mère dire : = La huitaine, c'eſt aſſez. = Vous voyez bien, dit Isidore, que c'eſt pour partir dans huit jours =. Elle fond en larmes, & voilà un ſouvenir qui leur met à tous trois la fièvre dans les veines.

Isidore prévoit qu'elle doit mourir de cette affaire. Pauline se jette à son col, & la dévore de caresses. Clet rêve; & à la fin de son rêve : = Vous n'êtes que des petites filles, dit-il, qui vous affligez de rien. Je ne reconnois plus ni Dieu ni Diable : non, je ne partirai pas =. Et il pleure de colère. = Mais, mon frère, si on le veut ? = Si on le veut ! ah ! si on le veut ! à la bonne heure ; je périrai, & il ne sera plus question de moi =.

Les deux filles effrayées poussèrent un cri, comme si le cher ami périssoit tout de bon. Pauline tenoit son frère à brasse corps, & Isidore tenoit Pauline de même. Ils en disoient tant, qu'ils ne s'entendoient pas. Mais que l'habitude de cette vie molle des enfans chez leurs père & mère est donc dangereuse ! ils y contractent ces sentimens tendres, qui ne font d'eux que des victimes dans toutes les occasions de la vie.

A la fin Pauline observa qu'on n'étoit pas sûr que ces lettres ni ce mot annonçassent le départ de Busseuil. On se remit : on ne sentit plus qu'un attendrissement vif après la douleur, & les

deux Amans finirent par graver, en vrais Bergers de Romans, leurs noms très-peu romanesques sur un arbre dont l'écorce paroît encore écorchée : on y remarque superstitieusement que le nom de Clet n'est point endommagé, & il y avoit jadis :

Clet & Isidore mourront ensemble.

Le lendemain Clet vint à l'ordinaire baiser son père & sa mère dans leur chambre. =Ferme la porte, & assieds-toi=. Ce fut ce que lui dit le père, mais avec un air de tristesse. =Il a peur, dit la mère avec gaieté.= Je vois ce que c'est, dit Clet; il faut partir, & je ne partirai point=. On juge de la surprise.

=Et si ton père le veut? =Mon père ne le veut pas. =Clet, je t'assure que je le veux.=D'une certaine façon: mais de votre plein gré vous ne le voulez pas. =Tu me manques, prends garde à ta langue=. Clet embrassa la poitrine de son père, qui se débarrassa de son mieux, & lui dit: =La raison le veut. =Moi aussi, dit Clet, j'ai de la raison; j'ai vingt-un ans, & je ne sais rien de si raisonnable que de me

marier. S'il arrivoit que votre raiſon fût différente de la mienne .... = Qu'eſt-ce que tu vas dire = ? Clet rougit & n'acheva pas.

= Enfant que tu es, continua M. de Buſſeuil, je t'empêcherai peut-être bien de faire une mauvaiſe action. = Vous la jugez par vos idées. = Et quel eſt celui de nous deux qui doit ſoumettre ſes idées? = Le moins ſage. = Et quel eſt-il? = Vous. = Ton père, Clet! = Oui, vous, papa, & (vous connoiſſez le Roi) ni le Roi ni vous ne m'empêcheront d'épouſer Mademoiſelle de Savine.

= Mais Dieu que tu offenſes, malheureux, lui répliqua la mère. = Lui! Dieu! je vous dis qu'il ne s'en mêlera pas: il ne ſe mêle que de la raiſon, & n'entre point en connivence avec l'injuſtice. Je n'aimerois pas Iſidore que je la voudrois encore, tant elle mérite. J'ai confiance que vous changerez d'opinion, & que ma chère maman, mon papa, voudront bien penſer qu'il n'eſt au monde que les méchans à qui l'idée vienne de tirer parti de leurs enfans au

profit de leurs propres inclinations =.

M. de Busseuil n'y put tenir, & sortit. = Clet, mon ami, dit la mère, je t'assure que tu l'auras, ta maîtresse : mais il faut partir. = Si mon père me faisoit la même promesse, il ne se serviroit pas du terme méprisant de *maîtresse*, ma mère. = Est-ce qu'il vous prendroit de l'humeur contre moi, mon fils ? = Contre vous ! ah ! certes, non : mais c'est votre Duc que je déteste. Ces Ducs ne sont bons à rien qu'à tourner la tête des femmes. Je suis assez riche ? = Qu'en sais-tu ? & suffit il d'être riche ? Si ton père l'avoit été, je ne l'aurois pas épousé. = S'il faut aller à la guerre, je ne demande pas mieux, après être marié bien entendu. Quant aux honneurs, je ne me sens pas le moindre talent pour poursuivre les mêmes choses que les malhonnêtes gens peuvent obtenir : car je sais qu'il y en a de bien malhonnêtes qui sont chargés d'honneurs ; & je fais serment de toutes mes forces que le monde ne me verra jamais.

= Monsieur, je vous déclare que vous partirez. = Volontiers, Maman,

dès ce soir =. Et le fils & la mère fondirent en larmes. = Ah ! mon Dieu ! qui l'auroit pensé que j'aurois un fils rebelle, ingrat ? & penses-tu pouvoir échapper à l'autorité de ton père & à la mienne ? = Voilà la première fois que vous me parlez d'autorité. = Parce que tu m'y forces. = Eh bien, je vous demande si l'impossibilité d'obéir fait l'éloge de l'autorité ? = Vas-t-en =. Et le fils s'en alla sans répliquer davantage : c'étoit bien assez.

Voilà toute la famille en alarmes. On est en pleurs chez Madame de Savine ; chacun se reproche quelque chose, & Madame de Busseuil doit assurément se repentir d'avoir marché avec tant d'inconséquence vers son but. Pauline va & revient de son frère à sa bonne amie, & se désole à les consoler. On a beau dire à Clet que son voyage ne détruira rien, que toutes les intentions s'accordent à la sienne, l'habitude de vivre avec Isidore est tout ce qu'il sent. Si l'habitude est une seconde vie, y renoncer est une première mort.

L'aimable père, pour qui les moindres altercations étoient des supplices,

liſoit ſur le viſage de ſes domeſtiques la douleur qu'on avoit de le voir en querelle avec ſon fils. Il le cherche, veut l'appaiſer; Clet eſt impitoyable. Il a déjà, ſans avoir entendu parler de Philoſophie, le langage des paſſions, le droit de la nature qu'il fait valoir, la haine de toute autorité. Il oſe dire à ſon père *qu'il veut.*

A ce mot, le père retrouva ſa dignité vis-à-vis de cette effrénée licence d'un fils, & il lui dit:

=Quiconque fait ce qu'il veut, ne fait pas ce qu'il doit. Je ne ſais où tu as pris cette façon de penſer, que tu découvres dans tes paroles & dans ton indocilité. Si tu tires tes principes de la nature qui ſemble juſtifier & ſolliciter à ton âge, & chez les femmes en tout temps, le libre uſage des paſſions, tires-en auſſi ton expérience; & tu verras que la nature eſt une débordée qui a beſoin d'un frein. Si tu vis, tu verras tous les vicieux, c'eſt à-dire, tous les déréglés punis par leur vice. Tu te regardes comme une victime; & il eſt vrai que tu en es une, mais de ta paſſion & non pas de tes parens. Tu es inſ-

truit, tu as un bon cœur; & te voilà coupable vis-à-vis de tes père & mère, & souffrant & puni par un vice, qui n'est pas celui de ton amour, mais celui des extrémités où tu t'égares.

Je le sais, qu'on est charmé de ces idées qui te possedent. Je l'étois aussi au temps où je vivois dans le libertinage des garnisons; j'ai vu ces maximes circuler dans le monde avec la rapidité des poisons, lorsqu'ils circulent dans nos entrailles. J'ai vu donner le nom de philosophie à ce système, & je m'en suis dégoûté, quand j'ai vu qu'il étoit celui des crapuleux brigands & des femmes perdues qui l'ont mis à la mode. Nous naissons tous pour les passions, & nous trouvons en commençant à vivre, des vicieux qui nous gouvernent par nos passions, ce que les honnêtes gens ne savent pas faire. Ensuite on est dupe du flatteur qui a favorisé nos penchans: on se plaint, & il n'en est qu'un sur mille qui se corrige & revienne à l'esprit d'ordre & de droiture, qui confond toutes les maximes insidieuses & obliques de la Philosophie moderne.

Mon ami, si je t'ai laissé faire avec

Isidore, n'étoit-ce pas t'engager par une sorte de point d'honneur à me laisser faire vis-à-vis de toi? Je vous aime tous deux ; je veux ce que tu veux : mais apprends donc de mon exemple, vilain enfant, qu'on ne fait pas tout ce qu'on veut sans de grands dangers. Voudrois-tu que je bouleversasse la maison ?

Je te promets de faire le possible : m'y engageras-tu par ta désobéissance, par l'insolence que tu as de me tirer des larmes des yeux dans ma pauvre vieillesse ? Reconnois une dépendance nécessaire de l'ordre & de la raison, puisque tu te vantes de tes vingt-un ans. Ecoute seulement cet exemple.

Je suppose que tu poursuives avec ton prétendu droit la satisfaction de ton amour. Tu vas mettre deux familles dans un état de vrai malheur, de désunion : tu vas te rendre notre ennemi, puisque s'il t'est permis d'avoir des volontés, c'est une permission que nous pouvons prendre pour nous. Considère toute la suite du choc de ces volontés, l'opprobre de ta maîtresse & le tien, & l'impossibilité vé-

ritable où tu te mettras de la rendre heureuse sans nos consentemens. Si tu ne crains pas la honte qui tombe sur quiconque se soustrait à l'ordre ; si tu penses éviter le malheur qui suit la faute, en forçant de vice, parce que le vice est aujourd'hui brillant & semble heureux ; enfin si tu peux sourire intérieurement à ce que je dis, alors tu es un vrai Philosophe, & je te maudis . . . .

Viens, Clet, embrasse-moi : tu me fais pleurer, embrasse-moi. Je t'en prie, mon ami, ne me fais pas mourir si-tôt. Hélas ! aux vieilles gens tous les jours douleurs nouvelles : pourquoi me les amènes-tu ces douleurs, quand tu vois que je t'aime bien (1) =.

(1) On entendra ce que M. de Busseuil veut dire, lorsqu'il dit à son fils que dans l'excès du vice il seroit un vrai Philosophe. Il sait bien que la vraie Philosophie est la somme des principes tirés de l'expérience funeste du libre usage des passions. Il paroît en vouloir à une autre Philosophie admise dans les grandes Villes, où l'on croit que le vice est nécessaire, & où les

A la suite de cette leçon, le père & le fils s'arrosèrent de larmes dans les bras l'un de l'autre. = Oui, mon père, je me fie à vous, & je vous promets de vous obéir de bon cœur =.

pères se soucient aussi peu de leur autorité que leurs enfans. On y mettoit en question, dans ce temps-là, si les enfans devoient quelque chose à leurs pères, & les pères y décidoient la question comme l'auroient fait leurs enfans. On y étoit Philosophe avant la barbe. Les mères instruisoient leurs filles dans la Philosophie : les Précepteurs étoient Philosophes, & les Laquais aussi, & les Brigands aussi, comme dit M. de Busseuil. Il eût été inutile & dangereux de convaincre de ridicule, autant que de vice, ces Philosophes-là. Les suites malheureuses de leur système ne les corrigeoient même pas ; & lorsqu'ils ne pouvoient plus pratiquer le vice, ils l'enseignoient encore à la nouvelle génération. Dans ce temps-là Rousseau, qui se trompoit, avoit préconisé l'état de nature : on le lui avoit reproché, & ceux qui le lui reprochoient avec plus d'acharnement, étoient des Philosophes qui ramenoient tout à l'état de nature en sabrant tous les nœuds du bel ordre. Cet état n'est en effet

La mère étoit cachée derrière la charmille ; elle vint auſſi-tôt terminer la ſcène, en mêlant ſes larmes à celles de ſon époux & de ſon fils. Tout fut pardonné : on retourna en riant au Château ; & dès que Pauline vit rire, elle ſe remit à pleurer de plaiſir.

Amans, que vous êtes nobles ! vous êtes privilégiés par le Ciel, pour occuper & intéreſſer tout le monde. Chacun étoit touché de la ſéparation de nos deux aimables amoureux : c'étoit l'entretien du Village. Les véritables amours ſont ſans myſtère ; l'amour honnête ne l'aime pas. Celui des bons vieux ſiècles de la Chevalerie n'étoit ſurement pas auſſi pur qu'on le dit, préciſément à cauſe de la loi du myſtère, qui n'eſt qu'un ſyſtême de galanterie, & qui nuit plus à l'amour que la publicité.

On n'étoit pas ſans inquiétude ſur

---

que celui où tout eſt permis à tous ; un état de brigandage, qui ſe faiſoit par l'eſprit plutôt que par la force. Il y a long-temps, de ce temps-là, heureuſement : car il faudroit trembler, ſi c'étoit encore de même.

l'hiſtoire des adieux. Madame de Buſſeuil, malgré la promeſſe, craignoit l'inſtabilité d'un Amant; le père répondoit de lui. = Il eſt pris, diſoit-il, par ſon amitié pour moi =. Pauline & Iſidore ne ſe quittoient plus, penſoient & ne faiſoient rien. Des filles qui penſent, ne couſent guères.

Iſidore cachoit de ſon mieux ce qui ſe paſſoit dans ſon honnête intérieur. Elle avoit une paſſion bien au-deſſus des forces de ſes organes; ſes fibres étoient devenues ſi ſenſibles qu'un rien, une de ſes idées, la faiſoit ſubitement treſſaillir & palpiter. C'étoit donc par une attention tendre qu'on voulut éviter à Mademoiſelle de Savine le danger d'une ſituation auſſi pénible que celle d'un adieu: mais les ſurpriſes ſont encore plus funeſtes que l'exaltation, aux ames ſenſibles.

Un ſoir on avoit ſoupé gaiement au Château; Clet étoit joyeux: on ſe ſépara tard, à deux heures du matin, circonſtance rare. Au moment de ſe ſéparer, Iſidore alla baiſer M. & Madame de Buſſeuil, enſuite ſa bonne amie: c'étoit un devoir d'une habitude

qui lui étoit chère. Cette fois M. de Busseuil lui dit imprudemment : = Et Clet n'aura rien = ? Elle rougit, trembla sur ses genoux, regarda tous les visages & celui de sa mère, qui lui dit en riant : = Allons, va le baiser =. Mais en regardant Clet qui se dominoit de toute sa puissance, elle lui vit une larme sous la paupière ; la voilà subitement éclairée, ses esprits se montent : = Ah ciel ! s'écrie-t-elle, il s'en va =. Hélas ! comment concevoir qu'elle eût pu lui faire des adieux ? elle s'enfuit avec précipitation, en se frappant les mains, tout-à-fait égarée. Elle traversa deux salles, & vint s'évanouir sur l'herbe poudrée d'une première neige dans un coin de la cour.

Faut-il dire quel fut celui qui vola comme un éclair sur sa trace ? il passa tout à côté d'elle sans la voir : les autres y passèrent de même. On alla chez Madame de Savine, où il n'y avoit personne ; & ce ne fut qu'au bout d'un quart-d'heure qu'on retrouva l'infortunée. La nuit étoit froide, piquante. Cette remarque intéressa plus particulièrement la mère, qui poussa de grands

cris en revoyant sa fille encore évanouie sur de la neige. Elle étoit la seule qui fût assez juste qu'Isidore pouvoit en mourir. Hélas ! on vouloit achever de la tuer, en l'arrosant d'eau fraîche.

Tandis qu'on la mettoit dans un lit, qu'on employoit contre cet accident les plus heureux secours que connussent les femmes, Clet & son père, à la vue du premier succès, avoient monté sur leurs chevaux, & galopoient au travers du Village. M. de Busseuil ne revint que trois jours après de la Ville voisine. Isidore étoit encore malade, bien du monde triste, lui de même : Clet étoit sur les routes ; si bien qu'au bout de huit jours on reçut ses lettres avec celle de M. le Duc.

Le tendre amoureux n'en avoit fait qu'une pour Isidore & pour son père.

= Vous lui direz, Papa, que j'ai mangé la route qui m'éloignoit, comme par désespoir. Je vous ai maudit bien cinquante fois. Je ne vous retire mes malédictions qu'à condition que vous la consolerez, que vous l'aimerez comme moi-même. Baisez-la d'abord sur un de ses beaux yeux, ensuite sur l'autre, & pas

pas davantage . . . . . mes entrailles bouillent. Vous ne sauriez croire combien je regrette d'être parti . . . . Tout ce que vous lui direz, c'est que je suis dans une chambre où il y a une glace, & que dans cette glace je crois la voir toutes les fois que je m'y regarde . . . . J'ai eu grand-peur des femmes que j'ai vues chez M. le Duc. Il n'est au monde qu'Isidore pour moi. Tenez bon, papa, je vous en prie; sans quoi je suis perdu . . . . Mais n'est-il pas vrai qu'elle est belle ? qu'elle a un cœur de Reine, une voix d'Ange, & cent mille choses ? . . . . Vous ne sentez pas cela, vieux. Vous n'avez plus que le mérite de tenir vos paroles, & je n'espère que sur vous . . . . Dites-lui que, si les circonstances, l'autorité, les caprices, la destinée la forçoient de ne plus tant penser à moi, alors je finirois par un coup de désespoir, & qu'il ne seroit plus question de Clet . . . ».

La lettre avoit six grandes pages qu'il faut bien sacrifier, pour arriver au dénouement de cette aventure de famille.

La vraie médecine, c'eſt le calme, la jouiſſance d'un ſentiment doux, un cœur ſatisfait. Iſidore ſe rétablit un peu avec les ſoins de Pauline & l'amitié du père & de la mère de ſon Amant. Elle étoit pâle, foible, bien touchante, ne riant & ne pleurant que lorſqu'on lui parloit de Clet, ou qu'on lui permettoit d'en parler. En toute autre occaſion, c'étoit une mélancolie ſombre, & des apparences de vertige. On ne s'entretenoit que d'elle, de la rareté d'un amour ſi fidèle & ſi naïf d'une jeune fille. A peine oublia-t-on la pauvre Iſidore pour un incident bizarre qui vint occuper toutes les têtes dans le Village de Buſſeuil & les environs.

Ce fut dans les plus beaux jours & les plus rigoureux de l'hiver que commença l'hiſtoire du Diable de Belle-Fée, hiſtoire ſingulière pour les gens raiſonnables, & terrible pour tous les autres.

Il faiſoit beau. La pouſſière voloit ſur les routes; les eaux étoient priſes; le Ciel étinceloit durant les nuits. Dans une de ces nuits on entendit, vers le milieu du bois Belle-Fée, un

bruit que M. de Busseuil prit pour le feu roulant d'un bataillon, & le reste du Village pour un fracas de tonnerre infernal. On vit s'élever, pardessus les têtes des arbres, des feux de toutes couleurs & en tout sens. On auroit pu croire que c'étoient des fusées: mais on ne connoissoit personne des environs à qui la fantaisie eût pu prendre de tirer un si brillant artifice à Belle-Fée.

On courut le lendemain chercher quelques traces qui aidassent à reconnoître la vérité: on ne vit rien. Deux jours après, nouvelles flammes, nouveaux tonnerres; & comme si le Diable, auteur de la plaisanterie, eût voulu faire ses adieux, une très belle illumination phosphorique au belvédère de la fontaine Belle-onde. Les nouvelles recherches ne firent découvrir que quelques pierres çà & là, noircies d'une fumée qu'on ne prit pas pour une fumée de poudre à canon, mais où l'on reconnut une véritable odeur sulfureuse des chaudières de l'enfer.

Chacun raisonna. C'étoit, selon les uns, une assemblée de Bohémiens, un sabat des sorciers du Pays ; selon d'autres, c'étoit la Belle-Fée qui revenoit dans une petite grotte qu'elle n'habitoit plus depuis bien des siècles, mais qu'on savoit qu'elle avoit habitée jadis. Cette opinion, comme la plus jolie, s'accrédita : on parla de l'aventure jusqu'au carnaval, où l'effroyable fête recommença ; ce qui fit faire au Pasteur de Busseuil une belle homélie pour engager ses Ouailles à pleurer les plaisirs qu'ils avoient pris dans ce temps de liberté.

On pensa que des voleurs avoient voulu effrayer le canton. Mais personne ne se plaignit : on n'entendit plus rien ; & l'Histoire de la Belle-Fée s'imprima dans toutes les imaginations. On en fit même le Roman. Ce ne furent pas les plus spirituels, mais les plus sensibles, qui l'ornèrent de toutes les circonstances propres à bien intéresser.

Cependant on se consoloit chez Madame de Savine, & au Château,

par les heureuſes nouvelles qu'on recevoit régulièrement de quinzaine en quinzaine. Clet ſe portoit bien, Clet aimoit bien.

Mais le cruel accident avoit des ſuites qu'il ignoroit, & qui paroiſſoient menacer Iſidore. Pas une heure de ſanté réglée pour elle : Iſidore étoit devenue blanche comme un beau lys : on n'avoit jamais vu de malade ſi aimable, & la mélancolie d'amour achevoit de la rendre tout-à-fait charmante. Elle aimoit de moins en moins à voir les viſites arriver chez ſa mère. Elle n'aimoit plus que Pauline qui la faiſoit rire. A tout moment elles s'enfermoient. Il falloit parler de Clet, lire ſes lettres, les relire ſans ceſſe, & revoir les joujoux brillans & les curioſités qu'il envoyoit.

La Belle-Fée repoſa dans ſa grotte juſqu'à l'heure favorable du printemps où les arbres ſe furent recouverts de toutes leurs feuilles ; où les anciennes, foulées par l'hiver, avoient fait place aux violettes pour percer & pour former à la Fée des ſentiers plus

doux sur lesquels sa trace ne fût point entendue.

Toute la société du Château avoit consacré ces premiers beaux jours de la verdure & des fleurs, par une petite fête à Belle-onde. On en revenoit le soir au clair de la lune; on avoit déjà passé le ruisseau; on remontoit le côteau de Busseuil, lorsqu'on se mit à regarder le bois en face, & qu'on entendit deux coups de pistolet que répétèrent tous les échos du bois, & qui allèrent se perdre en roulant aux extrémités. = Ce sont des Braconniers, dit M. de Busseuil =. Et les Gardes, enhardis par la présence du Seigneur, coururent: on trouva effectivement un chevreuil tout fraîchement tué.

Les frayeurs se dissipèrent: on se mit en guette; & il arriva qu'un jour un des Gardes tira sur quelque chose qui passoit au-travers des feuillées. Il manqua son coup, & il lui fut répondu, d'une voix qui ne lui parut pas celle d'une créature humaine: = Tu es perdu, malheureux, toi, ta femme, tes enfans =.

Quelques jours enſuite on vit une lumière dans le milieu du bois. Les Gardes ſe fortifièrent d'une bande de Payſans, & marchèrent droit à la lueur. Ils ne furent pas ſi-tôt au pied de l'arbre qui la portoit, qu'elle s'éteignit, & qu'ils ſe ſentirent frappés par une grêle qui leur piqua le viſage, frappa contre les troncs des arbres, & leur fit croire que les élémens étoient armés contre eux par une puiſſance ſurnaturelle. Le récit qu'ils en firent, renouvella toutes les alarmes.

Enfin, tout ce qu'il y avoit de braves s'arma juſqu'aux dents, & ſe partagea en différentes embuſcades. Ce fut inutilement pendant pluſieurs jours. Alors on reçut une lettre de Clet qui demandoit pluſieurs pièces de gibier, & qui prioit de les faire parvenir à ſon adreſſe par la Poſte. Les Gardes reçurent l'ordre de faire une battue : ce qu'ils n'osèrent faire, à moins d'être protégés par une Brigade de Maréchauſſée ; car l'opinion des plus raiſonnables étoit qu'il y avoit dans le bois une bande de Brigands ou de

Braconniers, gens qui savent se défendre en enragés.

Le jour & les arrangemens pris comme pour l'affaire la plus périlleuse, & la plus importante, Cavaliers, Gardes, Paysans & autres, marchèrent. On se répétoit les ordres & les signaux; on avançoit dans la battue, lorsqu'on entendit aller & venir au-travers des feuillées les plus épaisses. On cria : = Sots que vous êtes, fut-il répondu, à qui en voulez-vous? au Diable qui vous emportera =. Ces mots furent suivis de trois ou quatre coups de pistolet, qui firent courir : mais la Maréchaussée ne put pénétrer sans descendre de cheval; & le Diable étoit si subtil, qu'on ne put que l'entendre dans son passage, ses sauts & sa fuite au-travers des branches, sans que personne distinguât s'il étoit noir ou s'il étoit blanc. Mais on distingua très-bien que la voix n'étoit pas une voix humaine.

On changea le plan de la guerre, & l'on se réduisit à bloquer le Braconnier dans son bois. L'effet de la

grande battue fut de s'assurer qu'il n'y avoit qu'un ennemi. Il arriva que ceux qui étoient postés à la fontaine Belle-onde, avoient avec eux le dogue portier du Château, un des plus indomptables dogues qu'on eût jamais vus. Le Diable ou le Braconnier vint à la fontaine : on écouta, on l'entendit boire. Il essaya ses pierres de pistolet. A la lumière qui jaillit, on reconnut un homme qui avoit une énorme moustache ; grand chapeau rabattu jusques sur le nez ; un habit bleu rattaché aux basques en Soldat ; cravatte noire, & sur les deux épaules deux cordons & un ceinturon qui pendoient de droite & de gauche, & qui portoient un couteau de chasse, & plusieurs pistolets.

Le conseil de guerre se tient à l'oreille ; il est résolu qu'on risquera l'attaque. On lâche le dogue : mais le Diable, qui le reçut sur sa poitrine, le conjura par ces seules paroles : « Va-t-en ». Et le dogue, aussi docile qu'un mouton, revint avec sa queue repliée sous le ventre. Il fut impossible de le

contraindre à retourner au péril, ni même d'aboyer. Il faut le croire, puisque c'eſt un fait. Un Garde, tout brave qu'il étoit, s'enfuit en criant au ſorcier, dont rien ne pourroit vaincre la magie. Deux Payſans d'un autre poſte furent dans la même nuit foudroyés par une grêle de la nature de celle que le Diable avoit déjà fait pleuvoir. Ils étoient demeurés dans un chemin, moulus de leur peur, bien plus que des coups qu'ils avoient reçus. M. de Buſſeuil ramaſſa toutes les inſtructions, & conclut obſtinément que c'étoit un Braconnier, auſſi déterminé qu'il étoit d'ailleurs fin, léger & habile. Qui que ce fût, Braconnier ou Diable, il réuſſit à-peu-près dans le deſſein qu'il avoit eu d'épouvanter le canton.

On reçut encore une lettre de Clet, qui gémiſſoit en véritable Amant, ſe plaignoit beaucoup de la ſotte Capitale, & des cinquante lieues qui la ſéparoient de Buſſeuil. Dans la réponſe qu'on lui fit, on lui annonça l'envoi de ſon gibier, & l'on ne manqua pas

de lui faire le récit comique de l'aventure du bois Belle-Fée.

Mais toutes ces persécutions des usurpateurs du droit de la Nature contre un pauvre Braconnier, réduisirent le nôtre aux mêmes extrémités où l'hiver réduit un loup ; il fut bientôt dans le cas de rôder dans la prairie, & de s'approcher des maisons. Soit qu'il s'adressât au hazard, ou soit qu'il eût pensé qu'une maison où il n'y avoit qu'une veuve & sa fille, fût d'une attaque moins dangereuse, il sauta par une belle nuit dans le jardin de Madame de Savine : elle n'étoit pas couchée ; elle babilloit encore avec sa fille. Il faut se souvenir que l'homme étoit sorcier, afin de n'être pas surpris en le voyant ouvrir toutes les portes, & parvenir jusqu'à la salle où étoient les deux femmes.

La mère eut à peine apperçu l'homme bleu avec sa moustache, ses pistolets & la tête nue, qu'elle s'écria, dans la plus grande frayeur : = Ah ! sauvez-nous la vie = ! Isidore, beaucoup moins peureuse, poussa des cris d'une

autre espèce. = Maman, Maman, c'est Clet = ! Et puis des cris, & puis des larmes, & de se tordre les bras, & de sauter au cou de sa mère ; un état enfin d'agitation beaucoup plus grande que celle de la peur =. Oui, c'est moi, disoit Clet; oui, me voici, pauvre Isidore, chère Maman. Ciel, père, mère, ni Roi ni Duc, ils ont beau faire, ils ne nous sépareront jamais ; & je vous dis que nous serons heureux. Rassurez - vous donc, chère Maman Savine ; & vous, Isidore, ne pleurez donc plus =. Il étoit bien impossible de ne pas pleurer, bien impossible de se remettre sur - le-champ.

= Ah ! mon Dieu ! quel Jupiter, disoit Madame de Savine (il faut remarquer que c'est un mot de la Province pour les enfans un peu trop espiègles) ! = Oui, un Jupiter : j'ai composé mon tonnerre chez l'Artificier, & mes rayons de grêle à la première grange où j'ai trouvé des pois secs. C'est mon titre de Maître immortel des Dieux qui m'a sauvé le coup de

fusil que m'a tiré la Branche, encore effrayé sans doute de l'oracle que je lui ai prononcé par mon porte-voix =.

Après la surprise, il étoit naturel que Madame de Savine envisageât, la première, tous les inconvéniens de cette belle étourderie. = Je suis perdue, s'écria-t-elle, non-seulement si l'on sait que vous êtes ici, mais si l'on vient à découvrir quel est le Braconnier. N'êtes-vous pas un malheureux de m'avoir ainsi exposée ? Qui est-ce qui ne soupçonnera pas une intelligence entre nous ? qui est-ce qui me pardonnera d'encourager un fils dans la désobéissance, & ne me prêtera pas d'infames intentions ? Avez-vous espéré que je permettrois que vous visiez Isidore durant votre brigandage ? Mon devoir est de vous chasser, d'avertir vos parens, de me justifier au moins vis-à-vis d'eux, & de regretter de vous avoir laissé faire le malheur de ma fille. Oui, sans doute, votre mère m'imputera tous les obstacles, & ce que vous faites suffiroit pour lui faire perdre les meilleures inten-

tions. Vous vous-perdez vous-même: au nom de Dieu, partez=.

Isidore pleuroit à chaudes larmes; Clet écoutoit patiemment, regardoit la mère d'un air infiniment soumis & tendre, & il répondit à son discours, en lui disant: = Je meurs de faim =. Ce mot désarma Madame de Savine. Isidore avoit déjà tout apporté sur la table en sanglotant. = Clet, ne mangez pas si vîte =. Elle le lui répétoit si souvent, qu'on pouvoit penser que l'aimable fille craignoit autant de le voir partir que de le voir s'incommoder.

On peut suspecter cet incident qui devint si funeste. Mais ne sait-on pas que tout est romanesque dans l'amour? C'est lui qui en inventa le genre, en suivant la trace de la vérité: on ne peut rien exagérer qui ne soit entré dans la tête d'un amoureux, & qui par conséquent ne soit naturel; mais il arrive que chacun borne la nature à ses propres sensations.

La nuit avançoit: Clet avoit toujours faim, Isidore toujours envie de questionner. = Hélas! couchiez-vous

donc au milieu du bois? = Non, les imbécilles ne se sont pas avisés d'aller regarder au caveau qu'on a fait percer dans la roche-coquille. = Mais comment étiez-vous à Paris & à Belle-Fée en même temps? = Quand j'écrivois, j'étois à Paris : cinquante lieues sont bientôt faites à franc-étrier. = De quoi viviez-vous? = De ce que je prenois à la dernière poste. Je n'ai manqué que ces deux derniers jours du blocus. = Que de peines! quelle folie! = De la peine pour vous voir, pour être plus près de vous deux! ah! vous ne me rendez pas justice, si vous pensez que rien me soit aussi cher que vous dans le monde. = Vous ne nous la rendez pas, dit Madame de Savine, si vous pensez que nous puissions être flattées de cette amitié si exclusive de la part d'un fils adoré de ses parens.... M. de Busseuil, voilà le point du jour: il faut vous en aller.

= Ah Dieu! dit Isidore, on va le voir; il faut le cacher ici, & qu'il y passe la journée: aussi, M. Clet, a-t-on jamais vu de ces imprudences-là? = Fiez-

vous à moi, dit Clet, & laissez la peur à ceux qui pourront me rencontrer. Mais, ma chère Maman, je ne pars point sans avoir votre parole que vous ne direz rien. = Moi! je ne puis vous la donner. = Eh bien! Maman, vous nous perdez tous.

= Oui, ma chère Isidore, poursuivit-il, nous sommes perdus. Dès que ma mère saura l'aventure, elle soupçonnera, elle se fâchera : elle tient à son système; vous vous brouillerez, & j'en ferai la victime. Ecoutez, Isidore; si Maman ne parloit pas, je retournerois à Paris, j'en reviendrois; l'erreur subsisteroit; tout s'arrangeroit : si elle parle, je ne pars pas; je reste au bois, je meurs de faim, de douleur ou d'un coup de mes pistolets =.

En parlant ainsi, le pauvre Clet s'étoit couché sur le plancher, aux pieds d'Isidore : il étouffoit de sanglots; il ne pleuroit qu'à peine, & ne pouvoit dire que d'une voix entrecoupée : = Vas donc prier Maman, chère Isidore : ah! nous faut-il périr par sa cruauté? = Non, dit Isidore en lar-

mes, non, Clet, Maman n'eſt pas cruelle =. Et déjà elle étoit au col de ſa mère, Clet à ſes pieds; ils faiſoient pitié l'un & l'autre. Madame de Savine laiſſa couler une larme. = Ah! dit-elle, je ſens que, pour ſe conduire avec décence, il faut être plus inſenſible que je ne la ſuis =. Elle promit : Clet partit, & il fut effectivement rencontré, car il étoit grand jour; mais ce fut par des Payſans, plus empreſſés à le fuir qu'à le reconnoître.

Mais voici les malheureux événemens. Ces hommes avoient apperçu l'homme bleu au moment où il franchiſſoit le mur du jardin de Madame de Savine; & cette honnête & aimable Veuve, conciliant ſa promeſſe avec ſon devoir, révéla toute l'aventure aux parens, ſous la condition qu'ils ne témoigneroient en aucune manière à Clet qu'ils étoient inſtruits. Le jour qu'elle prit pour cette dangereuſe confidence, M. de Buffeuil avoit eu avec ſon épouſe l'entretien qui ſuit, à l'occaſion de ces petits mots de la moindre importance qui ne laiſſent pas de découvrir les intentions.

= Je me flatte, ma chère amie, que vous n'allez pas faire plus mauvaise mine à Madame de Savine. = Au contraire. = Je t'assure, dit Madame de Busseuil en esquivant, que Clet va faire un beau chemin : il est d'une figure charmante. = Oui, mais il aime. = Cela se perdra. = Je n'aime pas encore à vous voir cette pensée. = Il a l'esprit cultivé : il est hardi, entier de caractère ; cela mène loin. = Oui, mais il est d'une délicatesse rare, d'une inaltérable probité. = A vous entendre, il n'y auroit de succès que pour les malhonnêtes gens. = Ce n'est pas tout-à-fait mon idée ; mais je pense que l'honnêteté est un mot dont l'idée est vaste, & que, sans cesser d'être honnête, on fait, pour réussir, bien des choses qui ne sont pas délicates..., & qui sont justifiées dans les ames vulgaires, par les loix, par l'usage, même par les bienséances. J'ai connu de ces honnêtes gens-là, beaucoup ; je les estimois, & je n'aurois osé éplucher leur vie dans la crainte de perdre involontairement mon estime pour eux.

= Mais, Busseuil, avec cette honnêteté rigoureuse dont tu parles, il va de suite qu'on se comporte en ours au milieu du monde, en ours aussi redoutable qu'inutile, & qu'on finit par être réellement malhonnête, soit par le défaut de complaisance, soit par le mépris de certains devoirs qu'on examine de trop près, soit par le défaut de puissance, qui met dans le cas de manquer à ceux qui en ont : & même si l'on étoit pauvre, cette honnêteté qui feroit renoncer un homme aux avantages de la société, l'exposeroit à manquer par misère dans les points les plus délicats.

= Très-bien dit, ma femme; & ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que l'expérience confirme ton raisonnement: ton raisonnement veut dire : Puisque le vice est général, c'est sottise, c'est danger, c'est un vice même que d'être vertueux ; & j'avoue que je n'aime pas encore à te voir de bonnes raisons contre le rigorisme : non que je l'approuve absolument, mais parce qu'on est bien près d'en venir à l'extrémité

contraire, quand on se sent porté à le blâmer ; & la raison, c'est que généralement nous ne sommes pas faits pour nous tenir dans un juste milieu.

Ma chère amie, sans te fâcher, ne puis-je t'observer que les hommes ont peut-être resserré les principes avec trop d'autorité, mais que les femmes, à coup sûr, les étendent avec trop de liberté ? Il y a guerre depuis le commencement du monde entre deux esprits : on les a nommés tantôt d'un nom, tantôt d'un autre. Ce sont l'esprit de rigueur & l'esprit d'indulgence, ou bien l'esprit d'ordre & celui de relâchement, l'esprit conséquent & l'esprit flatteur, le jansénisme & le molinisme de la morale. A peine l'un a-t-il fait une chose, que l'autre s'évertue à la défaire. Dans l'âge des passions, les deux sexes s'accordent. Le nôtre, puni de la liberté des principes, se corrige : le vôtre, toujours heureux par cette liberté, la maintient. = Ne diroit on pas que mon intention est que Clet se pervertisse ? = O mères ! vous n'avez jamais que de bonnes intentions ; mais ...

enfin vous voyez une choſe le mieux du monde, & vous n'en voyez pas cent qui s'enfilent, & qui ſuccèdent tout au rebours de ce que vous penſiez=.

Juſtement à la ſuite de cet entretien, les Payſans vinrent au Château faire leur rapport, & Madame de Savine ſon aveu. Il en réſulta que Madame de Buſſeuil ſoupçonna véritablement une intelligence; qu'elle n'aima point cette contradiction; que ſes termes annoncèrent ſon mécontentement; que l'aimable mère d'Iſidore dit, & s'offrit à faire ce qui étoit convenable pour le détruire; & que la mère de Clet exigea, pour le plus grand bien de la choſe, qu'on écrivît à l'Amant pour l'engager à ſuivre ſes devoirs.

On fit approuver à M. de Buſſeuil les procédés par leſquels on gouverneroit ce jeune inſenſé; & il fut préludé par une lettre de Madame de Savine, qui, en mêlant la ſévérité d'une mère à la douceur d'une amie, inſinua que l'affaire projettée ne paroiſſant pas devoir réuſſir, il ne reſtoit à M. Clet que la reſſource d'une par-

faite obéissance aux volontés de sa famille.

A cette lettre, si cauteleusement écrite, l'Amant répondit :

« C'est une horreur que la politesse avec laquelle vous m'écrivez. Qui vous forçoit à m'écrire ? Chaque mot de votre lettre ne signifie rien, & le total n'est qu'un honnête & abominable détour de quelqu'un qui ne veut rien dire ; ce qui s'entend à merveille. Vous, changer ! Eh bien, Madame, je ne m'en rapporte pas à vous. Je ne suis pas poli, moi ; mais franc, & je dis net que je n'obéirai tout au plus qu'à l'écriture d'Isidore. Je verrai bien ce que son cœur ou la suggestion aura mis sous sa plume. Vous me reverrez tous, ou il ne sera plus question de moi. Oh ! cruelle Maman, je ne m'y attendois pas ».

On craignit que le plus petit retard ne fît arriver l'Amant avec des fureurs. Il fallut que Mademoiselle de Savine, toujours malade de son accident, & plus encore de ces contrariétés, écrivît en ces termes :

« Vous avez, Monsieur, bien des raisons de croire que j'aurois fait mon bonheur de vous appartenir. Les vues de votre famille ne sont pas aussi promptes que vos vœux. Imitez-moi dans ma résignation. Vous craignez qu'on ne guide ma plume, & j'ai l'honneur de vous assurer que je suis mes propres idées, en vous recommandant vos devoirs & l'oubli des puérilités qui nous ont occupés. Ne croyez pas pour cela que je renonce à rien de ce qui pourra vous être agréable, ni que je cesse d'être, Monsieur, votre très-humble servante, &c. ».

Ce fut vraiment un coup de tonnerre que cette lettre. Quelle chûte! quelle différence! quel événement, grand Dieu! après la dernière entrevue, après l'attendrissement & la promesse de la mère, après avoir si bien obéi! Clet lut & s'arrêta aux premiers mots : *Monsieur*. A-t-on jamais appellé son Amant, Monsieur ? oui : c'est une chose à détraquer la tête la plus ferme. Ah! oui, *elle a l'honneur de m'assurer, de me recommander l'oubli des puérilités.*

Des expreſſions qui démonteroient le Père éternel ! Me voici encore *Monſieur*, & Mademoiſelle eſt *ma ſervante*. C'eſt bien la plus horrible perfidie !... mais, Dieu merci, je me poſsède =. Et en ſe poſſédant de la ſorte, il écrit :

« J'ai dit, Mademoiſelle, qu'il ne ſeroit plus queſtion de moi. Comptez-y ».

Encore plein du même Démon qui lui a fait écrire ces mots terribles, il les fait partir ; après quoi, comme il l'annonçoit, il ne ſonge plus à rien qu'à ſa deſtruction. Mais ſur des ſignes viſibles d'un déſeſpoir encore irréſolu, M. le Duc s'empara de lui, apprit ſon aventure, & l'envoya raccommoder ſon hiſtoire à Buſſeuil au bout de quinze jours.

Quoiqu'il fût dans un état plus calme, l'infortuné, il dévora la route & ſe remplit la tête de tout ce qui pouvoit lui donner quelque eſpoir. Il en revint au point de regarder comme une choſe impoſſible, qu'Iſidore pût l'abandonner. Il ſe flattoit de fléchir la cruelle obſtination,

nation ; de ne plus revenir à Paris ou de n'y revenir que marié.

Il entra dans Busseuil à l'heure de Vêpres. Tout étoit calme : il vit sur les portes plusieurs jeunes filles habillées de blanc ; il crut que c'étoit fête, & vint descendre à la porte de Madame de Savine, frissonnant de l'accueil qu'il alloit avoir à soutenir. Il frappa d'une main timide, ensuite avec plus de force ; il redoubla, on n'ouvrit point. La femme du Laboureur voisin s'avança sur sa porte. = Monsieur, il n'y a personne =. Et cela fut dit avec une tristesse singulière. = Comment, personne ! où est Madame de Savine? = Ah ! Jésus, c'est M. Clet, s'écria la voisine ! = Oui, Marie, c'est moi ; où sont-elles donc ? = Peut-être au Château, Monsieur. = Tu pleures, Marie ? = Oh ! non, Monsieur, dit-elle en essuyant ses yeux, ce n'est que pour rire. = On se porte bien, du moins ? = Mais ...., je crois .... mon homme ! viens répondre à M. Clet ; moi, je ne peux pas lui répondre =. Et là-dessus la voisine fondit en larmes.

Clet ouvroit de grands yeux, lorſque le mari parut.

= Qu'a donc ta femme, Brunet ? = Ah ! Monſieur, ſoyez le bien arrivé. Vous n'avez pas encore été au Château ? = Ce n'eſt pas ce que je demande ; eſt-ce qu'il eſt arrivé malheur chez vous ? = Monſieur, je m'en vais vous dire : c'eſt que Mademoiſelle Iſidore, un Ange plutôt qu'une fille. . . . = Et voilà les larmes qui échappent avec des ſanglots au mari. = O Ciel ! Ciel ! = N'ayez pas peur, M. Clet ; ſi bien que notre bonne Marie s'y eſt attachée ni plus ni moins qu'à ſa pareille : vous ſavez bien qu'il y avoit long-temps qu'elle ſe traînoit. = Ah ! ah ! s'écrie l'Amant ; & il ſe frappe des deux poings ſur le front avec une force qui épouvante le Laboureur. = Oh ! que non, dit-il, vous n'y êtes pas, M. Clet. C'eſt ſeulement qu'elle a été bien malade ces derniers jours, . . . & que. . . = Et que le Ciel te confonde, Brunet ! = Et qu'enfin, M. Clet, ça n'eſt pas ſi dangereux que vous croyez. = Où eſt-elle ? = Je crois

bien qu'on vous le dira au Château. Je ne peux pas bien vous le dire ; sans compter que c'est une chose qui me fait à moi aussi bien de la peine, une peine comme si c'étoit ma pauvre Marie =. Et le bon mari recommence à verser des larmes.

Clet laissa son chapeau, son cheval, courut échevelé, courut en aveugle, & crut entendre qu'on disoit au-dedans d'une maison : = Quel dommage ! oh ! la mère en mourra =. Il ne sait s'il lui coule une goutte de sang dans les veines, si ses pieds le portent. Il falloit passer au travers du cimetière pour abréger. Il court, & pose le pied sur une fosse recouverte depuis six heures au plus : il s'arrête, se retourne, regarde, pâlit, se sent refroidir & tremble comme une feuille. Il semble dévorer la fosse de ses yeux : il ne pense rien ; mais il sent que c'est sa Maîtresse qu'il vient de fouler, & qu'elle est-là depuis le matin.

O Lecteur ! regarde donc cet Amant seul dans le cimetière : seul ! & sa Maîtresse est avec lui, à ses pieds : per-

ſonne ne lui a indiqué la foſſe, ne lui a fait entendre le mot de mort. Qui ne pleureroit de le voir, comme il eſt, inſtruit par lui-même?

La ſanté d'Iſidore n'étoit pas même aſſez forte pour lui faire ſupporter la lettre qu'elle avoit écrite? Comment auroit-elle ſupporté l'horrible réponſe? Elle l'avoit attendue dans des tranſes inexprimables. La ſeule ligne qu'elle dévora du premier coup-d'œil la renverſa, comme ſi le papier eût été empoiſonné. On la releva pour la mettre ſur le lit de la mort; elle expira le quinzième jour, épuiſée par ſes douleurs. Tant que ſon ſouffle la ſervit, car elle n'avoit plus de voix, elle répéta qu'elle avoit aſſaſſiné Clet, & demanda les pardons les plus touchans à Pauline, qui reçut ſon ame entre ſes lèvres. Le déſeſpoir de l'amie égala celui de la mère, celui de M. & de Madame de Buſſeuil. Qui eſt-ce qui ne pleura pas cette mort ſi prématurée? Hommes & femmes qui ſuivirent l'enterrement de la jeune Vierge, étoient ſi bien pénétrés qu'ils croyoient avoir

perdu ou une fille, ou une sœur qui leur appartenoit ; & ce fut six heures après que parut l'Amant, pour achever de fendre tous les cœurs.

Le Curé le vit de sa fenêtre couché sur la fosse ; il alla le relever, & fut heureux de ne trouver qu'un homme évanoui au lieu d'un Amant, que le désespoir eût pu rendre dangereux. Transporté au Presbytère, Clet retrouva bien la vie ; mais il ne donna jusqu'au soir aucun signe de connoissance.

Cet état d'un homme qui ouvroit les yeux sans voir, qui n'entendoit rien & ne parloit pas, inquiéta le Curé, qui se vit forcé d'annoncer ce surcroît de malheur au Château. Il fut bien impossible d'empêcher Pauline de suivre son père. Les deux mères éplorées redoublèrent leurs sanglots, & demeurèrent.

Les cris, les caresses désespérées de Pauline & de M. de Busseuil, ne rendirent point à Clet l'usage de la parole. Il ne l'a jamais retrouvée, & depuis plus de trente ans son état inspire la même compassion.

Le corps & l'esprit se dérangent périodiquement. Le temps de sa folie s'annonce par un appétit bizarre de manger de la terre, par un souvenir sans doute de celle qu'il dévora sur la fosse d'Isidore. Des mouvemens de fureur suivent, & sont d'autant plus violens, qu'il semble s'irriter de n'avoir plus une langue pour exprimer ce qu'il sent. Alors on l'enchaîne quelquefois vingt-quatre heures, & la frénésie se termine périodiquement par l'état apoplectique dont la durée est plus ou moins longue.

Il emploie ses meilleurs momens, non pas à chasser, mais à braconner la nuit, bien accompagné comme on pense. Il peint : il a cent fois copié le chéri portrait d'Isidore, & cent fois placé sa sœur en attitude pour la peindre aussi, mais sans pouvoir l'achever. Il fait des vers ; en voici quatre choisis sur des milliers qu'il compose, sur ses souvenirs : ils sont la récapitulation de sa triste histoire, & sont au bas d'un de ses portraits.

Jamais rien de si beau ne fut dans la Nature.
Elle m'aima : quel fut son sort ?
Je l'abreuvai de pleurs ; je lui donnai la mort,
Et je foulai sa sépulture.

Madame de Savine survécut deux ans à son infortunée fille. M. de Busseuil ne put supporter qu'un an de plus la mortelle douleur d'avoir un fils si cher & si infirme sous les yeux. Madame de Busseuil se reprocha dix ans d'avoir détruit sa famille avec une autre, par la suite d'une idée trop peu réfléchie. Et peut-on s'empêcher d'observer qu'effectivement le droit de décider doit appartenir à l'homme dans l'état de mariage, parce qu'il est moins sujet aux illusions du cœur & de l'esprit sur la question du bonheur durable, & que la femme n'a que le coup-d'œil plus fin sur des biens ou des plaisirs momentanés ? Mais qui peut s'empêcher aussi de plaindre Madame de Busseuil, & de révérer ses vertus ?

Clet vit aujourd'hui, & peut-être ne le doit-il qu'à son état d'imbécil-

lité. Il l'exempte des grands mouvemens qui détruisent notre frêle existence. Il a pour parent, pour soutien, la chère & respectable Pauline, qui ne s'est jamais démentie de sa douceur, de sa tendresse dans des soins qui ressemblent à ceux d'une mère pour un enfant. Plusieurs propositions des plus heureux hymens n'ont pu la détourner de ce devoir sacré : elle ne vit plus que pour son frère ; & les personnes assez heureuses pour mériter de voir le Château de Busseuil, y trouvent à admirer autant qu'à plaindre, dans le triomphe de l'amitié fraternelle, & l'exemple d'un déplorable amour.

Fin du 2e Volume d'Octobre.

TABLE

DU 2e VOLUME D'OCTOBRE.

HISTOIRE du Vaillant Chevalier Tiran le Blanc. *Page* 3
Jean de Bethencourt, Roi des Canaries, & Isabelle la Canare, sa gente amie. 69
Le Braconnier du Bois Belle-Fée. 139

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le 2e Volume du mois d'Octobre *de la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 10 Octobre 1783.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.

Author
209733
LF.C.
B582u
Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.133-134.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU